
ARTS
SCIENCES
LETTRES
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PIGAULT-LEBRUN
L'Enfant du Carnaval
TOME II
PARIS
Librairie de la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
L. PFLUGER, Éditeur
Passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu
PRÈS LE PALAIS-ROYAL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PIGAULT-LEBRUN

L'ENFANT DU CARNAVAL

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)
Près le Palais-Royal

1905

L'ENFANT DU CARNAVAL

XIII

JE SUIS AUTEUR ET JE TOMBE

(Suite)

On était trop occupé pour trouver le moment de me répondre : aussi ne me répondit-on pas, et je passai plus loin. Une demoiselle qui n'avait ni blanc ni rouge, et qui aurait paru extrêmement jolie à quelqu'un qui n'aurait pas connu Juliette, était assise sur une banquette. D'autres jeunes gens étaient groupés autour d'elle, ne parlaient pas, et avaient peut-être raison, écoutaient la demoiselle et faisaient bien, car elle parlait avec facilité et avec grâce. Elle ne disait que des riens; mais ces riens, en passant par sa bouche, avaient l'air de quelque chose. J'osai l'interrompre et lui demander où je trouverais M. le semainier. Elle me répondit fort obligeamment que le spectacle allait commencer; que le semainier était très occupé en ce moment; mais qu'il ne tarderait pas à se rendre au foyer. J'entendis en effet le coup de sifflet qui fait monter le rideau. Toute cette jeunesse disparut à l'instant. Je restai seul avec la jolie demoiselle, et elle continua la conversation avec autant d'aisance que si nous nous fussions connus depuis six mois. Elle me demanda ce qui m'amenait au théâtre; je le lui dis. Elle me pria de ne pas m'offenser du silence du semainier.

« ... Nous ne sommes pas, continua-t-elle, dans l'usage de répondre aux auteurs que nous ne connaissons pas. Tant de gens se mêlent à présent d'écrire, que, si on leur répondait, il faudrait un secrétaire uniquement pour la correspondance. Quand on est fait comme vous, on n'écrit pas au semainier, on se montre; cela lève toutes les difficultés. Venez demain dîner avec moi, nous parlerons de votre affaire ». Je la remerciai, j'acceptai, et je pris son adresse. Un monsieur tout court, tout rond, tout chamarré d'or, entra de la manière la plus bruyante, s'avança les bras ouverts vers ma jolie demoiselle, lui dit cent platitudes, plus lourdes les unes que les autres, riait tout seul de ses balourdises, et finit par lui demander à demi-voix si on pouvait lui proposer un souper et cent louis. « Venez demain chez moi avec cette figure-là, répondit-elle en me montrant, et je vous en donnerai deux cents. — Ce jeune homme vous intéresse, poursuivit le gros monsieur, on lui fera avoir de l'emploi. A propos, on dit votre nouvelle loge charmante; faites-moi donc voir cela. » Et il la prit par la main, et elle le suivit, et me laissa là. Je sortis étonné de ce que j'avais vu et entendu. C'étaient des usages, des mœurs, un jargon, des gestes qu'on ne trouve que dans un foyer.

M. le curé, qui probablement avait trouvé Juliette de son goût, était encore en tête-à-tête avec elle quand je rentrai. Sa physionomie était très animée : cela me déplut. Je ne le saluai pas, je ne répondis pas à ce qu'il me dit, il s'en alla. et fit bien, j'allais le mettre dehors par les épaules. Je grondai la mère Jacquot ; elle protesta que cette fois-ci le curé s'était introduit lui-même. Juliette me dit la même chose en ajoutant

que ces visites commençaient à lui déplaire autant qu'à moi. J'en conclus que le curé s'était écarté des fonctions de son ministère, et je me promis bien d'éclater s'il reparaissait encore.

Le lendemain je me disposai à me rendre chez ma jolie demoiselle. Je prenais mon manuscrit, et Juliette me disait adieu avec une tristesse qui ne lui était pas ordinaire.

— Qu'as-tu, ma bonne amie?

— Rien, Happy.

— Pourquoi me tromper?

— Je pense, puisque tu veux que je te le dise, que ces dames-là sont quelquefois plus dangereuses que les Muses pour une femme sensible.

— Tu te rends bien peu de justice! Quand on a aimé Juliette, on ne peut plus aimer personne.

Je l'embrassai, et je partis.

Je fus reçu comme quelqu'un qu'on attendait avec impatience. On me dit qu'on avait arrangé ma lecture pour le surlendemain. Là-dessus je tirai mon manuscrit.

« Il est inutile que je vous entende, me dit-on. Un joli homme ne peut faire que de jolies choses. D'ailleurs je serai à la lecture générale. Asseyons-nous, et parlons de vous. » Je m'aperçus bientôt que tout son esprit était en mémoire et en mines, et je la trouvai moins jolie. Elle voulut jouer l'ingénuité et le sentiment, et je ne vis plus que des grimaces, une gorge qui cherchait à se produire, un œil qui voulait être tendre, et qui n'était que libertin. L'illusion se dissipa à l'instant. Ma jolie demoiselle ne fut plus qu'une femme très ordinaire. Elle avait cessé de m'intéresser, et je parlai peu; je l'intéressais beaucoup, et elle ne tarissait pas. Elle avait les mains très remuantes; elle en était à mon jabot, et ne paraissait

pas disposée à s'arrêter en si beau chemin. On me tira d'embarras en annonçant qu'on avait servi. Nous passâmes dans la salle à manger, et pour me désennuyer je goûtai de tous les plats. « Je suis au désespoir de vous traiter aussi mal; mais ma cuisinière est en couches; ma femme de chambre, qui me coiffe, ne peut pas se salir les mains; mon cocher, qui cuisine assez bien, n'aime pas à se mêler de cela, et mon jockey n'y entend rien. J'ai fait venir de chez le restaurateur, et on le voit aisément : tout est mauvais et nous sommes servis en terre d'Angleterre. Je ne mange avec plaisir que dans la vaisselle plate. » Dix ans après elle allait de théâtre en théâtre quêter des représentations à son bénéfice. Il faut cela pour consoler un peu les femmes honnêtes du luxe impertinent de ces demoiselles et des petits sacrifices qu'elles font à la vertu.

Après le dîner, elle me fit passer dans son boudoir, qui était d'une élégance, d'une fraîcheur!... cela lui coûtait si peu! Elle renouvela l'attaque avec une chaleur qui m'effraya. Je pensai à ma comédie, je ne voulus pas la brusquer; mais je ne savais plus comment me défendre. Je me défendais cependant, et elle s'en aperçut à la fin. Elle me repoussa tout à coup, et s'éloigna elle-même en criant : « Il faut avouer qu'il y a des hommes qui ont bien peu d'éducation, et des hommes bien stupides, bien maussades, bien... » L'apostrophe me piqua, et je lui dis en prenant mon chapeau : « J'ai une femme infiniment plus jolie que vous, infiniment plus sensible que vous, infiniment plus honnête que vous: et je ne veux pas de vous. »

Je me repentis, quand je fus dans la rue, de m'être exprimé aussi crûment. On pouvait se venger de mes rigueurs sur ma co-

médie. Mais ce qui était dit était dit : il n'y avait plus de remède.

Je racontai cette scène à Juliette. Elle commença par en rire, et, après un moment de réflexion, elle m'embrassa avec une tendresse inexprimable. Oh ! je les lui rendis, ses caresses !... c'est auprès d'elle que je retrouvais mon cœur.

Je fus au théâtre à l'heure indiquée pour ma lecture. Une partie de mes juges était assemblée. On voulut bien répondre à ma profonde révérence par une légère inclination de tête. On continua à parler de choses indifférentes, et on ne me fit pas *l'honneur* de m'adresser la parole. J'attendis une grande demi-heure, et je demandai d'une voix timide si on n'aurait pas la bonté de m'entendre. Un de ces *messieurs* me répondit, en se tournant à moitié, qu'on attendait quelqu'un, et je me tus. Après une autre demi-heure parut un autre *monsieur*, qui venait de déjeuner au bois de Boulogne. Il demanda pardon à ses camarades de les avoir fait attendre, me regarda d'un air de protection, et *messieurs* ses camarades et lui s'assirent autour d'un tapis vert. *Monsieur* le semainier m'invita de la main à m'approcher. Je cherchais des yeux la demoiselle de la veille. Elle avait fait dire qu'elle ne viendrait pas à la lecture. Je sentis que j'avais perdu ses bonnes grâces, je m'en moquai, et je lus. On m'écouta avec un imperturbable sang-froid ; et quand j'eus fini, on me pria de passer dans la pièce voisine, où *monsieur* le garçon de théâtre en chef eut l'*honnêteté* de causer familièrement avec moi, pendant qu'on prononçait sur mon sort. Je rentrai enfin, et *monsieur* le semainier me lut les bulletins avec la gravité et l'importance d'un premier président qui prononce un arrêt. Il m'annonça pour ré-

sultat que j'étais reçu à *corrections. Monsieur* l'amoureux, qui n'aimait que les rôles légers, voulait que je retranchasse du sien tout ce qui était raisonnement. *Mademoiselle* l'amoureuse n'était bien que dans les détails, et son rôle était tout sentiment. *Monsieur* le comique ne se souciait pas des valets honnêtes gens, et le mien était d'une probité fatigante, etc., etc. Chacun demandait des changements différents; et pour contenter tout le monde, il aurait fallu refaire ma pièce. Je défendis mon ouvrage, je motivai ma défense, et *monsieur* le semainier m'observa que les jugements du comité étaient sans appel. Il m'avertit même qu'en me soumettant aux *corrections prescrites*, je ne pouvais pas espérer d'être joué avant deux ou trois ans. Je me fâchai alors, bien que je ne fusse qu'un auteur; je remis mon manuscrit dans ma poche, et je quittai le *comité* comme il m'avait reçu, d'un air qui frisait l'impertinence. Je ne faisais au moins qu'user de représailles. *Pauvres talents, comme on vous humilie!* Et *messieurs* les comédiens se plaignent qu'on les siffle; et *mesdemoiselles* les comédiennes se plaignent quand *messieurs* les journalistes ne les flagornent pas! Oh! les drôles de gens que ces gens-là!

J'allai conter ma mésaventure à M. Cailleau. « Je vous l'avais prédit, me répondit-il. Vous ne m'avez pas cru, vous en portez la peine. Voyons cependant s'il n'y a pas quelque moyen de vous produire dans le monde littéraire. » Et il me conduisit chez Monvel.

Monvel venait d'entrer au théâtre du Palais-Royal, et le public, qui n'était pas encore très bête, savait apprécier Monvel. Il nous reçut parfaitement, et cela ne m'étonna point. Homme de lettres distingué, il n'avait

besoin d'humilier personne pour se faire valoir. Il parcourut mon manuscrit, et me dit :

« Il y a peut-être quelques petites choses à retoucher, mais vous avez du génie, et en travaillant vous irez loin. Repassez demain, et j'espère vous annoncer quelque chose de satisfaisant. » Je ne manquai pas au rendez-vous. Monvel m'apprit que ma pièce était reçue, qu'on copiait les rôles, qu'on allait me mettre en répétition ; il me présenta, au nom des entrepreneurs, un mandat de cinquante louis sur le caissier du théâtre. C'était bien peu si je réussissais, c'était beaucoup si je ne réussissais pas. Je signai l'abandon absolu de mon ouvrage, et je pris le mandat. Je priai Monvel de régler ma distribution, de diriger les répétitions. Il me le promit de la meilleure grâce du monde, et fit plus encore qu'il ne m'avait promis.

Déjà ma pièce était sur l'affiche : déjà je palpitais d'aise en lisant l'affiche ; je courais de rue en rue pour le seul plaisir de lire l'affiche ; si quelqu'un s'arrêtait à côté de moi, il me semblait qu'il voyait sur mon front que j'étais l'auteur de la pièce nouvelle, et je courais à un autre coin de rue lire encore une autre affiche.

La veille du grand jour, j'extravaguai tout à fait. Juliette, toujours maitresse d'elle-même, n'éprouvait que de l'inquiétude. Cette nuit-là nous ne dormîmes point. Nous répétions les morceaux qui devaient exciter l'enthousiasme ; nous glissions sur ceux dont nous étions moins sûrs, et nous nous flattions qu'ils passeraient à la faveur du talent des acteurs. Le jour parut enfin. Nous nous levâmes, parlant comédie ; nous déjeunâmes, parlant comédie, et toute la journée nous ne rêvâmes que comédie. Dès deux heures, nous nous habillâmes aussi bien

que le permettaient nos moyens : il nous semblait hâter le temps en courant au-devant de lui. Nous arrivâmes au théâtre du Palais-Royal. Les portes n'étaient pas encore ouvertes, et nous entrâmes dans un café voisin. Les amateurs, les cabaleurs y étaient réunis. Les uns approuvaient l'émulation des acteurs de ce théâtre; les autres les blâmaient d'oser jouer des pièces en cinq actes (c'était la première). J'entendais tout cela, et j'étais sur les épines. Juliette prit mon bras, et me fit faire quelques tours de Palais-Royal. Deux fois je la ramenai à la porte du théâtre; deux fois nous la trouvâmes fermée. Cette malheureuse porte ne s'ouvrait pas; les horloges ne marchaient pas; mon sang bouillonnait. On ouvrit enfin, et nous nous cachâmes aux quatrièmes loges. Tous ceux qui se plaçaient autour de nous ne parlaient que de la pièce nouvelle. « Une pièce en cinq actes ici ! disait l'un. — C'est trop plaisant, répondait l'autre. — Cela sera détestable, ajoutait un troisième. » Je sentais des mouvements de colère; je me levai pour imposer silence à ces messieurs; Juliette me regardait, me souriait, et je me calmais.

Je comptais les minutes. On alluma le lustre; une heure après on monta la rampe; une demi-heure après les musiciens nous déchirèrent les oreilles en s'accordant; enfin on leva le rideau. Le cœur me battit... Je repoussais jusqu'à la main de Juliette. La pièce commença. Au plus léger murmure ma tête se perdait; le plus faible applaudissement me ramenait à l'espérance. Quelle situation! et on peut faire des vers, et on peut se faire jouer! Le premier acte finit. On se moucha beaucoup au commencement du second. Une scène bien tendre, bien délicate, bien filée, fut unanimement applau-

die. La figure de Juliette s'épanouit, et mon cœur se dilata. La scène suivante était faible. Quelques mots de mauvais goût furent suivis de *ah! ah!* Juliette pâlit, et je tremblai. Le second acte passa encore. Au milieu du troisième, quelques coups de sifflets honteux partirent de différents côtés du parterre. L'orage se formait, il grossissait, tout annonçait une explosion terrible. Un habitué du théâtre eut la maladresse de crier à bas la cabale. Aussitôt on siffla de tous les coins de la salle, on siffla jusque dans mes oreilles. J'étais furieux; je tempêtais, je jurais, je voulais tomber sur les siffleurs.

— *Phèdre* est tombée, me dit Juliette, et tu ne sais pas prendre ton parti!

Je trouvai quelque consolation à partager les disgrâces d'un grand homme, et j'appelai à la postérité du jugement de mes contemporains. Cependant les sifflets allaient leur train, les acteurs ne s'entendaient plus. Monvel voulut bien dire au public que l'ouvrage était d'un jeune homme qui n'avait besoin que d'être encouragé. On applaudit Monvel, et on continua de siffler le jeune homme. Michot, qui ne gâte pas le public, lui fit la grimace; et le public, idolâtre de Michot, applaudit sa grimace, et se remit à siffler impitoyablement. Les *paix là*, les *à bas le rideau*, achevèrent de m'étourdir. Le rideau tomba enfin, et ce fut le coup de mort. Je ne vis, je n'entendis plus rien que ma bonne, ma sensible Juliette, qui m'entraînait en me disant :

— Si tu avais réussi, je ne t'aimerais pas davantage. Tu es tombé, et tu sais bien que je ne t'aimerai pas moins. Viens, mon ami, viens. Le vrai bonheur est chez toi; c'est là que tu vas le retrouver.

L'air me saisit, et je me trouvai mal. Elle

me fit porter chez la personne à qui Abell adressait nos lettres, et qui demeurait à l'entrée de la rue Richelieu. On nous remit un paquet qui était arrivé depuis trois jours. Il renfermait des lettres de change pour cinquante mille livres et l'assurance d'une pareille somme dans le courant du mois.

— Tu n'auras plus besoin d'écrire, me dit Juliette en pleurant de joie.

— Tu ne craindras plus la misère, lui répondis-je en la serrant dans mes bras.

Nous fîmes venir un fiacre et nous retournâmes chez nous. Je jetai au feu mes brouillons, ce qui me restait de papier, et jusqu'à mes plumes. J'arrachai la vieille tapisserie, et je la jetai par la fenêtre. Je soupai assez gaiement pour un auteur tombé. Juliette m'avait fait oublier mon rendez-vous au bois de Boulogne; elle me fit oublier ma chute : j'oubliais tout auprès d'elle, hors Juliette et mon amour.

XIV

JE L'AI PERDUE

Parfaitement guéri de la manie d'écrire, bien décidé à me livrer à des occupations moins périlleuses et peut-être plus utiles, je réglai avec Juliette l'emploi des fonds que j'allais toucher et de ceux que nous attendions. Nous devions acheter une maison et une cinquantaine d'arpents à dix ou douze lieues de Paris. Nous ne craindrions là ni la police, ni le couvent, ni le parterre, ni les journalistes. A la fin de l'année, nous nous confierions au curé du lieu, s'il était vieux, et surtout raisonnable. Nous nous soumettrions à ce qu'il nous prescrirait pour assurer la fortune de Juliette à l'enfant chéri qu'elle

allait me donner, et à ceux qui très probablement suivraient celui-ci La maison devait être petite, mais d'une extrême propreté. Une cuisine, une salle manger et un salon d'été en bas, trois ou quatre chambres en haut, voilà tout ce que nous voulions, voilà tout ce qu'il nous fallait. Des papiers agréables et frais, des meubles simples, mais d'une forme élégante, la gaieté, la paix et le bonheur devaient en décorer jusqu'au moindre réduit. Dans la partie la plus reculée du haut serait une chambre où personne au monde n'entrerait que Juliette et moi. Des jalousies et des doubles rideaux; un enfoncement, fermé par une draperie, qui cacherait un lit de repos; au plafond, des Amours, à qui la Constance couperait les ailes; entre les deux croisées, des gradins chargés des fleurs les plus odoriférantes de chaque saison; sur un guéridon, l'*Art d'aimer* de Bernard, les *Saisons* de Saint-Lambert, la *Nouvelle Héloïse*, les *Lettres sur la mythologie*, tel devait être l'ameublement du temple du mystère. C'est moi qui arrangeais tout cela, et Juliette m'écoutait avec un intérêt!... Elle me souriait avec une complaisance !... Non, jamais on n'aima comme Juliette; jamais on ne fut aimé comme elle.

Le jardin devait réunir l'utile à l'agréable, sans arrangement symétrique. Des allées sinueuses, bordées indifféremment de lilas, de pommiers, de chèvrefeuilles, d'acacias roses, de pruniers, de pampres, de peupliers, devaient conduire d'un plant de légumes à un parterre. Du parterre, on arriverait à une salle verte, formée par les branches entrelacées de quelques tilleuls, sous lesquels on trouverait des bancs de gazon. Plus loin des légumes encore. Après les légumes, un boulingrin fermé par une

haie de rosiers. Au bout du boulingrin, la balançoire et le jeu de boules; puis une prairie, où l'œil s'arrêterait sur un ruisseau qui tourne, retourne, et s'éloigne à regret du gazon que Juliette a foulé. C'est là qu'une vache et une chèvre paissent tranquillement le lait qui se convertit en fromage sous les doigts délicats de mon amie. C'est là que la mère Jacquot portera notre enfant, qu'il se roulera, que ses petits membres s'étendront; c'est là que nous sourirons au premier pas de l'enfance. D'aimables voisins partageront nos loisirs; d'honnêtes gens dans la médiocrité partageront notre aisance; l'infortuné respirera chez nous l'oubli de ses malheurs.

Quand nous eûmes fini notre petit roman, je sortis pour aller présenter mes lettres de change à l'acceptation. J'étais tellement occupé de nos futures possessions, que j'avais oublié nos effets dans le secrétaire, et je ne m'en aperçus que lorsque je fus arrivé à la porte du banquier. Je retournai; et le curé, qui vraisemblablement épiait mes moments d'absence, était déjà chez nous.

— Monsieur le curé, lui dis-je d'un ton très ferme, nous n'avons besoin ni d'aumônes, ni de consolations, ni de conseils. Vos fréquentes visites sont au moins indiscrètes. J'espère que celle-ci sera la dernière, et que vous ne me forcerez pas à vous parler un langage qui répugnerait à ma délicatesse, autant que vous souffririez à l'entendre.

Il sortit sans répondre un mot, et il me lança un regard furieux.

— Je ne doute pas, dis-je à Juliette, que cet homme ne soit venu souvent ici pendant que je suivais mes répétitions. — Trop souvent, me répondit-elle. Je connais votre vivacité, je sais combien ces gens-là sont à craindre, et je me suis tue. — Et de quoi

vous parlait-il? — De moi. — Il vous aime! — Je le crains. — Le scélérat! il payera cher son audace. — Modérez-vous. — Que je me modère! — Il le faut. — Je ne le puis. — Nous avons des ménagements à garder. — Avec le vice! — Avec l'homme vicieux. — Il n'est que méprisable. — Le clergé est puissant. — Je retourne chez notre banquier. Je payerai l'escompte qu'il voudra pour toucher sur-le-champ le montant de tes effets. Nous sortirons de Paris demain, ce soir, à l'instant même. Nous nous enterrerons dans un désert, et nous éviterons les hommes. Ils te voient tous avec mes yeux. Ta beauté les séduit, ta douceur les attire, ta vertu les irrite. Fuis, fuis avec moi, ou je ne réponds pas des excès où je pourrais me porter. — Ordonne, me répondit-elle avec ce ton pénétrant qui ne la quittait jamais, Juliette est toute à toi : elle se plaira partout où tu seras avec elle.

L'honnête banquier, à qui je laissai entrevoir des besoins, m'escompta ma somme à un demi pour cent. Je fis porter notre argent chez le correspondant dont Abell m'avait garanti la probité. Ce fut une inspiration.

Je revenais. J'étais au haut de la rue de la Harpe, lorsque j'aperçus le curé et la mère Jacquot qui causaient avec beaucoup d'action. Ils étaient à demi cachés par les voitures de louage qui couvrent en partie la place Saint-Michel. Je me glissai moi-même entre ces voitures pour entendre une conversation à laquelle était peut-être attaché le sort de ma vie entière. Je ne pus approcher sans être découvert. Un cocher voulait me conduire au Bourg-la-Reine, un autre à Villejuif. Le curé tourna la tête, me reconnut, et s'éloigna. J'interrogeai la mère Jacquot. Elle était allée au marché, et le

curé l'avait suivie. Il lui avait fait cent questions différentes. A la vérité, elle n'avait pas osé précisément mentir; mais elle croyait aussi n'avoir pas répondu un mot qui pût nous compromettre. D'ailleurs, je devais être tranquille : le curé était un excellent homme, qui ne voulait que notre bien, car il l'avait dit. Je conclus de cet exposé que la mère Jacquot avait parlé sans s'en douter; que le curé savait tout, et que je n'avais pas de temps à perdre. Je courus aux diligences. Je lus : *Bureau pour les villes de Lyon*, etc., et j'arrêtai deux places à la voiture qui partait pour Lyon le surlendemain. Je résolus de laisser la mère Jacquot à Paris, pour n'être plus exposé aux effets de son indiscrétion, et je retournai près de Juliette, bien décidé à ne pas la quitter d'un moment.

Dans le courant de l'après-midi, je reçus une lettre dont l'écriture m'était inconnue, et qui me parut même contrefaite. Elle était signée d'un autre banquier, qui demeurait, disait-il, à la Chaussée-d'Antin. Il était en correspondance avec M. Abell. Il avait su par lui que la fille de milord Tillmouth était mariée à Paris; il s'était empressé de demander son adresse à Londres pour lui remettre deux cent mille livres que milord n'avait pas touchées encore lors de sa catastrophe, et qui, par conséquent, n'avaient pu être saisies par le gouvernement. On ajoutait que, de peur de se compromettre, on ne remettrait cette somme qu'à Juliette ou à moi en personne; qu'il suffirait pour nous faire connaître de présenter une des lettres de M. Abell, et qu'on nous attendait l'un ou l'autre, le lendemain, à dix heures du matin.

Nous trouvâmes extraordinaire et même invraisemblable qu'Abell eût commencé par

faire mention de nous dans des lettres d'affaires, qu'il eût ensuite donné notre adresse aussi légèrement. Il nous parut étonnant que sa dernière lettre ne dît rien d'un objet aussi intéressant. Nous pensâmes que si cette somme était effectivement demeurée entre les mains du banquier, la lettre de change avait dû être trouvée dans les papiers de milord à la levée des scellés. Nous ne concevions pas que ce banquier ne parlât point de cet effet, qui pouvait seul lui servir de décharge. D'ailleurs, il ne paraissait pas probable qu'un homme qui agissait contre les intérêts du gouvernement entrât dans ces détails dans une première lettre, qui pouvait, à la rigueur, tomber dans des mains étrangères. Il eût été plus naturel et plus simple de se borner à m'inviter de me rendre chez lui pour y prendre communication d'un objet important. Nous soupçonnâmes qu'on nous tendait un piège, et nous résolûmes de ne sortir de chez nous que pour monter dans la diligence.

Dans le courant de la journée nous fîmes de nouvelles réflexions. Il n'était pas impossible que l'homme chargé d'aller recevoir les fonds de milord fût, au moment de sa mort, porteur de cette lettre de change, et que ne sachant à qui la remettre à Paris ni à qui la renvoyer à Londres, il l'eût déposée chez le banquier lui-même, que des correspondances étendues mettaient à portée de prendre des informations nécessaires. Il n'était pas impossible que ce banquier en m'écrivant eût oublié de parler de cette lettre de change. La somme était trop considérable pour être sacrifiée à un premier mouvement de défiance, qui pouvait n'être pas fondé. Enfin, nous arrêtâmes que nous prendrions au moins quelques éclaircissements préliminaires.

J'envoyai acheter un almanach royal, et j'y trouvai en effet le nom et l'adresse portés sur la lettre que j'avais reçue. Cela me rassura un peu. Cependant, comme on pouvait avoir pris dans ce même almanach cette adresse et ce nom, j'écrivis sur-le-champ au banquier, pour m'assurer que la lettre fût de lui et lui annoncer qu'alors je me rendrais le lendemain à son invitation. Juliette m'observa que le banquier avait des craintes, et que ne connaissant pas mon écriture, peut-être il ne répondrait pas. Elle ajouta que pour le convaincre il serait bien de mettre une des lettres d'Abell dans la mienne. Je suivis ce conseil, j'envoyai chercher un commissionnaire, et je lui recommandai de ne remettre mon paquet qu'au banquier lui-même. Je ne voulus pas me servir de la mère Jacquot. Je connaissais son bon cœur; mais on pouvait la suivre encore, la faire parler et j'avais tout à craindre de sa simplicité et des desseins de son curé.

Une heure et demie après le commissionnaire revint et me rapporta mon paquet. Le banquier était sorti, et on lui avait dit que le cabinet fermait tous les jours à quatre heures. Le lendemain à huit heures du matin, je reçus une seconde lettre dans laquelle on m'engageait à ne pas manquer l'heure indiquée, parce qu'on avait reçu la veille la nouvelle d'une faillite considérable à Bordeaux, qu'on montait en chaise à midi, et qu'on ne reviendrait à Paris qu'après l'arrangement de cette affaire qui pouvait traîner en longueur. Pendant que je lisais, une bonne femme, qui demeurait dans notre ancienne maison de la rue Saint-Victor, vint prier la mère Jacquot à déjeuner avec elle. Je la pressai moi-même d'accepter : j'étais sûr qu'elle y passerait la matinée et que le curé ne profiterait pas de mon absence pour

tirer d'elle de nouveaux éclaircissements, dans le cas où il lui serait resté quelque chose à apprendre. Je priai Juliette de fermer la porte à double tour, et de n'ouvrir à personne avant mon retour.

Je courus à la Chaussée-d'Antin. Je me présentai chez le banquier, je lui fis part de l'objet qui m'amenait chez lui; je me nommai, je lui mis sous les yeux toutes les lettres d'Abell : il m'écoutait d'un air étonné. Il me répondit que jamais il n'avait eu de fonds à milord, qu'il ne connaissait pas M. Abell, et qu'il ne m'avait point écrit.

Je sortis précipitamment, je me jetai dans un fiacre, je donnai six francs au cocher, et je le conjurai d'aller à toutes jambes. En moins d'un quart d'heure je fus chez moi. Tout était parfaitement tranquille dans le quartier. Je demandai à un boulanger, qui demeurait au rez-de-chaussée, s'il n'y avait rien de nouveau. « Pas la moindre chose », me dit-il, et je montai. J'entendis la voix de Juliette : je m'arrêtai, je prêtai l'oreille. « Il est affreux, disait-elle, qu'un homme de votre ministère abuse de son crédit pour persécuter des malheureux qui ne l'ont point offensé. »

« Finissons, reprit le lâche curé. Je ne suis pas venu ici pour discuter. Je vous ai déclaré mes vues, prêtez-vous-y. Je suis maître de votre secret, et je vous punirais d'oser me résister. » Ma fureur n'eut plus de bornes; je cherchai la clef, elle était en dedans. D'un violent coup de pied j'enfonçai la porte, je saisis une bûche, je tombai sur le traître et je le conduisis à grands coups jusqu'au bas de l'escalier. Je remontai, je mis la tête à la fenêtre, et je vis ce malheureux marchant difficilement, mais d'un air parfaitement calme. Son regard composé se portait partout. Il avait ces manières affec-

tueuses et douces que ces gens-là affectent avec tant de vérité, et qui ont fait tant de victimes! « Sortons d'ici à l'instant, dis-je à Juliette, sortons. Peut-être dans une heure il ne sera plus temps... C'est moi qui t'ai perdue; sans mon coupable amour, tu te serais rendue aux vœux de ton père; il ne serait pas entré dans ce fatal café. Il vivrait riche, considéré, heureux; tu partagerais sa félicité, tu ferais celle de l'homme estimable dont j'ai peut-être empoisonné la vie. Tu ne serais pas en butte aux persécutions d'un infâme; tu ne serais pas réduite à chercher un asile, que tu ne trouveras peut-être pas. Je suis un malheureux... J'ai manqué à ton père : le ciel est juste, il me punit.

— Et toi aussi tu me tourmentes? Que deviendrai-je, si tu te joins à nos persécuteurs?

Et cent baisers, mille baisers me fermèrent la bouche, et me rafraîchirent le sang. Je l'avais affligée; je lui demandai pardon. Mes larmes coulèrent; elle ne pensait qu'à les essuyer.

— Sortons, répétai-je, sortons.

— Sortons, répondit Juliette.

Je pris un papier. Nous signâmes une donation de nos effets à notre gouvernante, en reconnaissance des services qu'elle nous avait rendus. Nous prîmes un peu de linge, et nous descendîmes. Je remis la clef de la porte au boulanger, je le priai de la rendre à la mère Jacquot, et de lui dire qu'elle trouverait sur la table un papier qui la concernait.

Nous marchâmes par des rues détournées jusqu'au bord de l'eau. Nous la passâmes vis-à-vis le Jardin du Roi, nous traversâmes l'Arsenal, nous prîmes le boulevard, et nous allâmes sans nous arrêter jusqu'à la porte Saint-Martin. Juliette était fatiguée. Nous

entrâmes dans un café; nous nous mîmes à une table écartée, et nous parlâmes à voix basse du péril nouveau auquel nous étions exposés. Je lui reprochai doucement d'avoir ouvert sa porte. Elle avait balancé; mais le curé avait, disait-il, un avis important à lui donner. Il venait lui prouver que son affection était pure et vraie, et elle l'avait reçu. L'innocence a tant de peine à soupçonner le crime! Juliette voulait que nous allassions passer dix ou douze heures, qui devaient s'écouler encore avant notre départ pour Lyon, chez le correspondant d'Abell. Je lui observai qu'il ne savait absolument rien de nos affaires, que nous ne pourrions pas nous dispenser de lui tout avouer, et nous venions d'éprouver le danger des confidences.

— Ne nous fions qu'à nous de notre sûreté, ajoutai-je, cherchons une chambre garnie; arrêtons-la, et restons-y jusqu'au moment où nous monterons en voiture. Notre correspondant nous fera tenir nos fonds à Lyon, à l'adresse que nous lui indiquerons. Si nous jugeons nécessaire de quitter enfin la France, nous nous retirerons en Hollande ou en Suisse, et nous y exécuterons le projet d'établissement que nous avions formé pour les environs de Paris.

— Oui, me disait Juliette, nous passerons en Suisse. Nous achèterons un petit bien près du lac de Genève, vers Lausanne ou Vevey. Nous verrons les rochers de Meillerie : cela doit être doux à voir.

Nous sortîmes du café. A l'entrée du faubourg Saint-Honoré, je vis un écriteau. Nous demandâmes le propriétaire de la maison. Je lui dis que nous arrivions de Calais par la voiture publique, que nous allions nous fixer à Versailles; mais que nous voulions avoir un pied-à-terre à Paris, où

nos affaires et la curiosité nous amèneraient quelquefois. Il nous fit voir ses chambres. Nous eûmes l'air de les examiner. Nous en trouvâmes une charmante et nous payâmes la quinzaine. Notre hôte nous demanda notre nom pour l'inscrire sur son livre; je lui donnai le premier qui me passa par la tête. Il me demanda où nous avions laissé notre sac de nuit; je répondis qu'il était chez un ami qui nous donnait à souper ce même soir; que je le rapporterais avec moi, et que le lendemain j'irais retirer mes malles. Il nous crut, nous salua et sortit.

Mon premier soin, quand nous fûmes seuls, fut de déchirer les lettres d'Abell. Elles désignaient le lieu où j'avais déposé notre petite fortune. Si, par un malheur que cependant je ne prévoyais pas, nous étions arrêtés, on ne manquerait pas de nous dépouiller de cette dernière ressource : il était bon de penser à tout.

J'envoyai chercher quelque chose chez le traiteur. Nous dînâmes très tranquillement. Dans six heures nous devions quitter Paris; nous étions dans une sécurité parfaite.

Sept heures sonnèrent.

— Bientôt, dis-je à Juliette, la nuit sera close et nous sortirons. C'est une voiture désagréable qu'une diligence. On y entend souvent ce qu'on ne voudrait pas écouter, on ne peut pas s'y dire ce qu'on aurait tant de plaisir à entendre. Ajoutons à cela le désagrément de quatre jours de route, sans un moment de tête-à-tête... Oh! c'est bien long! c'est bien dur!... Ce temple du mystère, que je dois arranger un jour, n'est-il pas partout où nous sommes? Est-il un coin de l'univers où le Dieu que nous servons ne sourit à notre hommage? Est-il un coin de l'univers où on ne puisse trou-

ver le bonheur? Nous le trouvâmes dans cette chambre où nous ne faisions que passer. Hélas! c'était la dernière fois : nous étions loin de le prévoir.

Nous arrivâmes aux diligences. Déjà les voyageurs qui devaient partir avec nous étaient rassemblés; déjà chacun présentait le reçu de sa place; déjà les chevaux étaient dans la cour : on allait les mettre à la voiture. Un jeune commis passa près de moi et me donna un coup de coude en me jetant un coup d'œil expressif. Je le suivis dans le magasin.

— N'est-ce pas vous, me dit-il, qui vous nommez Happy?

— C'est moi-même.

— Sauvez-vous, vous allez être arrêté. Un inspecteur de police accompagné d'un prêtre, est venu cette après-midi demander communication des feuilles d'enregistrement : il s'est arrêté à votre nom avec un rire malin qui ne m'est point échappé.

Je rentrai dans le bureau; je tirai Juliette par sa robe.

— Vite, lui dis-je à l'oreille, vite, éloignons-nous.

A l'instant, le curé, suivi d'une vingtaine de misérables aussi vils que lui, entra, et s'écria en montrant Juliette :

— La voilà celle qui veut se soustraire aux ordres respectables du gouvernement. Le voilà celui qui l'a plongée dans le libertinage et qui maltraite les ecclésiastiques qui veulent la remettre dans la bonne voie.

Je le pris à la gorge, je l'étouffais : on se jeta sur moi et on me saisit. J'étais extrêmement vigoureux : je renversai deux ou trois de ces drôles et je gagnai la cour. On mettait Juliette dans un fiacre; je précipitai le cocher de dessus son siège et je sautai à

la portière. Je tenais la main de Juliette, ses cris multipliaient mes forces, et, malgré la supériorité du nombre, je croyais la sauver une seconde fois. On me prit par les cheveux, et on me renversa sur le pavé. Deux hommes serraient chacun de mes membres et pouvaient à peine me contenir. Le fiacre, qui recélait tout ce qui me faisait aimer la vie, tout ce qui m'y avait jusqu'alors attaché, ce fiacre s'éloigna. Je tombai dans un accès de fureur qui m'ôta enfin la connaissance, et je me trouvai, en revenant à moi, à la merci de mes oppresseurs. J'étais dans un corps de garde, observé de très près, parce qu'on avait ouvert la croisée pour me donner de l'air.

Je fis aussitôt une réflexion qui me décida à paraître résigné. Juliette n'a plus d'espoir qu'en moi, me dis-je en moi-même. On ne peut l'avoir conduite qu'aux Dames anglaises, et je la délivrerai. Mais il faut me posséder et ne pas prolonger ma détention par des violences inutiles. J'affectai une modération bien éloignée de mon caractère ; je parlai à mes gardes avec une douceur qui ne diminua rien de leur vigilance, mais qui les détermina à quelques égards. Je cherchai dans ma poche une tabatière que je n'avais jamais eue. Je me plaignis de l'avoir perdue, et je priai un soldat de m'aller chercher du tabac et une autre boîte.

L'inspecteur n'avait pas d'ordre contre moi. Il ne voulait pas me remettre en liberté ; il craignait de se compromettre en m'envoyant en prison, et il était allé prendre des instructions dans les bureaux de la police, lorsque le soldat revint avec une tabatière et du tabac. J'étais en face de la croisée, assis entre deux hommes du guet, qui observaient jusqu'à mes moindres mouvements. Je prenais quelques prises en dé-

roulant le cornet. Tout en causant, j'avais l'air de vider le tabac dans la tabatière, et je le versais dans mes mains. Tout à coup je me levai et j'aveuglai à la fois mes deux gardes. Ils crièrent, trépignèrent; on accourut du fond du corps de garde; j'étais déjà sauté par la fenêtre. Le factionnaire voulut m'arrèter. Je lui arrachai son fusil, je le jetai à terre d'un coup de crosse, je jetai le fusil après lui, et, en deux sauts, je fus à la place de la Victoire. Je courus toute la rue Neuve-des-Petits-Champs; je m'arrêtai près la barrière des Sergents, et je suivis la rue Saint-Honoré au petit pas. J'arrivai à la chambre garnie que j'avais arrêtée, et je m'y renfermai. C'est là que je pensai à mon malheur; c'est là que je le sentis dans toute son étendue.

Je regardai autour de moi... j'étais seul. Ce lit, où quelques heures auparavant... J'étendais les bras, l'œil fixe, la poitrine gonflée; j'appelais Juliette; elle ne répondait plus au cri de ma douleur. Je la voyais au milieu d'une troupe de femmes, prévenues par la calomnie, qui allait haïr, condamner, persécuter la vertu. J'entendais crier les verrous, les gonds rouillés des portes, je les entendais se fermer sur Juliette; j'entendais ses sanglots; je la voyais invoquer le ciel, la nature, son amant. Des murs glacés, des cœurs de bronze repoussaient ses accents : les portes ne devaient plus s'ouvrir. C'est là qu'on allait la punir d'avoir aimé; c'est là qu'elle cesserait d'être mère avant d'avoir embrassé son enfant; c'est là qu'un prêtre sacrilège mentirait à la probité, à lui-même, à son Dieu; qu'il emploierait la ruse, la séduction, peut-être la violence...

« O mon Dieu! comme on te blasphème, comme on t'avilit! Et tu peux le permettre!

Ah! tu n'existes pas, ou tu n'es que le Dieu du crime. »

Je ne pus rester plus longtemps en proie aux idées qui me torturaient. Je ressortis, armé d'un bâton, et je marchai droit au couvent des Anglaises. Je voulais sauter les murailles du jardin, chercher, appeler, trouver Juliette, la saisir, l'entraîner, l'arracher à sa prison. Je vouais à la vengeance et à la mort quiconque s'opposerait à moi. Je marchais à grands pas, j'approchais du couvent ; mes dents se serraient, mes bras se raidissaient ; mes veines, tendues comme des cordes, étaient prêtes à se rompre ; j'étais furieux de haine, d'amour, de désespoir. Le mur avait à peu près douze pieds de haut. Je le franchis à l'aide de mon bâton et je sautai dans le clos. Un chien terrible s'élança sur moi. J'enfonçai mon bras dans son corps et je lui arrachai les entrailles. Je parcourus le jardin ; je fis le tour de la maison, je ne vis, je n'entendis rien. Je m'assis sur un banc de pierre pour reprendre mes sens et penser à ce que j'allais faire. Je n'étais pas certain que Juliette fût dans ce couvent. Si elle y était, j'ignorais l'endroit où on l'avait renfermée. Si je pénétrais jusqu'à elle, pourrait-elle me suivre et passer par dessus des murailles élevées, dans l'état où elle était ? Sa grossesse était très avancée ; j'allais tuer mon enfant et peut-être sa mère. Je frémis, et je me levai. Je marchai tristement vers l'endroit par où j'étais entré. Je montai le long des espaliers, je me laissai aller suspendu par un bras, et je me retrouvai dans la rue. Deux hommes qui passaient et qui me virent, crièrent à la garde. Je leur ordonnai de se taire d'un ton... ils se turent. Ils paraissaient vouloir me suivre ; je leur ordonnai de prendre une rue qui était à ma

droite. Ils balançaient ; je levai mon bâton, ils m'obéirent. Je retournai au faubourg Saint-Honoré sans rencontrer personne, que quelques misérables patrouilles du guet. Il était quatre heures du matin. Je rentrai dans ma chambre, je me jetai sur le carreau, et j'attendis le jour.

XV

PEINES ET CONSOLATIONS

Il est peu d'hommes qui n'aient éprouvé les alternatives de la fortune. Les uns, accablés des moindres revers, tombent dans le découragement, souffrent et gémissent. Les autres se raidissent contre les coups les plus terribles, leur opposent un courage inaltérable, une constance à toute épreuve. Courbés sous la verge du malheur, ils osent braver le sort qui les poursuit, ils le combattent, ils le subjuguent, et font rougir la fortune elle-même d'avoir osé les méconnaître : j'étais du petit nombre de ces derniers.

« Laissons, m'écriai-je, laissons aux femmes, aux enfants, ces soupirs, ces plaintes, qui ne remédient à rien. L'homme est fait pour agir, et non pas pour pleurer. Juliette captive compte sur mon secours. Elle me connait, elle m'attend, elle ne sera pas trompée. »

J'étais ardent, impétueux, brave, opiniâtre dans mes projets, incapable de céder aux obstacles, disposé à tout entreprendre, quand tout paraissait désespéré, et cependant je sentis que je pouvais tout perdre en précipitant quelque chose. J'imposai silence à mon cœur, et je n'écoutai que la prudence. Il n'était pas possible de tirer Juliette de sa prison avant ses couches et son parfait rétablissement. Mais il était essentiel

de soutenir son courage en lui faisant savoir que j'étais libre et que je ne m'occupais que d'elle. Il était indispensable de connaître le moment où elle deviendrait mère, pour empêcher qu'un enfant, sur lequel s'étendait déjà ma tendre sollicitude, ne fût confondu avec les fruits de la misère et du libertinage dans un hospice où je ne pourrais ni le reconnaître ni le réclamer. Il fallait établir des intelligences dans la maison. Cela était difficile ; mais je ne désespérai pas de réussir.

Je commençai à pourvoir à ma propre sûreté. Je louai à Courbevoie une petite maison meublée, et je me donnai pour un Anglais d'une faible santé, à qui on avait ordonné le grand air. Ma figure pâle et tirée, après la nuit que je venais de passer, donnait à cette fable l'air de la vérité. On pense bien que je renonçai aux services de la mère Jacquot ; elle tenait trop à son curé, pour que je tinsse plus longtemps à elle. J'arrêtai une femme du village, curieuse, babillarde ; et le lendemain jeunes et vieux savaient qu'il y avait à Courbevoie un Anglais malade qui ne pouvait manger que telle ou telle chose, et qui devrait prendre beaucoup d'exercice : c'est ce que je voulais.

J'étais assez près de Paris pour m'y porter en peu de temps ; j'en étais assez loin pour ne pas craindre l'espionnage, et je commençai à rêver aux moyens de faire parvenir de mes nouvelles à Juliette. Ceux qui se présentèrent à moi me parurent également dangereux. Si la supérieure soupçonnait seulement mes démarches, Juliette serait plus resserrée; peut-être la transférerait-on dans une autre communauté, et mes recherches et mes efforts deviendraient inutiles. Je sentis l'impossibilité d'agir moi-même. Une femme pouvait seule pénétrer

dans le couvent, sous un prétexte quelconque, y retourner, y former des liaisons, découvrir enfin Juliette, lui porter mes lettres, et me rapporter les siennes. Il fallait que cette femme me fût dévouée par affection ou par intérêt; qu'elle fût insinuante, qu'elle eût de l'esprit naturel, de la discrétion : où la trouver? Comment oser me confier successivement à plusieurs personnes, dont aucune peut-être n'aurait les qualités que je désirais, et qui seraient à peu près toutes incapables de garder un secret.

Il y avait un demi-jour que je pensais à tout cela, sans être plus avancé, le présent m'effrayait, l'avenir n'était pas rassurant. Je cherchais à échapper à ces idées pénibles, en me reportant sur le passé, où mon cœur et mon esprit se reposaient avec complaisance. « L'amour, disais-je, qui nous frappa du même trait, longtemps avant que nous sussions ce que c'est que l'amour; ces marques du plus tendre intérêt données sans intention, et si profondément senties; ces premiers mouvements d'une jalousie involontaire, lorsqu'elle m'aperçut lisant à côté de Fanchon... Fanchon!... Fanchon!... Elle est jeune et jolie; elle ne doit pas être cagote. Elle est vive, elle est femme; elle ne doit pas manquer d'adresse. Elle me marquait de l'affection : quelques cadeaux la ramèneront à ses premiers sentiments. Allons trouver Fanchon. »

Pendant ce monologue, ma gouvernante montait mon lait de chèvre, que je devais prendre tous les matins, et qui ne pouvait passer qu'à l'aide d'une longue promenade. Je pris mon lait et je partis. Je crus qu'il serait imprudent de m'avancer jusqu'à l'hôtel des Milords. Je m'arrêtai en face du passage des Petits-Pères. Je regardai, et je ne vis pas Fanchon. J'aperçus deux ou trois

décrotteurs, je mis mon pied sur la sellette, et, pendant que mon homme frottait, je lui parlai indifféremment de la place de la Victoire, du Palais-Royal, et enfin d'une petite ravaudeuse que j'avais vue autrefois dans le passage, et qui n'y était plus.

— Ah! monsieur, me dit-il, elle était trop jolie pour ne pas faire sa fortune. On a troqué son tonneau pour une boutique de mercerie, où elle fait fort bien ses affaires.

— Et où est-elle, cette boutique?

— Dans la rue du Mail.

Et je m'en fus dans la rue du Mail.

J'entrai chez tous les merciers. J'achetai un ruban chez l'un, une paire de gants chez l'autre; enfin je trouvai la boutique de Fanchon, qui me reconnut au premier coup d'œil, et qui parut fort aise de me revoir. Elle me reprocha de l'avoir négligée: elle s'attendrit sur la fin déplorable de milord, et elle me fit sur sa fille des questions auxquelles je répondis ce que je voulus : j'étais bien aise de la pressentir avant de m'ouvrir à elle. Je la questionnai à mon tour. Je la félicitai sur son bien-être, et je lui demandai si elle était mariée. Elle me répondit que non, en baissant les yeux. Je conclus qu'elle avait fait comme tant d'autres. Ce sont deux terribles écueils que la pauvreté et une jolie figure.

Après avoir parlé pendant quelque temps de choses indifférentes, je fis prendre à la conversation une tournure un peu sentimentale. J'examinai Fanchon; elle était sensible, et j'en augurai bien. Je hasardai quelques mots qui annonçaient les sensations douloureuses dont j'étais affecté. Elle me fixa, une larme mouilla sa paupière, et elle me dit :

— Vous m'avez oubliée dans la prospérité; vous revenez à moi dans le malheur;

vous ne me trouverez pas changée. Dites-moi sans détour pourquoi vous m'avez cherchée. et à quoi je peux vous être utile.

Je ne lui avais pas dit que je l'eusse cherchée, je ne lui avais pas encore demandé ses bons offices : sa pénétration me charma. Fanchon était justement la femme qu'il me fallait.

Je lui contai, dans le plus grand détail, mon amour, mon bonheur, et le coup qui m'avait frappé. Elle souriait aux tableaux doux et frais; elle levait les épaules aux inepties de la mère Jacquot; son œil s'enflammait quand je peignais la lubricité, l'hypocrisie, la trahison du curé. Je suivais ses mouvements; son âme passait successivement par les différentes affections que je voulais lui faire éprouver. Je ne balançai plus à m'ouvrir entièrement à elle. Je lui dis que je ne pouvais vivre sans Juliette, que je voulais la revoir, et que j'y réussirais; mais que je n'aurais pas un moment de repos que Juliette ne fût instruite de ce que je méditais, et que l'espérance de sa liberté prochaine ne l'aidât à supporter son sort.

— Je vais au couvent, dit Fanchon et j'y entrerai.

— Et comment ferez-vous ?

— Ne vous inquiétez de rien. Les hommes ne connaissent que la force, et nous savons ruser.

Elle prit un carton, elle y mit des gants, des éventails, des rubans.

— Restez ici, me dit-elle, et attendez-moi. Dans votre état on trouve le temps long; je reviendrai le plus tôt possible.

Elle ferma la porte de sa boutique, mit la clef dans sa poche, et prit le chemin du couvent.

Pendant son absence, je me rappelai les anciens amis de milord. Je m'étais éloigné

d'eux, de peur de perdre Juliette; je résolus de m'en rapprocher, parce qu'ils pourraient me la rendre. Madame d'Alleville avait des principes sévères; mais l'indulgence et la bonté formaient le fond de son caractère. Je ne doutai point que tous les bons cœurs ne prissent à moi le plus vif intérêt que je venais d'inspirer à Fanchon : je me flattai qu'elle ne me refuserait pas ses bons offices auprès du ministre, et, si elle réussissait, toutes nos peines étaient finies. Ce parti me sembla préférable à un enlèvement, qui ne supprimerait pas la lettre de cachet, et qui nous laisserait exposés à des craintes continuelles. Je résolus donc de voir madame d'Alleville dans la journée.

Il y avait trois heures au moins que Fanchon était sortie. J'avais pensé, j'avais marché, j'avais regardé à la croisée, j'avais lu les étiquettes de tous les cartons, je bouillais d'impatience, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

— Eh bien ! lui dis-je.

— Vos affaires vont à merveille.

— Vous lui avez parlé ?

— Non.

— Vous l'avez vue ?

— Non.

— Qu'avez-vous donc fait? Répondez, de grâce, répondez.

— Je vais vous le dire. J'ai sonné, et la tourière m'a ouvert. Cette tourière n'est pas une sœur converse; c'est selon l'usage de plusieurs couvents, une femme de confiance, qui va et vient pour les affaires de la communauté. Je lui ai conté une histoire que j'avais composée en route. La marchandise que je portais dans mon carton venait de chez un marchand pressé de faire des fonds, et qui voulait vendre à tout prix. Il m'avait recommandé d'aller de préférence dans les couvents, qui, rassemblant un certain nom-

bre de jeunes demoiselles, offrent des moyens de débit plus rapides; et sur la grande réputation de la maison des Dames anglaises, je commençais par là ma tournée. La tourière examinait très attentivement mes gants, mes éventails et mes rubans. Je l'ai priée de choisir et de recevoir d'avance cette faible marque de ma reconnaissance. Elle ne s'est pas fait prier; elle a pris un peu de tout, et elle est allée m'annoncer à madame la supérieure. On m'a fait entrer dans un jardin, où j'ai été à l'instant entourée de trente à quarante pensionnaires. Je leur ai fait les choses moitié de leur valeur et, en cinq minutes, mon carton s'est vidé. La supérieure, grande, vieille, maigre et revêche, m'a demandé si je n'avais plus rien à vendre. J'ai répondu qu'il me restait beaucoup d'articles chez moi, et que je reviendrais si l'on voulait. Quelques jeunes personnes qui n'avaient rien pu avoir, et qui n'en étaient pas plus gaies, m'ont priée instamment de repasser entre trois et quatre heures, parce que c'est le moment de la récréation. J'ai promis, et, en répondant aux unes et aux autres, je me tournais de tous les côtés; mon œil se portait à la dérobée sur les différentes parties des bâtiments, sur les portes, sur les croisées, et je n'ai pas vu madame, que j'aurais infailliblement reconnue. Je suis sortie. La tourière m'a fait beaucoup de politesses, et je me suis aperçue qu'elle aime beaucoup à causer.

— Au nom de Dieu, finissez donc, lui dis-je en interrompant; je ne vois pas jusqu'ici que j'aie tant à me féliciter.

— M'y voilà, reprit-elle. Au lieu de me rendre au couvent à trois heures, j'y arriverai à deux. Ces demoiselles seront en classe. Je serai venu de trop loin pour m'en retourner, et on m'invitera à m'asseoir en

attendant la récréation. Deux femmes ne passent pas une heure assises l'une vis-à-vis de l'autre sans jaser : c'est là que j'attends ma tourière, et que je lui tirerai les vers du nez.

J'embrassai Fanchon de toute mon âme; je lui donnai dix louis pour la dédommager des pertes qu'elle venait de faire, et de celles que je lui occasionnerais encore. Elle les reçut d'une manière franche et gaie, et les serra dans sa bourse.

Je lui parlai de la visite que je me proposais de faire à madame d'Alleville.

Elle m'approuva beaucoup, et m'engagea à ne pas différer. Je n'avais pas besoin qu'on me poussât.

— Ah çà, dit-elle, il est midi. A une heure un quart, il faut que je me mette en route. Vous voudrez savoir le résultat de cette nouvelle démarche; ainsi vous ne retournerez à Courbevoie que ce soir. Dînez sans façon avec moi, et pendant que je serai au couvent vous irez chez madame d'Alleville.

J'acceptai son dîner d'aussi bonne grâce qu'elle avait pris mon argent, et nous nous mîmes à table.

— Mon changement de condition, me dit-elle, doit vous paraître étrange : je vais vous mettre au fait en deux mots. Je déteste le libertinage; mais j'avoue que j'aime mes aises. Quelques jeunes gens, qui me plaisaient assez, ne pouvaient m'offrir que le partage de leur cœur et d'une honnête misère : cela ne me tenta point. Un vieux garçon dont j'avais longtemps garni les bas, s'avisa enfin de me trouver jolie, et me fit des propositions; je les rejetai d'abord de la meilleure foi du monde. Ma résistance l'enflamma. Il me parla linons, dentelles, meubles, boutique, et j'écoutai : il pressa, et je me rendis. Ce n'est pas l'homme que j'au-

rais choisi; mais il est rare qu'une femme jouisse de son cœur : ce sont presque toujours les circonstances qui en disposent. Cependant je ne me repens pas du parti que j'ai pris : cet homme est honnête, doux, libéral, et je lui suis fidèle par raison et par reconnaissance. Il est maintenant en province, et je n'en suis pas fâchée, car il est un peu jaloux, et c'est le seul défaut que je lui connaisse. Mais il ne reviendra que dans deux mois, et alors vous n'aurez plus besoin de mes services.

Ces détails n'étaient pas trop de mon goût. L'amour honnête élève l'âme, l'amour de *calcul* la dégrade. Une femme peut être faible sans cesser d'être estimable : celle qui se vend est toujours vile. Je ne dis pas cela à Fanchon; j'étais forcé de la ménager. Je n'approuvai ni ne blâmai sa conduite. Après le dîner, nous arrangeâmes un second carton; nous l'emplîmes des objets les plus piquants et les plus frais de la boutique. Fanchon reprit la route du couvent, et j'allai chez madame d'Alleville.

Je fus reçu très froidement. Madame d'Alleville était prévenue contre moi, et je jugeai que M. Abell père m'avait perdu dans l'esprit de toutes les personnes sur lesquelles il avait quelque ascendant. En effet, je lui avais promis de le revoir et je n'avais pas reparu. Miss Tilmouth ne s'était pas retrouvée, et tous les rapports s'étaient accordés sur sa fuite et sur la manière dont je l'avais favorisée : le reste n'était pas difficile à deviner. Abell le fils avait gardé sur nos affaires le secret le plus inviolable, et madame d'Alleville n'était pas détrompée. Elle me reprocha ma conduite avec une sorte d'amertume. Je lui racontai ce qui s'était passé avec ce ton de vérité et de candeur qu'on n'imite jamais qu'imparfaite-

ment. Elle revint un peu sur mon compte, mais elle était tout à fait changée à l'égard de Juliette. Elle avait projeté le mariage le plus avantageux, elle avait levé toutes les difficultés, et miss Tilmouth lui avait fait perdre le fruit de ses soins, et l'avait compromise envers MM. Abell. Madame d'Alleville était piquée. Son amour-propre blessé ne lui permettait plus d'écouter son cœur. Elle prétexta des visites; je l'entendis, et je sortis.

Cet accueil, si opposé à celui que j'attendais, ne me découragea point. J'aurais bravé mille morts pour accélérer d'un quart d'heure la délivrance de Juliette, et j'allai chez M. de Cervières, ce conseiller au parlement que j'avais vu chez madame d'Alleville. Il pensait fortement, et des petitesses d'esprit ne pouvaient pas balancer en lui les droits de la nature. Malheureusement il était malade; il ne put pas me recevoir. Son secrétaire m'apprit qu'il aimait mademoiselle d'Hérouville, fille d'un mérite distingué. « Elle n'a qu'un frère, ajouta-t-il, colonel de dragons, beau, bien fait, couru des femmes de la Cour, et sa sœur ne devait pas être un obstacle à son avancement ni à sa fortune. Un couvent et des vœux forcés, tel était le sort qui l'attendait. Indifférente, elle se résigna; amante de M. de Cervières, elle osa résister à son père. Elle lui parla avec respect mais, avec fermeté, et elle se perdit. M. d'Hérouville se hâta de prévenir les suites d'une inclination qui pouvait nuire à ses projets; et, comme il sait tout prévoir, il garde un silence absolu sur le couvent où il a renfermé sa fille. Un homme du caractère de M. de Cervières ne pouvait pas aimer faiblement, et la perte qu'il a faite l'a touché au delà de toute expression. Sa santé s'est sensiblement altérée; quelque chagrin cui-

sant et secret paraît aggraver encore les peines de l'amour malheureux. Depuis quelques jours son état est inquiétant; et, s'il ne prend pas une ferme résolution de combattre et de vaincre son cœur, nous perdrons cet homme estimable. » Je fus touché de son état; mais j'étais trop vivement affecté moi-même pour penser longtemps à ce qui n'était pas Juliette. J'oubliai bientôt M. de Cervières et mademoiselle d'Hérouville, et je rentrai chez Fanchon, réduit à mes propres forces aidées de ma seule industrie.

Fanchon venait de rentrer elle-même. Elle accourut vers moi d'un air empressé et riant.

— Soyez heureux, me dit-elle, j'apporte des nouvelles positives. Fermons la porte, asseyons-nous, et écoutez-moi.

— J'écoute, j'écoute... Vite, vite, ma chère Fanchon... Parlez, parlez donc...

— La tourière a parfaitement répondu à mon attente.

— Bon.

— J'ai eu l'air d'ignorer les usages les plus ordinaires de la vie monastique, et elle s'est empressée de m'apprendre ce que je savais à peu près aussi bien qu'elle. Les nonnes, les pensionnaires, le directeur, les offices, les sirops, les bonbons, elle a tout passé en revue, et elle a mis à tout cela un air d'importance qui m'aurait fait rire, si je n'avais craint de perdre un mot de ce qu'elle me disait.

— Après, après ?

— Elle ne me parlait encore que de choses qui ne m'intéressaient guère, et elle se taisait précisément sur ce que je voulais savoir. Elle m'avait fait la description intérieure et extérieure de l'église, du corps de logis et des ailes; elle ne m'avait fait grâce

ni d'un cierge, ni d'un fauteuil, ni d'un prie-Dieu. Elle en était à un pavillon isolé que j'avais remarqué le matin dans le fond du jardin, et elle en parlait avec une réserve qui piquait ma curiosité.

— Au fait, par grâce. Eh bien! le pavillon?

— Elle grillait de m'en dire davantage, moi je grillais de l'entendre; mais je me suis bien gardée de l'interroger : un mot hasardé pouvait me rendre suspecte.

— Enfin?

— Enfin, quand elle a vu que je gardais le silence, elle a pris son parti. « Vous ne devineriez jamais, me dit-elle, ce que c'est que ce pavillon. — Moi! cela m'est indifférent, je vous assure. Peut-être une prison?... — Oui une prison. — Où on enferme certaines religieuses? — Pas du tout. Ce ne sont pas des religieuses qu'on y enferme. Nos dames remplissent exactement leurs devoirs. Mais croiriez-vous que des filles de bonne maison, qui prennent le voile pour faire leur salut et jouir des douceurs de la vie, sont transformées en geôlières? — Cela ne se peut pas. — Cela est. Il n'y a pas deux jours qu'on nous a encore amené une dame que le curé de Saint-Etienne-du-Mont va diriger, et dont, par parenthèse, on dit beaucoup de mal. — Qu'importe sa conduite? — Oh! cela est fort égal à nos dames; mais ce qui ne leur est pas égal du tout, c'est d'être obligées de la garder. Savez-vous qu'elles répondent corps pour corps de leurs prisonnières? — Qu'importe encore? Ces dames prennent sans doute des précautions; ce pavillon est sûr? — Oh! très sûr. Les fenêtres sont grillées, les portes sont doubles, et cependant on craint toujours, et ce n'est pas sans raison. Hier, entre deux et trois heures du matin, quel-

qu'un est descendu dans le clos. — En vérité ! — A telles enseignes qu'on nous a tué un chien qui était de force à étrangler un taureau. Aussi deux sœurs converses veilleront toutes les nuits ; et le jardinier, armé d'un bon fusil à deux coups, couchera dans la serre adossée au grand mur qui donne sur la rue. — Et que voudriez-vous que des étrangers vinssent faire dans votre clos ? Voler des fruits, des légumes ? — Des femmes, ma bonne amie, des femmes. M. le curé de Saint-Etienne-du-Mont a dit à madame la supérieure qu'il soupçonnait celui qui a tué le chien d'être un mauvais sujet qui a perdu cette jeune dame qui est dans le pavillon. Mais la police est à ses trousses, et on le mettra dans un cul-de-basse-fosse. — Et on fera bien, ma bonne amie. »

— Elle est donc exposée aux persécutions de cet infâme prêtre ! m'écriai-je en interrompant Fanchon. Ah ! je l'avais prévu. Mort au perfide, mort aux agents de police, mort à moi-même, si je n'arrache pas Juliette à cette prison infernale.

— Je n'ai pas cru, reprit Fanchon, devoir vous cacher ces détails, affligeants sans doute, mais d'après lesquels vous réglerez votre conduite. Je vais maintenant vous dire des choses plus consolantes. Je suis entrée dans le jardin, et j'ai vendu, un œil à mon carton, et l'autre aux croisées du pavillon, où je n'ai vu paraître personne. Parmi celles qui m'ont acheté, j'ai remarqué une grande blonde, au teint pâle, à l'œil langoureux, la démarche nonchalante, et sans doute au cœur sensible : tout cela va ordinairement ensemble. J'ai demandé à la maîtresse de classe, qui ne nous quittait pas, si ces dames ne vendaient aucun de leurs petits ouvrages, et je me suis proposée pour leur en procurer un débit avantageux.

« Je vais parler de cela à madame la supérieure, » m'a-t-elle répondu, et elle nous a laissées; je me suis approchée de la grande blonde; et, en lui faisant examiner les coins brodés d'une paire de bas de soie, je l'ai emmenée à quatre pas du groupe. Là, je lui ai dit : « Vous aimez, j'en suis sûre, et il y a dans ce pavillon une victime de l'amour à qui vous rendrez un service essentiel. Faites-lui savoir que son amant est libre, et qu'elle le sera bientôt. — Son nom? — Happy. » Elle s'est éloignée en chantonnant, et j'ai été me rasseoir auprès de mon carton. Ma belle, ma bonne, ma sensible blonde chantait plus haut à mesure qu'elle approchait du pavillon; et plus elle chantait haut et plus je diminuais le prix de ma marchandise, plus on achetait, et moins on prenait garde à ce que faisait la belle blonde.

La religieuse est revenue avec quelques paires de manchettes et quelques mouchoirs assez mal brodés, et que j'ai trouvés admirables. Comme je ne suis pas connue dans la maison, j'en ai consigné la valeur, et je me suis disposée à sortir. Ma grande blonde est venue tourner autour de moi, et m'a dit : « Je suis fâchée que vous ne me laissiez pas vos bas de soie, ils me plaisent beaucoup. » Et elle les a repris dans mon carton, les a déroulés et les a examinés de nouveau. « Vous ne voulez donc pas me les laisser? — Je ne le peux pas, mademoiselle. » Elle les a reployés, me les a rendus, et m'a serré la main. Cela n'était pas nécessaire, je l'avais devinée. Sans faire semblant de rien, j'ai mis mes bas dans ma poche, j'ai pris congé de ces dames, et me voilà.

— Vous m'apprendrez enfin, dis-je à Fanchon, ce que signifient ces bas et ce serrement de main.

— Que les hommes sont bons, reprit-elle, et qu'il est aisé de leur en faire accroire! Vous ne devinez pas ?

— Eh! non; expliquez-vous.

— Il y a dans les bas un billet de la belle blonde, ou peut-être de Juliette elle-même.

— Vous l'avez lu!

— Je n'y ai pas même regardé; mais cela doit être ainsi.

— Les bas, les bas... Donnez-moi donc les bas! C'est par là qu'il fallait commencer votre récit.

Et ma main cherchait sa poche, et je la trouvai, et j'y fouillai, et Fanchon me regardait faire. Je tirai ces bas précieux, je les déroulai, un papier chiffonné tomba, je le ramassai, je l'ouvris...

« C'est son écriture, m'écriai-je... c'est de Juliette. » Et je baisais le papier, et j'embrassais Fanchon ; j'aurais embrassé la belle blonde, la tourière, tout l'univers.

— Lisez donc, me dit Fanchon.

Je lus : *Amour pour la vie. Du courage et surtout de la prudence.*

« Voilà tout ce que je désirais, m'écriai-je ivre de joie. Elle sait que c'est à moi qu'elle a écrit, que son billet m'est parvenu; elle est tranquille et je vais l'être. » Et, à propos de tranquillité, je sautais, je prenais les mains de Fanchon, je les quittais, je relisais le billet et je revenais à Fanchon, qui riait de tout son cœur. Ce manège dura quelque temps. Je me calmai enfin, et Fanchon cessa de rire.

— Demain, lui dis-je, il faut retourner au couvent. Je vous donnerai une lettre pour Juliette, vous la remettrez à la belle blonde, et après demain vous irez chercher la réponse.

— Non, monsieur Happy, je ne retournerai pas demain au couvent. Je suivrai les instructions de madame. Elle recommande

la prudence, et vous n'êtes pas prudent du tout, mais pas du tout. Il faut que je puisse avoir vendu les chiffons de ces bonnes sœurs avant de me présenter devant elles. J'ai épuisé les bourses des pensionnaires; il faut au moins leur laisser le temps de les remplir. D'ailleurs je ne veux pas qu'on me voie trop souvent. Le soupçon dort; gardons-nous de l'éveiller... Parlons un peu raison, continua-t-elle, et récapitulons ce que je vous ai dit, ce que vous avez déjà oublié. Le curé vous poursuit.

— Je le tuerai.

— Le jardinier a un fusil à deux coups.

— Je le désarmerai.

— Les sœurs converses veillent.

— Je leur ferai peur.

— Il y a des doubles portes.

— Je les enfoncerai.

— On vous entendra.

— Je m'en moque.

— On vous attaquera.

— Je me battrai.

— On vous emprisonnera.

— Je me sauverai.

— Vous êtes fou.

— Je suis amoureux.

— C'est ce que je voulais dire.

Elle me présenta les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de mon projet d'une manière si vraie que j'en fus effrayé un moment; mais, plein de mes idées, ramené par une imagination de feu à ces grilles, à ces verrous qui me séparaient de Juliette, je jurai de les briser à quelque prix que ce fût. J'avais déjà une certaine connaissance du local, je savais où était le pavillon : c'était beaucoup. Fanchon avait toute sa tête. Elle devait m'aider de ses conseils, et j'étais bien sûr que nous trouverions à nous deux des moyens plus forts que les obsta-

cles. Il était tard, et je pensai enfin à retourner à Courbevoie.

Fanchon m'arrêta.

— Quel homme vous êtes? me dit-elle. Ne vous ai-je pas dit qu'on vous cherche de tous les côtés? Croyez-vous que le curé ne connaisse pas votre caractère entreprenant, et ne mettra-t-il pas à vous éloigner de madame le même empressement que vous à vous en rapprocher? N'a-t-il pas à se venger des coups de bâton que vous lui avez donnés: et voulez-vous qu'un prêtre dorme tourmenté par la vengeance et par l'amour? c'est tout ce que pourrait faire un homme du monde.

— Je suis en sûreté à Courbevoie.

— Oui, mais je n'irai pas vous y chercher pour arranger avec vous votre plan de campagne. Vous ne pourrez pas être un jour sans venir à Paris, et ces allées et ces venues vous seront tôt ou tard funestes.

— Et que faire?

— Rester ici : on ne viendra pas vous prendre chez moi.

— Vous n'avez qu'un lit.

— Belle difficulté? n'avez-vous pas de l'argent? on en achètera un second. D'ailleurs que feriez-vous provisoirement de madame, si vous êtes assez heureux pour la délivrer? La conduirez-vous à Courbevoie, à pied, en relevant de couches? Cela n'aurait pas le sens commun. Et puis je suis seule et je m'ennuie; la solitude fera fermenter votre tête, et cela ne vaut rien. Vous me parlerez de vos amours, je vous écouterai, et cela nous dissipera l'un et l'autre. Restez ici, monsieur, restez ici : c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Il n'y avait pas à balancer sur la proposition obligeante de Fanchon, et je me gardai bien de la refuser. Elle arrêta que

je passerais la nuit sur un fauteuil, que le lendemain on aurait un lit, et que je partagerais la dépense du ménage. J'avais quelque regret de perdre six mois de loyer, que j'avais payés d'avance; mais Fanchon avait réponse à tout : elle m'observa que l'argent est fait pour rouler, et je n'y pensai plus.

XVI

FAUTES, REPENTIR

Fanchon me réveilla en riant aux éclats. J'étendis les bras, je me frottai les yeux, et je lui demandai en bâillant ce qu'elle avait à rire.

— Je ris, me répondit-elle, d'un jeune homme et d'une jeune fille qui dorment sagement à deux pas de distance, l'une dans son lit, l'autre dans son fauteuil. Quel exemple pour la jeunesse! Eh bien! si l'on publiait cela, on ne le croirait point.

Et elle s'habillait derrière ses rideaux en me faisant mille contes plus plaisants les uns que les autres. Je finis par en rire, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Quand elle eut épuisé ses folies, elle me demanda si j'avais du linge.

— Oh! mon Dieu, lui répondis-je, ma garde-robe se borne à ce que j'ai sur le corps.

— Pauvre garçon! pas de linge! Je vais vous en donner.

Je me doutais à qui appartenait ce linge qu'elle m'offrait si complaisamment. Cela me répugna, et je le refusai.

— Je n'aime pas les choses d'emprunt, ajoutai-je. Vous me ferez le plaisir de m'en aller acheter.

— Oui, quand nous aurons déjeuné. Monsieur aime-t-il le café à la crème?

— Beaucoup.

— Monsieur en aura.

Et elle sortit en pantoufles et en jupon court pour aller chercher de la crème.

Fanchon avait alors vingt-quatre ans. Elle était grande, bien faite, jolie, et une extrême coquetterie perçait à travers l'élégante simplicité de sa mise. Elle parlait beaucoup et son étourderie, son inconséquence, donnaient à ce qu'elle disait une tournure originale. Elle riait souvent, et montrait alors les plus belles dents du monde. Elle dédaignait les bienséances, détestait la contrainte, idolâtrait le plaisir, jouissait du moment, et se moquait de l'avenir. Du reste, elle était bonne, sensible et généreuse, comme presque toutes les femmes à faiblesses.

Je me crus heureux de l'avoir rencontrée. Son amitié active et prévenante suppléait à l'oubli de moi-même. Sa gaieté inépuisable dissipait insensiblement les nuages dont j'étais enveloppé. Le déjeuner ne fut pas plus triste que les moments qui l'avaient précédé; et à peine Fanchon eut-elle pris son café et croqué sa rôtie, qu'elle s'approcha de moi, glissa sa main blanchette dans la poche de mon gilet, et en tira ma bourse.

— Voyons un peu, monsieur, l'état de vos finances.

— Voyez, mademoiselle.

— Trente louis ? Calculons. Dix louis en linge et autres effets; quinze louis pour un petit lit de garçon, où vous pourrez cependant coucher avec madame, en vous serrant un peu, ce qui ne vous déplaira pas; restent cinq louis pour les dépenses journalières et extraordinaires. Une place à assiéger, et probablement des machines à construire. On ne va pas loin, avec cinq louis, en guerre ni en amour. Vous ferez fort bien d'aller ce soir rendre une visite à votre correspondant.

Et elle partit pour m'aller acheter du linge.

Je commençai à penser sérieusement aux dispositions qui pouvaient assurer le succès de mon entreprise. Je pris du papier et une plume pour classer et conserver mes idées. Les tasses, la cafetière, le sucrier embarrassaient encore la table, et je m'assis sur le lit de Fanchon.

Je n'étais pas inquiet du tout sur la manière dont j'entrerais dans le clos : il ne me fallait, comme à la première fois, qu'un bâton de six pieds et mon couteau. Je posais ce bâton contre le mur, j'enfonçais mon couteau entre deux pierres, je mettais un pied sur le manche du couteau, je m'enlevais, appuyé sur le bâton. Mes doigts se cramponnaient aux pierres inégales ou rongées par le temps. Je portais mon autre pied sur le haut du bâton; je cherchais l'équilibre; je m'élançais, mes mains atteignaient le couronnement du mur, elles enlevaient le reste du corps, et je sautais dans le jardin. Juliette, aidée par moi, monterait facilement aux espaliers; mais comment descendrait-elle dans la rue? L'expédient du bâton pouvait être dangereux pour une femme faible encore et sans habitudes des exercices violents. Je cherchai, je trouvai, et j'écrivis :

« Un crochet de fer, assez ouvert pour embrasser l'épaisseur du mur.

« Une échelle de corde.

« Le bâton de six pieds. »

Je mettrai, me dis-je, l'échelle dans une poche, le crochet dans l'autre, et le bâton sur mon épaule. Arrivé au pied du mur, j'attache mon échelle à l'anneau qui est au bas du crochet. Avec une bonne ficelle, je lie un bout de mon bâton sur la partie droite du crochet; je prends alors le bâton par l'autre bout; je lève le bras, et je pose

aisément le crochet sur le haut de la muraille : voilà mon échelle fixée. Je monte, je regarde, je vois la serre où couche le jardinier. Je descends dans la rue, j'enlève mon échelle en prenant le bâton par le bas, et je la place aussi loin de la serre que me permet l'étendue du jardin. Je remonte, j'enfourche le mur, je passe mon échelle en dedans du clos, je descends; j'enlève de nouveau mon échelle, et je l'étends dans un carré de légumes, de peur que le jardinier ou quelque nonne ne l'aperçoivent en faisant leur ronde, et ne me coupent la retraite. J'écoute, je n'entends rien, et je m'avance vers le pavillon. Jusqu'à présent cela va à merveille.

Me voilà à la porte du pavillon; elle est fermée. Employons d'abord les moyens doux, et j'écrivis sur mon agenda :

« Une lanterne sourde.

« Des crochets à ouvrir des serrures.

« Des tenailles, pour arracher les clous des serrures que les crochets n'ouvriront pas.

« Une lime sourde, pour me servir dans le cas où je ne pourrais absolument pas entrer dans le pavillon. »

Je me proposais alors de monter à l'une des croisées à l'aide de mon échelle, de scier un ou deux barreaux, de pénétrer dans le bâtiment, de faire du bruit, d'attirer les sœurs de veille, de leur prendre les clefs, de les enfermer elles-mêmes dans une chambre, de chercher celle de Juliette, de lui ouvrir et de l'emmener.

Si les moyens doux ne réussissaient pas, si j'étais entendu par le jardinier ou les sœurs de veille, et que j'eusse à craindre qu'ils répandissent l'alarme dans la maison, j'emploierais des moyens plus forts, et j'écrivis :

« Une paire de pistolets à deux coups.

« Des cordes neuves.
« Deux bâillons.
« Un briquet, une pierre, de l'amadou et des allumettes. »

Les pistolets et les cordes étaient pour le jardinier, les bâillons pour les sœurs, le briquet et les allumettes pour mettre le feu au corps du logis, et enlever Juliette dans le tumulte, si je ne pouvais pas l'enlever autrement. Enfin j'écrivis en note :

« Dans tous les cas, le parti le plus sûr est de marcher d'abord à la serre. Si elle est fermée, je casserai brusquement un carreau de vitre, je présenterai au jardinier ma lanterne sourde et le bout de mon pistolet, je le menacerai de lui brûler la cervelle, s'il porte la main à son fusil, et s'il ne m'ouvre pas à l'instant : il m'ouvrira. Je lui ordonnerai de se recoucher; il se recouchera. Je l'attacherai fortement dans son lit avec mes cordes, je lui défendrai de crier sous peine de mort. Je prendrai son fusil, et je le jetterai dans un coin du jardin. »

J'étais très satisfait de ces dispositions générales, lorsqu'une réflexion subite me rejeta dans un nouvel embarras. Si je me présentais chez un serrurier pour acheter des crochets et une lime sourde, je m'exposais à me faire arrêter sur-le-champ. Il était possible, à la rigueur, d'en trouver chez les marchands de vieille ferraille; mais ils seraient hors d'état de servir, ou le marchand ne les étalerait pas. Je tranchai la difficulté. J'aurai, me dis-je, du fer, un marteau, du charbon, et, tant bien que mal, je fabriquerai des crochets. Je remplacerai la lime par une pince de fer; et au lieu de scier les barreaux, je détacherai les pierres dans lesquelles ils seront enclavés.

Je me transportais à ce jour si désiré; le

succès couronnait mes efforts, je voyais tomber ces grilles détestées, j'entrais dans la chambre de Juliette : C'est ton époux, c'est ton libérateur, lui criais-je; et son œil noir se tournait vers moi, son sein palpitait de plaisir, ses bras s'ouvraient, et j'y retrouvais le bonheur.

Fanchon rentra avec un paquet.

« Plus d'obstacles, continuai-je, plein de ma délicieuse erreur, je les lèverai tous, et Juliette est à moi. Venez, venez vous asseoir ici; écoutez, lisez, admirez. » Fanchon ne se le fait pas répéter. Elle accourt, elle s'élance, elle est sur son lit, elle est à mes côtés. La tête déjà exaltée, tout à mes idées séduisantes, je parle, je m'échauffe davantage, mon imagination électrise mes sens, le délire augmente, l'illusion est au comble. Je crois tenir cette Juliette tant aimée, et c'est Fanchon que je presse dans mes bras; ce sont les charmes de Fanchon que je parcours, que je dévore. Elle-même s'anime, s'enflamme, elle s'oublie avec moi... Hélas! j'étais infidèle, et mon infidélité même était un hommage à l'amour.

Si Fanchon m'avait séduit, je l'aurais détestée en ce moment. La nature, la nature seule nous avait égarés. La mère du plaisir est donc aussi la mère des remords! Les miens étaient cruels.

— Je lui ai juré de vivre pour elle, m'écriai-je, et j'ai oublié mes serments. Elle me garde sa foi : qu'ai-je fait de la mienne? On peut donc adorer sa maîtresse, oui, l'adorer, et la trahir!

— Je ne l'aurais pas cru, dit Fanchon d'une voix timide.

Mes yeux se reportèrent sur elle; les siens lançaient les traits acérés du désir. Le désordre où je l'avais mise et qu'elle ne pensait pas à réparer, l'abandon d'une femme

vaincue qui attend, qui implore une seconde défaite... ma faiblesse, l'occasion... pour la première fois j'oubliai Juliette, et je retombai dans les bras de Fanchon.

Je sentis bientôt la prodigieuse différence de la jouissance à l'amour. Je respirais le sentiment sur la bouche de Juliette: je demeurai froid auprès de Fanchon. Elle s'en aperçut, et ne s'en offensa point : rien ne pouvait altérer sa gaieté ni troubler son repos. J'étais gauche, embarrassé : elle me parlait avec autant de liberté et d'aisance que s'il ne se fût rien passé de particulier entre nous.

— Ce pauvre enfant, disait-elle, dans quel état le voilà ! ne dirait-on pas à son air contrit qu'il vient de commettre un grand crime ! et cependant nous n'avons fait tort à personne, séparés, vous, de ce que vous aimez passionnément, moi, de ce que j'aime raisonnablement, il était tout simple de nous laisser aller à la circonstance. Ces petits moments d'oubli sont plus fréquents qu'on ne pense. Oublions celui-ci nous-mêmes; qui diantre s'en souviendra?

— Oui, Fanchon, oui, il faut l'oublier.

— Eh bien, monsieur, n'en parlons plus. A table, et vive la joie.

Que répondre à une femme de ce caractère? Elle avait une manière d'envisager les choses... Je mangeai pour être dispensé de parler. Fanchon ne tarissait pas. Tantôt elle me faisait des contes; tantôt elle me parlait de Juliette, avec autant d'intérêt et de chaleur que si elle ne fût pas sortie du rôle modeste de confidente. Elle faisait pour notre réunion des vœux aussi sincères que si son propre bonheur y eût été attaché. Elle quittait ensuite le ton sentimental, et déraisonnait avec cette amabilité qui lui était familière. Si je souriais à ses saillies,

elle prenait mon visage à deux mains et me baisait de tout son cœur; si je devenais sombre et pensif, elle me relevait le menton, me regardait d'un air moitié tendre, moitié comique, me faisait de petites mines et me baisait encore. Le moyen de tenir à tout cela? Je me laissais faire tout platement, tout bêtement, et Fanchon se moquait de moi.

Lorsqu'elle eut fini de dîner, elle se leva, et me demanda avec une profonde révérence si je n'avais rien à lui ordonner.

— Eh! que voulez-vous que je vous ordonne!

— Monsieur serait-il assez aimable pour avoir oublié que je n'ai qu'un lit?

— Non, mademoiselle, non, je ne l'ai pas oublié.

— Je vais donc en acheter un autre.

— Eh! parbleu, comme il vous plaira.

— Il ne me plaît pas du tout. Cette emplette peut fort bien se remettre à un autre jour.

— Pourquoi donc m'en parlez-vous?

— Je n'ai pas voulu que vous me fissiez des reproches...

— Vous aimez mieux que je m'en fasse à moi-même.

— Oh! ce sont vos affaires.

Elle rit, elle chanta, elle dansa, elle ferma sa boutique, elle me lutina, et ma foi...

Le troisième jour au matin, Fanchon attendait mon réveil. Dès que j'eus les yeux ouverts, cette fille originale en tout m'embrassa et me dit :

— Que ce baiser soit le dernier. Je ne veux plus rien de vous; vous n'obtiendrez plus rien de moi. Frivole, inconsidérée, facile, mais honnête au fond, je me souviens qu'il y a là-bas quelqu'un qui souffre de votre absence. Revenez à votre premier amour. Je ne l'ai pas balancé; j'en ai seulement

suspendu l'influence. Un homme aimable se permet une *distraction:* un homme honnête ne contracte pas d'*habitudes*. De l'amitié bien vraie, bien solide, bien constante, voilà ce que j'attends, ce que je vous offre, ce que vous me devez, ce qui nous suffira. Je vais aujourd'hui au couvent. Qu'à mon retour Juliette soit rentrée dans ses droits. Vous voyez que Fanchon s'est déjà remise à sa place.

Nous nous levâmes. Dans le courant de la matinée, il y eut un lit monté dans l'arrière-boutique, un loquet en dehors de ma porte, un verrou en dedans de la sienne. Je la regardais aller, venir, arranger; elle m'étonnait, elle m'humiliait. Tels étaient ma démence et mon aveuglement, qu'il fallut qu'une fille me rendît à moi-même. O jeunesse! jeunesse! don précieux et fatal! l'homme te prodigue, te prostitue, et te survit pour te regretter.

La présence, les agréments, les discours de Fanchon m'avaient éloigné jusqu'alors de ces réflexions amères. Elle me quitta pour retourner aux Dames anglaises, et je me retrouvai seul avec ma conscience. J'entendis le cri de mon cœur; la raison, armée de son cruel flambeau, m'éclaira sur des fautes volontaires que rien ne pouvait excuser. Le prestige était dissipé; je me voyais à nu, j'étais effrayé de moi-même. J'errais dans cette chambre, j'en parcourais les recoins, j'y cherchais le repos, je m'y retrouvais partout. Juliette se montrait à moi. Je la voyais indignée et menaçante; elle repoussait mes caresses; elle rachetait sa liberté par les faiblesses mêmes dont je lui avais donné l'exemple. J'avais perdu le droit de me plaindre; je n'osais plus même être jaloux. Fanchon rentra, hors d'haleine, excédée, toute en eau.

— Vous êtes dans un état affreux, me dit-elle. Le temps des regrets est passé; celui d'agir est venu.

— Que voulez-vous dire?

— Vous allez être père.

— Et c'est vous qui me l'annoncez!

— Oui, c'est moi qui recevrai votre enfant, qui vous le conserverai, qui le rendrai à sa mère.

Quelle fille que cette Fanchon! quelle réunion de qualités opposées! Il fallait tout à la fois l'estimer et la plaindre.

Elle me conta qu'elle était entrée dans le couvent. Elle réglait avec la maîtresse de classe le compte des articles qu'elle supposait avoir vendus. Elle attendait la grande blonde, et elle calculait, se trompait, et recommençait pour se tromper encore et gagner du temps. La grande blonde ne parut point, et il fallut finir. Elle se retira et s'arrêta chez la tourière. Elle était à peine avec cette femme, qu'on la sonna dans l'intérieur du couvent. Fanchon, restée seule, examina les portes, les grilles, et ne remarqua rien qui pût me donner des facilités. Il y avait quelques clefs dans l'armoire; mais ce ne pouvait pas être celles du pavillon. La tourière revint. « Je suis fâchée, dit-elle à Fanchon de ne pouvoir pas causer un peu avec vous; mais il faut que je sorte. — Et où allez-vous? — Chercher une sage-femme. — Quelle plaisanterie! — Eh! venez donc. On dit qu'il n'y a pas de temps à perdre. » Elles sortirent ensemble. Fanchon ne la quittait pas, et ne cessait de la faire parler. « Une sage-femme dans un couvent! — Que voulez-vous, répondait la tourière, c'est un malheur. — Serait-ce pour une de vos dames? — Jésus, Maria! vous avez toujours des pensées... — Ah! j'entends : c'est encore ce malheureux pavillon. — Ah! mon Dieu,

oui. Tout cela nous donne bien du tintoin. — Et que ferez-vous de cet enfant? — Le pauvre petit, il faudra bien le mettre aux Enfants-Trouvés. — Mais quel scandale! Que diront les voisins, quand ils verront emporter... — Oh! on ne l'emportera que la nuit. » Voilà, continua Fanchon, ce que j'ai appris de la tourière. Je l'ai laissée au coin de la rue Saint-Hyacinthe, et je suis revenue en courant. Je n'ai pas trop de la journée pour faire mes préparatifs.

Et la voilà qui repart et qui rentre avec une bercelonnette. Elle ressort, et revient avec de petits bonnets, du molleton de coton, de la dentelle, de la mousseline, que sais-je? Elle ouvre son armoire, prend ses ciseaux, met en pièces cinq à six chemises, enfile son aiguille et commence la layette.

Je la regardais travailler avec un plaisir, une émotion, qui me faisaient oublier mes chagrins. La seule idée de voir, d'embrasser mon enfant, me pénétrait d'une joie douce. J'avais délié les nœuds qui m'attachaient à sa mère; je sentais qu'il allait les resserrer, et cette pensée me consolait. Je me portais ensuite dans l'intérieur du pavillon. Je voyais Juliette, tourmentée par des douleurs aiguës, sans soins, sans support. Elle m'appelait, et je n'étais pas là pour compatir à ses souffrances, pour les partager, pour recevoir le premier présent de l'amour. Des mains cruelles éloignaient son enfant, le dérobaient à ses caresses. Des cœurs de glace étaient insensibles à ses prières, à ses pleurs. Elle avait un fils, un époux, et cependant elle était seule au monde... « O mon Dieu!... m'écriai-je, supportera-t-elle ce dernier coup? C'est par moi, c'est pour moi qu'elle souffre; est-ce de moi qu'enfin elle recevra la mort? »

Ces réflexions me déchiraient, mais elles

me ramenaient à Juliette avec une force nouvelle. Mes premiers feux se rallumaient avec rapidité. Bientôt j'osai descendre dans mon cœur; je n'y trouvai que Juliette, gravée en traits ineffaçables. L'image de Juliette le remplissait tout entier. Je fus content de moi. Je présentai la main à Fanchon.

— Oui, lui dis-je, l'amitié, rien que de l'amitié. Que ces moments d'erreur s'effacent de notre mémoire; si nous nous en souvenons que ce soit pour en rougir.

— Eh! de quoi venez-vous me parler là? répondit Fanchon: je n'y pensais déjà plus. Allons, mettez-vous ici, et regardez-moi travailler, cela vous dissipera. Surtout laissez-là vos grands mots : ils ne m'amusent pas du tout.

Une chose m'avait frappé en écoutant son récit.

—Il me semble, lui dis-je, que Juliette ne devait pas acoucher avant un mois ou cinq semaines?

— Que voulez-vous que je réponde à cela? ça avance, ça recule ; ça se prend quand ça vient.

Et elle me montrait ce qu'elle faisait; elle m'indiquait l'usage de chaque chose; elle roulait une serviette, elle l'emmaillottait, elle la coiffait, elle me la faisait baiser, elle la jetait dans un coin, et se remettait à l'ouvrage.

— Nous verrons, disait-elle, nous verrons comment vous vous y prendrez ce soir. A propos de cela, comment comptez-vous vous arranger avec la sage-femme?

— Eh! parbleu! rien de plus simple : j'irai l'attendre à la porte du couvent.

— Après?

— Je lui demanderai l'enfant.

— Si elle ne veut pas vous le donner?

— Je le prendrai.

— Si elle crie ?

— Je lui offrirai de l'argent.

— Si elle le refuse?

— Je le remettrai dans ma poche, et je l'enverrai promener.

— Si...

— Oh ! si, si !... Je ne sais pas prévoir les choses de si loin. J'agirai comme on agira.

Nous prîmes à peine le temps de dîner ; Fanchon se remit à son ouvrage. La layette avançait. Il était cinq heures, et je la priai d'aller chercher une voiture.

— Etes-vous fou ? me dit Fanchon. Il fait jour jusqu'à huit heures.

— Et si on emportait l'enfant plutôt qu'on ne se l'est proposé? il vaut mieux attendre.

— Où? dans la rue? vous exposer... Ah ! il y a un cabaret en face. Nous demanderons un cabinet.

— Vous venez avec moi?

— Certainement ; peines et plaisirs, je partage tout avec mes amis.

Elle sortit et revint avec un fiacre.

Nous partîmes ; nous fîmes arrêter le cocher au coin de la rue. Fanchon prit mon bras ; et nous allions entrer dans le cabaret lorsque la tourière parut à la porte du couvent. Le premier mouvement de Fanchon fut de retourner.

— Elle nous a vus, dit-elle, n'ayons pas l'air de l'éviter.

Nous l'abordâmes et Fanchon lui présenta son frère. Je servais dans les dragons et je venais passer un congé de six semaines avec elle; les meilleures idées viennent souvent lorsqu'on les cherche le moins. Je pris la parole, et je dis à la tourière que nous allions, ma sœur et moi, faire un petit goûter sur le boulevard Neuf ; que j'étais enchanté de rencontrer quelqu'un de sa

connaissance, et qu'elle m'obligerait beaucoup si elle voulait être de la partie.

— Votre sœur sait bien, répondit la tourière, que je ne peux pas m'éloigner.

Je m'attendais à cette réponse.

— Eh bien, lui dis-je, goûtons chez vous; nous y serons aussi bien qu'ailleurs et vous resterez à vos affaires.

— Chez moi ! continua la tourière.

— Je ne vois pas de difficulté à cela, poursuivit Fanchon.

— Pourvu qu'on ne s'aperçoive de rien, continua la tourière.

— Soyez tranquille, lui dis-je, j'ai des poches comme des bissacs ; j'y cacherais le goûter de toute la communauté.

J'entrai au cabaret ; je pris ce qu'il y avait de mieux, et je rejoignis ma sœur.

Elle était déjà en conversation réglée avec la tourière. Je les écoutais. J'avais l'air de ne penser à rien, et je pensais à tout. Je marchai sur le pied de Fanchon et elle m'entendit.

— A propos, dit-elle, et votre accouchement ?

— Oh ! c'est fini, Dieu merci !

— Heureusement? demandai-je.

— Très heureusement.

— Et la pauvre mère?... poursuivis-je.

— Bah ! dit Fanchon en me coupant la parole, ces femmes-là se consolent aisément.

— Mais, pas trop, reprit la tourière. Celle-ci est fort triste, à ce que disent nos dames ; mais elle est assez calme.

— Et qu'a-t-elle dit, reprit Fanchon, quand on lui a ôté son enfant?

— On ne le lui a pas ôté encore.

— Elle l'a donc embrassé ? m'écriai-je.

— Taisez-vous, mon frère, et versez à boire.

— Tope ! répondis-je.

— A l'accouchée !

— Et pourquoi pas ? dit la tourière, le bon Dieu juge le pécheur ; c'est à nous à le secourir et à le plaindre.

— Voilà, ma chère amie, voilà la vraie morale !

Et je lui sautai au cou. Elle fit une grimace, mais une grimace... Celle-là je n'entreprendrai pas de la décrire. Fanchon cria plus haut qu'elle pour lui imposer silence. Elle me tança de la bonne manière. On sonna à la porte extérieure : c'était la sage-femme. Je profitai du moment pour retourner au cabaret, et j'en rapportai une bouteille d'eau-de-vie que je mêlai parmi les autres. La sage-femme était une grosse maman de bonne humeur, et je l'invitai à boire un coup. Elle en but deux et se fit ouvrir la porte intérieure.

— Nous nous verrons en repassant, lui cria Fanchon.

— Oh ! elle ne sortira pas sans ma permission, dit la tourière.

Et elle continua de faire fête à un jambonneau qui, vraiment, n'était pas mauvais, et qui rappelait son buveur.

Le temps s'écoulait. La tourière humectait le jambon ; mais je m'impatientais, et Fanchon me faisait signe de me modérer. J'entendis appeler :

— Ouvrez vite, dis-je à la tourière, voilà la sage-femme.

Je me levai, j'allai au-devant d'elle, je pris l'enfant. Le pauvre petit pleurait ; il semblait regretter sa mère. Je lui présentai du vin et du sucre. Il but, il me sourit, et mon cœur se dilata.

— Voyez, disait Fanchon, comme mon frère entend cela ; ne dirait-on pas qu'il n'a jamais fait d'autre métier ?

La sage-femme me regarda, et regarda Fanchon.

— Si vous n'aviez pas l'air aussi sage, lui dit-elle, je ne croirais pas trop à la fraternité. Fanchon se mit à rire: la sage-femme rit aussi.

— A table, à table, m'écriai-je pour détourner la conversation.

— A table, répéta la sage-femme. Cet accouchement n'est pas lucratif: mais je vais oublier cela avec vous : plaisir vaut mieux qu'argent.

Incapable de commander à ma tête, je commençai une série de questions plus imprudentes les unes que les autres. Le nom de Juliette vint deux ou trois fois errer sur mes lèvres : Fanchon me marcha sur le pied à son tour. Je compris que je n'avais rien de mieux à faire que de me taire et de verser à boire : je versai sans relâche. « Ménagez-nous, disait la tourière », et elle ne laissait rien dans son verre. « Je suis en retard, disait la sage-femme », et elle se hâtait de nous rattraper. Fanchon et moi nous buvions peu, mais nous poussions nos convives. Bientôt la tourière oublia la morgue monastique et elle voulut bien s'apercevoir que j'étais joli garçon.

— Ne vous effarouchez pas, mon cher enfant, me disait-elle en me passant la main sous le menton : c'est pour votre sœur que je vous embrasse.

— Je ne suis pas si dupe, reprenait la sage-femme; je l'embrasse pour mon compte. J'étais entre ces deux dames et quand j'en évitais une, je n'échappais point à l'autre. Je faisais une mine qui valait toutes les grimaces de la tourière. Fanchon riait, elle riait... et elle versait, et on buvait, et les accolades se multipliaient tellement que je ne savais plus à laquelle entendre. Bientôt

mes voisines balbutièrent; bientôt leurs membres appesantis se refusèrent à leurs tendres embrassements. Je fis signe à Fanchon de mêler de l'eau-de-vie avec leur vin. Ce fut le coup de grâce : nous les mîmes toutes les deux sur le lit de la tourière.

— Vivent les gens d'esprit! dit Fanchon. Voilà ce que j'appelle savoir se tirer d'une affaire. Ouvrons la porte, et allons-nous-en.

Je voulais entrer dans le jardin, je voulais m'approcher de Juliette, essayer de la voir, de lui parler.

— Vous voulez risquer tout, sans pouvoir rien gagner! me dit Fanchon. Madame est-elle en état de vous suivre?

— Eh bien, repris-je, j'emporterai du moins...

— Quoi? la tourière?

— Non! ses clefs.

Et demain on changera les serrures. Emportez ce marmot, et rendez grâce à la fortune. Elle vous a traité ce soir en enfant gâté.

Fanchon détacha le trousseau de la ceinture de la tourière, elle ouvrit, nous sortîmes, et nous laissâmes le soin de fermer la porte à quiconque voudrait bien s'en donner la peine. Elle enveloppa l'enfant dans son mantelet, et nous nous éloignâmes au plus vite. Une voiture se présenta; nous y montâmes; nous nous fîmes descendre sur la place Victoire, et nous rentrâmes chez nous, enchantés du succès de notre expédition.

Je ranimai le feu; Fanchon s'assit par terre, je m'assis à côté d'elle; et nous démaillotâmes l'enfant. C'était un joli petit garçon. Je le prenais, je le caressais; Fanchon le reprenait et le caressait à son tour. « Voyez, disait-elle, comme il est gentil! voyez comme il vous ressemble! — Eh! non, répondais-je, il ressemble à Juliette. » La

vérité, c'est qu'il ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre.

Nous voulûmes le renvelopper. Fanchon était d'un gauche! Je tâchais de l'aider; j'étais d'une maladresse! Elle se moquait de moi; je me moquais d'elle, l'enfant criait, rien n'avançait. Nous passâmes une partie de la nuit à l'apaiser, à l'arranger, à le faire boire, à le bercer. Le pauvre petit s'assoupit enfin. Fanchon porta la bercelonnette près de son lit; elle m'enferma dans ma chambre, elle s'enferma dans la sienne et je m'endormis en méditant de nouveaux exploits.

XVII

REVERS ET SUCCÈS

Je trouvai, en me levant, une nourrice bien fraîche et bien appétissante. Fanchon, en allant chercher sa crème, avait interrogé les commères du quartier. On lui avait indiqué cette femme, et elle l'avait emmenée avec elle.

La nourrice était déjà entrée en fonctions; l'enfant était pendu au teton. Fanchon rassemblait la layette, en convenant du prix avec la mère adoptive, et pour abréger la négociation, je vidai ma bourse dans son tablier. Avec ces manières-là, on est toujours certain de plaire. Aussi la nourrice me trouva fort à son gré, et elle me promit les plus belles choses du monde. Je n'avais pas oublié tout à fait la vie que je menais à Sangatte. Mais cette nourrice était la femme d'un garçon maréchal qui demeurait aussi dans la rue du Mail. Fanchon se promit bien d'avoir les yeux ouverts sur sa conduite, et je fus sans inquiétude.

Quand nous fûmes seuls, nous cessâmes de penser à l'enfant pour nous occuper de

la mère. Je pris mes plans et mes notes, et je les déroulai, non pas sur le lit de Fanchon, mais sur sa table. Je lui expliquai, bien longuement, et aussi clairement qu'il me fut possible, la forme que je comptais donner à chaque ustensile, et la manière dont je devais m'en servir. Fanchon écoutait, me faisait répéter, levait les épaules, ou applaudissait. Elle applaudit beaucoup au briquet, à l'amadou et aux allumettes : elle trouvait très plaisant de brûler une maison pour enlever sa maîtresse. Quand j'eus fini de parler, elle me demanda si j'avais un cheval pour me porter mes cordages et ma ferraille, et si je comptais sur une nuit de vingt-quatre heures pour exécuter mes grandes et nombreuses opérations. Je lui répondis que je me passerais fort bien de cheval, parce que tout mon équipage n'excéderait pas quarante livres, et qu'une nuit ordinaire me suffirait, parce que j'étais expéditif.

— A la bonne heure, dit-elle. D'ailleurs, si cette affaire-ci tourne comme celle de la sage- femme, il ne vous faudra pas beaucoup d'adresse pour la conduire à sa fin.

Elle employa une partie de la journée à acheter ce qui m'était nécessaire pour commencer mes travaux. Sa petite cuisine ressemblait le soir aux forges de Vulcain. Du fer, du charbon, des réchauds de terre, une petite enclume, des tenailles, un marteau, une lime. Fanchon et moi, au milieu de tout cela, soufflant, forgeant, battant, gâtant du fer, recommençant : c'était vraiment un abrégé du mont Etna.

J'avais mis deux ou trois baguettes de fer dans un état où le plus habile serrurier n'en aurait pu rien faire du tout. Mes mains étaient écorchées, je suais à grosses gouttes, je jurais, Fanchon s'impatientait. Elle re-

commença à souffler, je recommençai à forger, et je ne réussis pas davantage. Je jetai à l'autre bout de la cuisine mes tenailles et mon marteau, Fanchon donna un coup de pied au réchaud et le renversa. Je me jetai sur une chaise, Fanchon sur une autre, nous nous regardâmes, et nos deux figures barbouillées et refrognées nous firent partir ensemble d'un éclat de rire.

Je ne ris pas longtemps. La liberté de Juliette dépendait de mon adresse : cette pensée suffisait pour me ranimer. Nous relevâmes le réchaud, nous rallumâmes le feu, je repris mes outils, j'essayai de nouveau avec aussi peu de succès. Je ne m'emportai plus, je m'affligeai sérieusement. Je ne voulus pas souper; je fus me coucher, et je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Au point du jour, je me levai, et je fis lever Fanchon. Nous rentrâmes dans ce malheureux atelier. Nous recommençâmes, nous nous opiniâtrâmes : vains efforts! Il nous fut impossible de rien faire de passable. Je me désespérai; Fanchon perdit tout à fait sa gaieté, et nous rêvâmes dans un coin, chacun de notre côté.

— J'irai ce soir, m'écriai-je tout à coup, sonner à la porte du couvent.

— Ce soir!

— Je forcerai la tourière à m'ouvrir la porte intérieure. et, le pistolet au poing, j'arracherai cette infortunée du pavillon.

— Tout cela ne se fait pas sans bruit. Le jardinier accourra, il vous tuera.

— Tant mieux, je cesserai de souffrir.

— Et que deviendra cette tendre Juliette?

Ce mot fit l'effet du tonnerre. Je ne répliquai rien. Je marchai tristement vers la cuisine; je regardai mon ouvrage; je sentis mon impuissance, et je tombai dans un découragement absolu.

J'avais recommandé à la nourrice de m'apporter mon enfant tous les matins. Elle ne devait pas tarder à venir : Fanchon m'y fit penser. Je me levai et je mis du linge blanc pour n'être pas exposé à des questions embarrassantes.

Fanchon allait et venait par la chambre. Elle regardait le plafond en rongeant le bout de ses doigts : elle trépignait, elle se dépitait.

— Prenez du papier, me dit-elle enfin, dessinez-moi un de ces malheureux crochets à serrure. Je n'en ai jamais vu, et je n'en peux pas deviner la forme sur ce que vous avec fait là. Dessinez, vous dis-je; peut-être ces crochets ressemblent-ils à quelque autre chose qu'avec un peu de travail on rendra propre au même usage.

— Je ne connais rien qui ressemble à cela.

— C'est égal, dessinez toujours.

Je dessinai et nous n'en fûmes pas plus avancés.

La nourrice entra, et je ne lui fis pas grand accueil. Elle fut s'asseoir auprès de Fanchon, qui, aussi vive que moi, et cependant plus patiente, cherchait toujours sur mon dessin ce qu'elle n'y pouvait pas trouver. La nourrice, à qui on ne parlait pas, était mal à son aise. Pour ne pas perdre tout à fait contenance, elle jeta les yeux sur le papier qui fixait l'attention infatigable de Fanchon; et pour avoir l'air de dire quelque chose, elle me demanda si j'étais facteur d'instruments. « De quels instruments? lui dis-je. — De chirurgie, répondit-elle. — Connaîtriez-vous cela? reprit vivement Fanchon. — Parbleu! mon mari cautérise tous les jours. — Votre mari cautérise! — Sans doute. N'est-ce pas un instrument à cautères qu'on a fait sur ce papier? » Quel trait de lumière! quelle joie! nous pouvions à peine nous

contenir. Nous caressâmes le nourrisson et la nourrice, nous la fîmes déjeuner avec nous; et dès qu'elle fut sortie, Fanchon courut les quais. Elle acheta deux cautères chez un marchand, trois chez un autre, et enfin elle m'en rapporta une douzaine de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Je respirai en les voyant; il n'y avait presque rien à faire. Je courbai un peu le bout, j'aplanis les côtés avec une lime, je les essayai sur toutes les serrures de Fanchon, et je vis avec transport qu'il n'y en avait pas qui pussent me résister. Fanchon s'était chargée de faire l'échelle de corde; et après quelques difficultés, elle réussit parfaitement. Je pris une verge à rideaux, je la cintrai par le milieu, je recourbai une des extrémités, je formai une espèce d'anneau, et voilà le crochet où je devais attacher mon échelle.

Ces préparatifs nous occupèrent pendant six grands jours, au point que nous n'eûmes pas le temps de penser à autre chose. Le soir du sixième jour, Fanchon s'aperçut que ses fonds et les miens étaient totalement épuisés. Dès que la nuit fut close, j'allai chez mon correspondant. Il se plaignit de ne m'avoir pas vu depuis longtemps. Je répondis à ses politesses, sans entrer dans aucun détail. Je pris cent louis, et je revins.

Le septième jour, il ne nous restait absolument rien à faire. C'est une terrible chose que l'oisiveté et des tête-à-tête de vingt-quatre heures entre un jeune homme et une jeune fille qui ont déjà franchi le premier pas. Je regardais Fanchon du coin de l'œil; Fanchon me regardait en dessous. Son teint s'anima, mon sang s'enflamma, j'allai à elle, elle vint à moi... « Non, mon ami, non, dit-elle, nous ne ferons pas de

sottises. » Et elle sortit brusquement, et elle rentra avec la nourrice. Elle tenait l'enfant dans ses bras; elle le mit dans les miens. « C'est l'enfant de Juliette, me dit-elle tout bas. Embrassez-le; c'est un remède sûr contre la tentation. » Elle garda la nourrice toute la journée, et le soir elle se hâta de se retirer dans sa chambre. Je la regardai au moment où elle y entrait; elle s'arrêta et me regarda. Je tournai la tête d'un autre côté et elle ferma sa porte. Il y avait quelque mérite à nous vaincre. car elle était très bien, et je n'étais pas mal.

Le huitième jour, Fanchon me dit d'un air très raisonnable : « Voilà des provisions pour votre journée. Vous la passerez seul, de peur qu'elle ne finisse mal. Je vous conseille d'essayer cette nuit à délivrer madame : il faut nécessairement la mettre entre nous deux. Je serai ici à dix heures, et je vous aiderai à disposer vos machines. » Elle sortit.

A peine fus-je seul, que l'idée de Fanchon s'évanouit devant le souvenir de Juliette. C'est ainsi que les premiers rayons du jour dissipent quelques ombres qui semblent encore leur disputer leur empire. Je me levai dans la douce espérance de me réunir bientôt à tout ce que j'aimais. et la journée ne dura qu'un moment.

Vers les neuf heures, je sentis quelque émotion. Si j'étais pris dans un couvent de filles, j'étais perdu sans ressource; le supplice m'attendait. et je ne pus penser sans une sorte de frayeur au danger que j'allais braver. Cependant, si le succès couronnait mon entreprise, Juliette m'était rendue, et je ne pensais plus qu'à Juliette. Je tirai dessous des falourdes mon échelle, ma pince, mes crochets et mes autres instruments. Je les rangeai sur une table. Je les

regardai d'abord avec complaisance; bientôt de nouvelles réflexions m'inspirèrent de nouvelles terreurs. En passant auprès de moi, on pourrait, malgré les ténèbres, distinguer ces instruments du crime, qu'il me serait impossible de cacher entièrement sous mes habits. Je pouvais être arrêté avant d'arriver sous les murs du couvent. Alors quelle défaite employer, quel détour prendre? Les apparences seraient contre moi, et on croit plus aisément aux forfaits qu'à l'amour. Mon sang se glaça, une sueur froide me mouilla le visage; je balançai quelque temps. Enfin je renonçai à mon entreprise, et je me jetai dans un fauteuil, absorbé, anéanti.

Une pluie horrible mêlée de grêle tomba tout à coup. Elle fouaillait sur la porte et sur les vitres. Ce fracas me tira de mon accablement, et le premier objet qui se présenta à ma pensée, ce fut Juliette. « Quoi, m'écriai-je, je ne la reverrais plus ! je renoncerais à elle pour la vie ! je l'abandonnerais au malheur qui l'opprime !... Ah ! ce supplice est le plus affreux de tous. La sauver ou mourir ! »

Fanchon rentra. La pluie lui avait fait prendre une précaution bien utile et à laquelle je n'avais pas songé : elle m'apportait un manteau. « Il vous garantira, dit-elle, et il couvrira cette quantité de choses dont vous allez vous charger. — Partons, lui répondis-je; le temps nous favorise. Je prévois le péril; mais je m'y jette tête baissée. »

J'ouvris mon gilet, et je tournai autour de mon corps mon échelle et mes cordes; j'allumai ma lanterne, et je la mis dans une de mes poches; je mis dans les autres tout ce qu'elles purent contenir. Je me fis une ceinture et j'y passai mes pistolets. Fanchon

tenait la pince droite sous son mantelet. Je pris le bâton à la main, et nous sortîmes.

La pluie continuait à tomber avec violence. Je voulais prendre une voiture; Fanchon m'en empêcha : je formais un volume extraordinaire, et le cocher pouvait s'apercevoir de quelque chose. Nous nous décidâmes à aller à pied. Dans un moment, Fanchon fut percée jusqu'à la peau. Et nous allions toujours. Nous traversions des ruis seaux rapides et profonds. Elle perdit ses souliers, et son ardeur ne se ralentit point. Le poids que je portais, la vivacité de notre marche m'échauffèrent bientôt. La chaleur du sang se porta à ma tête et l'exalta. J'arrivai sous les murs du jardin, plus déterminé que jamais.

Je repris la pince; je donnai mon manteau à Fanchon, et je la laissai dans l'enfoncement d'une porte cochère. Je ne vis personne dans la rue. J'ajustai mon échelle, et je m'approchai de la muraille. La partie où je me trouvais était couronnée par d'énormes branches d'arbres, je jugeai qu'on n'avait pas construit de serre en cet endroit : je fixai mon échelle, et je montai. J'écoutai. Le plus profond silence régnait partout. Je descendis, je fis quelques pas, et je me trouvai dans un carré d'asperges. J'y cachai mon échelle. J'écoutai encore; même calme, même silence. Je cherchai ma lanterne, elle était froide. Je la tirai de ma poche; elle s'était éteinte faute d'air, et j'étais au milieu des plus épaisses ténèbres. Je me rapprochai du mur; je le suivis à tâtons. Je sentis le volet d'une croisée, et mon cœur commença à battre avec une force extraordinaire. Je poursuivis, je tâtai; la fenêtre était fermée. Je poussai doucement, elle résista. Je tournai le bâtiment, j'arrivai à la porte; elle était entr'ouverte.

Je m'arrêtai, tremblant, irrésolu. J'invoquai Juliette, je pris un de mes pistolets et je me jetai dans la serre. Je tombai sur le lit; il n'y avait personne. Je cherchai le fusil, je ne le trouvai point. Je sortis de la serre, et je m'avançai dans le jardin. Je marchai au hasard, et je m'égarai, je me heurtai contre le banc de pierre sur lequel je m'étais assis la première fois que j'entrai dans le couvent, et je sus où j'étais.

Une lumière frappa ma vue; elle venait droit à moi : je me mis ventre à terre. La lumière suivait toujours la même direction : elle approchait, et je me traînai sur mes genoux et sur mes mains jusque sous les arbustes qui étaient à quelques pas. Bientôt je distinguai deux religieuses qui faisaient leur ronde. Elles étaient accompagnées du jardinier, qui tenait un fusil prêt à tirer. Ils passèrent à deux pieds de moi, et la clarté de leur lanterne se porta sur les murs du pavillon que j'aperçus à peu de distance. Ils passèrent et entrèrent dans un verger. Je me levai et je courus au pavillon, J'arrivai à la porte, celle-ci n'était pas ouverte. Je pris mes crochets. En cherchant la serrure, je rencontrai une forte bascule de fer; je la levai et la porte s'ouvrit. J'enfilai un passage qui me conduisit à l'escalier. Je montai, je tâtai de nouveau à droite et à gauche, et je passai devant plusieurs chambres qui me parurent bien fermées. J'éprouvai un embarras que je n'avais pas prévu. Laquelle ouvrir ? quelle était celle de Juliette ? Je n'osai pas l'appeler, de peur de réveiller quelque autre sœur, qui pouvait être couchée dans ce bâtiment. J'allai, je revins, j'écoutai, j'entendis des accents plaintifs, et aussitôt j'appliquai successivement plusieurs crochets. La serrure céda; je me croyais au comble de mes vœux. Une

seconde porte m'arrêta : de ma vie je n'éprouvai un sentiment aussi pénible « Venez-vous me délivrer? me dit-elle tout bas à travers cette porte. — Oui, répondis-je très bas aussi. — Tirez le verrou il n'y a pas de serrure. » Nous nous cherchions l'un l'autre; nos mains se rencontrèrent bientôt. Je l'entrainai derrière moi, le long du corridor; nous sortimes du pavillon, nous traversâmes le jardin, et ne vis plus la lanterne. Des arbres formaient une masse d'ombre et plus épaisse que les ténèbres ordinaires; je marchai de ce côté, et je me retrouvai dans le plant d'asperges. Je cherchai mon échelle, mes pieds s'embarrassèrent dans des cordes, et tel était le désordre de mes idées, que je me demandais ce que ce pouvait être. C'était mon échelle elle-même, que je pris et que j'appliquai à la muraille. Je montai le premier; je l'aidai à monter après moi; je la soutins d'une main sur le haut du mur, pendant que de l'autre je passais l'échelle dans la rue. Elle descendit, Fanchon la reçut, et je descendis après elle.

Je pris son bras. « Viens, lui dis-je, viens; éloignons-nous avant qu'on ne s'aperçoive de ta fuite. — Grand Dieu ! ce n'est pas lui, s'écria une femme dont la voix m'était inconnue. — Ciel ! ce n'est pas Juliette, m'écriai-je à l'instant. — C'est la grande blonde, reprit Fanchon en la regardant de très près. — Au nom de Dieu, ne me livrez pas, ne m'abandonnez pas, nous dit cette jeune personne. — Ne craignez rien, lui répondis-je, mais dites-moi, je vous en supplie, où je trouverai ma Juliette. — Dans la chambre qui touche à la mienne. » Je remontai à la muraille. La nuit s'avançait, Fanchon voulut me retenir. « Laissez-moi, lui dis-je; demain il sera trop tard. L'évasion de mademoiselle fera du bruit; on redoublera de vi-

gilance, on prendra de nouvelles mesures, je ne pourrai pas pénétrer ou je ne la trouverai plus. » Je descendis dans le clos, désespéré de ce fatal contretemps : il y avait de quoi perdre la tête. Je regagnai le pavillon; j'arrivai à la porte de Juliette; j'allais l'ouvrir, quand j'entendis celle d'en bas qu'on fermait à double tour. On monta en parlant de l'étonnement où on était de l'avoir trouvée ouverte. Bientôt j'aperçus la réverbération de la lumière. Eperdu, hors de moi, je ne savais quel parti prendre. J'entrai dans la chambre de la grande blonde, je me jetai sous son lit.

Les deux sœurs poussèrent un cri en voyant encore cette chambre ouverte. Elles montèrent sur le lit même sous lequel j'étais; elles ouvrirent les croisées, et appelèrent le jardinier. Le jardinier, trop éloigné sans doute, n'entendit point et ne répondit pas. Elles descendirent en appelant plus fort; elles ressortirent du pavillon, et je les entendis remettre la bascule. Je me repentis alors de ne les avoir pas contenues; mais il n'était plus temps. Je ne me possédais pas. J'étais dans un état impossible à décrire. « Inspirez-moi, mon Dieu, m'écriai-je, mon Dieu, secourez-moi! » Juliette reconnut ma voix, et m'appela. Je volai à sa chambre. J'essayai cinq ou six crochets avec précipitation. Plus je me hâtais, moins cette porte s'ouvrait. Déjà j'entendais dans le jardin l'organe rond du jardinier. On allait rentrer dans le pavillon, je n'avais plus qu'un moment. J'insinuai ma pince entre la porte et le chambranle; je donnai une secousse violente et je fis sauter la serrure. J'ouvris le verrou de la seconde porte; je jetai ma pince; je me saisis de Juliette; je m'armai d'un pistolet, et j'allai le mettre sur la gorge du premier qui se présenterait. Ju-

liette m'arrêta. « Tu seras toujours maître, me dit-elle, d'en venir à cette fâcheuse extrémité. » Elle me poussa dans le lit, elle se coucha dessus moi, et me couvrit de tout son corps. On entra dans la chambre voisine. « Elle est partie, dit le jardinier. — Elle est partie? reprirent les sœurs. Qu'allons-nous faire? comment annoncer cela à madame? Voyons du moins si miss Tillmouth est chez elle. » A ces terribles mots, Juliette me serra dans ses bras, comme s'ils eussent pu me cacher ou me défendre. « Encore une chambre ouverte! s'écria une sœur. Répondez, miss, êtes-vous là? — J'y suis, dit Juliette d'une voix tremblante. » Le jardinier entra, il tenait toujours son fusil à la main. Il regarda sous le lit, dans une petite armoire; il remua fortement les grilles de la croisée. « On n'a rien fracturé, dit-il, et il n'y a personne ici. Voyons ailleurs. » En sortant ils trébuchèrent sur ma pince, et la ramassèrent. Ils remirent le verrou de la première porte, raccommodèrent avec ma pince même la serrure de la seconde, la fermèrent à deux tours, et continuèrent leurs recherches.

Pendant quelque temps, il se fit un bruit continuel dans le pavillon. On montait, on descendait, on se récriait sur la singularité de cet événement; on n'y comprenait rien. Bientôt le jardin fut éclairé par un certain nombre de flambeaux. Je montai à la croisée. Je vis douze à quinze religieuses et cinq ou six hommes armés, qu'à leurs habits je jugeai être des ouvriers habitués de la maison. Ils se dispersèrent dans les différentes parties de l'enclos. Tout à coup une voix cria :

« Voilà une échelle de corde. » On se rassembla, et, à la clarté des flambeaux je distinguai mon échelle qui passait de main

en main. « Tout est perdu, dis-je à Juliette. Je n'ai plus d'échelle, je n'ai plus de pince ; comment sortir d'ici ! » Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous fondîmes en larmes. Jamais peut-être deux infortunés ne s'étaient trouvés dans une situation aussi désespérante.

Le jour parut enfin. Je commençai à distinguer les traits de Juliette ; je la contemplais avec avidité. Qu'on se figure de quel étonnement je fus frappé : elle n'était pas accouchée.

Les obstacles se multipliaient à chaque instant. L'état de Juliette me parut le plus cruel de tous. Je ne pouvais plus la faire sortir que par la porte de la rue.

Nous entendîmes un bruit de clés dans le corridor. Je crus devoir me cacher, jusqu'à ce que nous fussions décidés à quelque chose. On avait regardé sous le lit, dans l'armoire. Je sautai dans la cheminée. Juliette me soutint, et je me cramponnai avec les genoux, les coudes et les reins. On entra chez elle ; on lui apportait son déjeuner. On ressortit, et par hasard je regardai en haut. La cheminée n'était pas barrée, et je continuai à monter. « Que fais-tu ? où vas-tu ? me disait Juliette. — Chercher les moyens de te sauver. Tu exposes ta vie ! — Oui, mais je l'expose pour toi. — Descends, je t'en conjure. — Non, je ne laisserai pas plus longtemps ici ma femme, mon amante, ma vie. J'essayerai tout, je tenterai tout. Si mes efforts sont inutiles, je redescendrai, je partagerai tes aliments ton lit, ta prison, et je serai heureux encore. » Elle m'envoya cent baisers. C'est tout ce qu'elle pouvait ; nous ne nous touchions plus. Je parvins en haut de la cheminée avec des peines incroyables ; mais j'y parvins. Le pavillon était dominé par des arbres élevés, et je ne pouvais pas être

aperçu des maisons voisines. J'étais privé d'une partie essentielle de mes moyens ; mais il me restait encore mes crochets, mes armes et mon courage..

On sonna l'office, je sortis ma tête, et je vis les religieuses, les sœurs de garde et le jardinier se rendre à l'église. « Je peux agir, au moins pendant une heure, me dis-je. Avançons. » Je descendis sur le toit, je m'assis, et je me traînai jusqu'à une lucarne, qui n'était pas très éloignée. On avait négligé d'y mettre des barreaux et j'entrai dans un grenier. J'y trouvai quelques paniers d'osier, et une pile de planches, derrière lesquelles je pouvais me retirer, mais je n'avais pas pénétré jusque-là pour m'y arrêter. Je descendis jusqu'à la porte du jardin. Elle n'était pas fermée à la clef, mais la bascule était mise. Je ne pus pas sortir du pavillon. J'aperçus près de cette porte, un petit escalier qui tournait sous le bâtiment. Je descendis encore, et je me trouvai dans une cave obscure et profonde. Je la parcourus ; elle ne renfermait que quelques futailles vides. J'en comparai la grosseur à la largeur de l'escalier, et je sentis que ce ne pouvait pas être par là qu'on les avait entrées ; il y avait donc une autre issue. Je marchai et j'arrivai à un passage au bout duquel étaient dix ou douze marches qui conduisaient à une porte coupée, par dessus laquelle je voyais les arbres du jardin. En face de moi était une autre porte soigneusement fermée. Je rassemblai des idées confuses sur les localités, et il me sembla que cette seconde cave pouvait s'étendre vers la rue, en passant sous le corps du logis. Je l'ouvris et je fus saisi par l'éclat imprévu d'une lumière. C'était une lampe suspendue à la voûte, dont la flamme pâle et vacillante

éclairait des tombeaux. Les cérémonies des funérailles ne se faisaient point sans doute du côté par où j'étais entré. Le caveau devait être sous l'église, et communiquait probablement avec le chœur. Je regardai autour de moi, et j'entrevis dans le lointain de larges degrés, bordés d'une double rampe de fer. Je traversai le caveau, et je montai les degrés. Je fus arrêté par une trappe. Je balançai à la lever. Cependant je présumai qu'on était sorti de l'office, et ce n'était qu'en hasardant beaucoup que je pouvais réussir à quelque chose. Je me ployai en deux et raidissant mes jarrets et mon dos, j'essayai de soulever la trappe; elle résista longtemps. Je persévérai, je redoublai d'efforts, et elle s'ébranla. Je la levai enfin, et je montai dans une petite cour environnée de tous côtés de bâtiments et de murailles très élevés. On n'avait pas ouvert de croisées sur cette cour, et j'examinai à loisir ce qui était à ma portée. Je vis un cylindre auquel était attachée une corde qui servait à lever la trappe; plus loin un tas de pavés, et enfin deux portes qui fixèrent toute mon attention. L'une donnait dans un bâtiment quelconque; l'autre était percée dans un mur isolé. Je m'approchai de cette dernière, je regardai à travers les fentes... O surprise! ô ravissement! elle ouvrait sur la rue.

Je descendis les degrés. Je tirai la trappe après moi. Je sortis précipitamment du caveau, j'en refermai la porte, et je rentrai dans la première cave, enchanté de ce que j'avais découvert. « Cette Juliette, me disais-je, cette Juliette dont je me suis rapproché par tant de peines, pour qui j'ai couru tant de dangers, cette Juliette va m'être rendue, et c'est d'elle que je recevrai le prix de mes travaux. »

J'entendis une autre cloche, qui vraisemblablement était celle du réfectoire. J'ignorais le temps qu'on donnait aux repas, et je connaissais la durée ordinaire des offices. Je savais, depuis le matin, que tous les gens de la maison y assistaient, et je résolus de rester où j'étais jusqu'à ce qu'on sonnât les vêpres. Je m'assis entre deux futailles. Je m'y tins immobile pendant deux grandes heures, livré à ce qu'une imagination ardente me présentait tour à tour de consolant et de cruel. Une foule d'idées contradictoires s'amoncelaient, se heurtaient dans ma tête. Je passais, sans interruption, de la crainte à l'espoir, du plaisir à la douleur. La cloche fit enfin retentir les airs, et ces sons, si longtemps attendus, parvinrent jusqu'à moi.

Quand je crus que tous mes surveillants étaient réunis à l'église, je courus à la chambre de Juliette.

— Suis-moi, lui dis-je, suis-moi; l'heure de ta délivrance a sonné.

Elle frissonna à la seule proposition d'exécuter en plein jour un dessein aussi hardi.

— Suis-moi, repris-je avec force. Ils sont maintenant dans une sécurité entière, et cette nuit, ils veilleront.

Je l'entraînai; sa main tremblait dans la mienne. Nous traversâmes les corridors, la première cave, et nous entrâmes dans le cimetière souterrain. Je le refermai sur nous, et je cassai un de mes crochets dans la serrure pour n'être pas surpris par derrière. A l'aspect de ces tombeaux, tristement éclairés par une lampe sépulcrale, Juliette fut saisie d'un sentiment d'horreur.

— Les morts dorment en paix, lui dis-je; je vis, et je vis pour toi. Marchons.

A peine eûmes-nous fait quelque pas, qu'un bruit soudain me fit tressaillir. On

leva la trappe; j'entendis s'avancer un grand nombre de personnes; un chant d'église frappa mon oreille. Je me sentis sans force et sans haleine; j'étais glacé comme les restes inanimés que je foulais aux pieds. Il m'était impossible de rouvrir la porte par où nous nous étions entrés : nous ne pouvions plus rétrograder. L'extrême danger me fit passer subitement de la crainte à la témérité. Je m'avançai le pistolet à la main, prêt à verser du sang, puisque je ne pouvais plus l'épargner. Juliette tomba sur ses genoux; je ne pus pas m'éloigner d'elle. Des prêtres récitant l'office des morts, un cercueil, les religieuses, les sœurs converses, le jardinier, la tourière, portant tous des flambeaux allumés, entrèrent dans le souterrain, et y répandirent une clarté qui m'inspira un nouvel effroi. Ils s'avancèrent, et je reculai en soutenant Juliette. La fosse qu'on avait ouverte se rencontra derrière nous; nous y tombâmes l'un et l'autre, et Juliette s'évanouit. Le cortège s'approcha. Poussé au dernier désespoir, je jurai de mourir au moins les armes à la main, et je me relevai tout à coup. Ceux qui environnaient la fosse crurent voir un fantôme. Ils jetèrent un cri perçant, et se renversèrent les uns sur les autres. Je reconnus leur erreur; elle m'enhardit, et j'en profitai. Je tirai deux coups en l'air, et tous tombèrent la face contre terre. Je saisis mon second pistolet. « Mort, m'écriai-je d'une voix terrible, mort à quiconque osera lever les yeux. » L'épouvante était au comble. Je pris Juliette et je la portai au haut des degrés, je baissai la trappe, et je la chargeai de tous les pavés qui étaient dans la cour.

Au milieu de ces horreurs, je conservai encore quelque présence d'esprit. Je remarquai que la porte qui conduisait dans la

rue paraissait ne pas avoir été ouverte depuis longtemps. Si je sortais par là, je donnerais infailliblement des soupçons à des voisins, qui pouvaient être à redouter autant que les gens de l'intérieur. Je me décidai à chercher le logement de la tourière, qui ne pouvait pas être éloigné. Il ne me restait plus d'ennemis dans la maison : je les avais tous enfermés dans le souterrain, du moins je le croyais. Juliette reprit ses sens, elle s'appuya sur moi, et nous entrâmes sans défiance dans le bâtiment, dont la porte était ouverte. Nous trouvâmes la sacristie, d'où nous passâmes dans le chœur. Une fausse porte était pratiquée dans les lambris à côté de la grande grille et la clef était dessus. J'ouvris, et nous arrivâmes par un couloir entre la grande porte d'entrée et celle qui fermait l'intérieur du couvent.

— Eh bien, ma sœur, votre enterrement est-il fait ? M'amènerez-vous enfin miss Tillmouth au parloir, dit quelqu'un dont la voix ne m'était pas inconnue.

En même temps un lâche, un infâme, un monstre parut sur le seuil du logement de la tourière. C'était le curé de Saint-Etienne-du-Mont. Mon sang s'alluma, la rage m'égara ; je lui tirai un coup de pistolet ; l'arme ne partit point. J'ajustai mon second coup ; le perfide se retira dans la chambre de la tourière et voulut s'y enfermer. Je le prévins, et je le renversai avec la porte. Il se releva avant que je pusse le saisir, il s'arma d'un long couteau qui était sur la table, et il s'élança sur moi. Je n'eus que le temps de parer les premiers coups avec mon pistolet. Ils étaient si prompts qu'il me fut impossible de tirer, et heureusement je ne tirai pas : j'aurais été entendu de la rue. Nous nous saisîmes corps à corps. La fureur, la soif du sang, étaient égales des deux

côtés. Il n'avait encore rien perdu de sa force, mais j'avais toute la mienne. Je le terrassai, je lui arrachai son couteau, et je levai le bras pour l'en frapper. Juliette voulut me retenir; vains efforts. Il me demanda bassement la vie.

— Me l'aurais-tu donnée? La voilà cette Juliette que tu as tant convoitée, et dont tu ne jouiras jamais. C'est à elle, c'est à la vertu, c'est à moi que je t'immole.

Et je lui enfonçai le couteau dans le sein.

La vengeance n'est plus douce après qu'on s'est vengé. Je détournai la vue, et j'ouvris enfin la porte de la rue. Nous sortîmes en affectant un calme que nous étions bien loin d'éprouver. Je tirai la porte après moi; la serrure était saillante, et elle se ferma.

Juliette chancelait; elle pouvait à peine se soutenir à l'aide de mon bras. Je la pressais tout bas de se faire violence, au moins jusqu'au détour de la rue. Ceux qui passaient près de nous s'arrêtaient. Les uns me suivaient des yeux, les autres continuaient leur route, tous me faisaient frissonner. La violation d'un couvent, le meurtre d'un prêtre m'envoyaient à la roue, et j'étais innocent. Quelles réflexions, quels tourments, quel état! Je m'aperçus enfin que mes habits, couverts de boue et de suie, faisaient avec la mise décente de Juliette un contraste trop remarquable.

— Je ne peux pas te donner le bras dans l'état où je suis, lui dis-je: tâche de me suivre à quelque pas de distance.

Elle était d'une faiblesse extrême: nous n'avancions pas. Je passai devant la boutique d'un fripier. J'y entrai pour y changer mes habits, et lui donner le temps de se remettre un peu. Elle reprit mon bras, et je la conduisis doucement jusqu'à la place

Saint-Michel, où je croyais trouver des voitures. Elles étaient toutes en course, et il fallut se traîner à pied jusqu'à la rue du Mail, malgré la fatigue et le danger d'être reconnus.

Nous arrivâmes enfin devant la boutique de Fanchon. Elle était fermée.

— Frappe, dis-je à Juliette, qui ne savait pas encore où je la menais, frappe; si elle est sortie je vais tomber ici: il m'est impossible d'aller plus loin.

Elle frappa, on n'ouvrit point; elle frappa plus fort; personne ne répondit.

— Nomme-toi, lui dis-je, peut-être craint-elle d'ouvrir.

Elle se nomma à demi-voix, par le trou de la serrure; aussitôt une inconnue entr'ouvrit la porte. Nous entrâmes, et je me laissai aller sur un fauteuil, brisé, moulu, à demi mort d'inanition.

XVIII

DÉPART DE PARIS

Juliette et l'inconnue s'empressèrent autour de moi, et me prodiguèrent des secours. Juliette m'offrait des aliments, dont j'avais un si pressant besoin; sa main bienfaisante me rendait à la vie en me ramenant à l'amour.

— Pauvre malheureux! comme il a souffert! disait-elle assise sur le même fauteuil, son bras passé sous le mien, sa joue contre la mienne.

— Crois-tu que je m'en souvienne? lui répondais-je. Je te vois, je te touche; à quoi puis-je penser si ce n'est à toi?

— Vous êtes heureux, nous dit l'inconnue, et je vous dois l'espoir de l'être bientôt

à mon tour. Je verrai aussi mon ami. J'oublierai tout auprès de lui.

Je rassemblai différents souvenirs, et je pensai à la grande blonde que j'avais tirée du pavillon.

— C'est moi, dit-elle, c'est moi qui vous dois tout, et qui ne peux rien pour vous ; mais vous avez un cœur, cherchez-y votre récompense.

Elle nous raconta qu'elle aimait un homme du plus rare mérite. Elle avait résisté longtemps aux prières et aux menaces de sa famille. Mais il avait fallu céder enfin à l'abus de l'autorité ; elle s'était laissé ensevelir dans un cloître.

La veille du jour où elle devait mourir au monde, elle avait reçu son amant chez elle. Ils s'étaient attendris, ils s'étaient oubliés ; et tel était le malheur de cet homme estimable, que la crainte de devenir père le consumait en secret.

Elle vivait au milieu des religieuses dont elle allait être la compagne, insensible à leurs caresses, et tout entière à son amour, quand elle me fit parvenir le billet de Juliette. Le lendemain, elle était revenue sous les croisées du pavillon, elle avait chanté encore, et Juliette lui avait jeté un second billet. On la surprit, on voulut lui arracher ce papier, elle le mit en morceaux. On n'attendait qu'un prétexte pour user de violence et forcer ses irrésolutions. On se plaignit à son père ; il donna des ordres rigoureux. Elle fut enfermée dans le pavillon, pour n'en sortir qu'au moment où elle prononcerait ses vœux.

— Quoi ! lui dis-je, vous me parlez de reconnaissance quand vous avez les droits les plus vrais à la mienne !

— Quoi ! poursuivit Juliette, vous avez passé dix jours auprès de moi sans me rien

dire de votre situation! Partager nos chagrins, c'eût été les alléger.

— Savais-je, répondit-elle, que cette Juliette, à laquelle je parlais à travers une épaisse cloison, était celle dont j'avais reçu les billets? J'étais défiante, parce que j'étais malheureuse : une confidence déplacée pouvait me rendre plus malheureuse encore.

Elle ajouta que le jour même où on l'avait si inhumainement resserrée, elle venait de gagner un ouvrier qui lui avait apporté une lettre de son amant. Il était décidé à fuir avec elle; ce contre-temps fatal avait détruit tous leurs projets.

— Et cet enfant, lui dit Juliette, cet enfant que j'ai entendu naître entre des verrous et des grilles?

— Cet enfant est le mien, répondit-elle en baissant les yeux. Des chagrins cuisants, les précautions que j'avais prises pour cacher sept mois de ma grossesse, ont avancé sa naissance. Je le croyais perdu pour son père et pour moi, continua-t-elle en m'adressant la parole; vous me l'avez rendu, et je l'ai embrassé, c'est le plus grand de vos bienfaits. Vous savez le reste. Vous êtes entré dans le pavillon, je vous ai entendu. Je ne concevais pas quels moyens on avait employés pour ma délivrance; mais on croit facilement ce qu'on espère. J'attendais mon amant, et quand vous avez pris ma main, j'ai cru tenir celle de M. de Cervières.

— De M. de Cervières! m'écriai-je, vous êtes mademoiselle d'Hérouville!

— Et vous êtes ce sensible Happy dont Fanchon m'a tant parlé!

— Fanchon! reprit Juliette.

— Qu'est devenue cette pauvre fille? demandai-je à mademoiselle d'Hérouville.

Elle me répondit qu'elles avaient passé la

nuit ensemble sous les murs du couvent à m'attendre et à se désoler. Fanchon, mouillée, sans souliers, transie de froid, avait été obligée enfin de venir se changer. Elle avait laissé mademoiselle d'Hérouville chez elle, l'avait priée de l'attendre, était retournée au couvent, et n'avait pas reparu depuis le matin. Juliette ne comprenait rien à tout cela; je lui contai ce que Fanchon avait fait pour nous, à certaines choses près, qu'il était au moins inutile de lui dire.

Une voiture s'arrêta à la porte, et nous nous enfuîmes tous les trois dans la cuisine. Fanchon entra en chantant le couplet du jour.

— Eh bien, où sont-ils donc? dit-elle; craignent-ils jusqu'à leurs amis?

Elle embrassa Juliette avec des marques de considération qui me flattèrent, et elle me parla avec une réserve dont je lui sus bon gré. Elle nous apprit ensuite ce qui s'était passé au couvent après que nous en fûmes sortis.

— Dès qu'il a fait grand jour, nous dit-elle: je me suis éloignée des murs du jardin: vous ne pouviez plus vous échapper par là. J'ai couru les alentours de la maison, en évitant d'être vue de la tourière, qui pouvait me jouer un mauvais tour en reconnaissance de la niche que nous lui avons faite avant-hier. J'ai passé la journée à aller et venir, à regarder, à tempêter. Fatiguée enfin d'être sur mes jambes, je suis entrée dans le cabaret en face de la grande porte, et je me suis clouée à une croisée, entre une tranche de jambon et une bouteille de bordeaux que j'avais demandés pour la forme. Bientôt une foule innombrable s'est rassemblée devant la porte du couvent. J'ai tremblé pour vous, et pourtant j'ai demandé ce que c'était... Vous êtes un

habile homme! vous n'avez seulement pas eu l'adresse de tuer votre curé!

— Qu'il vive, répondis-je, et qu'il se repente.

— C'est cet animal-là, poursuivit Fanchon, qui causait toute la rumeur. Il s'était traîné à la croisée, il l'avait ouverte, et il avait appelé du secours. On a sonné pendant une demi-heure, et personne n'est venu à la porte. On a pris le parti de l'enfoncer, et on n'a trouvé dans la maison que quelques pensionnaires, qui ne savaient pas ce que les autres étaient devenues. Plus de religieuses, plus de sœurs, plus d'aumônier, plus de jardinier, plus de tourière. Tout cela restait à perpétuité dans le souterrain, si ce maudit curé n'avait balbutié quelques mots sur je ne sais quel enterrement. On a couru à la trappe; on est descendu dans le caveau, et on a trouvé les vivants et les morts pêle-mêle, et ne valant pas beaucoup mieux les uns que les autres. Jugez du bruit que tout cela a fait dans le quartier; mais jugez de ma joie quand j'ai su que le curé avait dit au commissaire qui est venu recevoir sa déclaration, qu'il avait été assassiné par un scélérat qu'il voulait empêcher d'enlever une Anglaise, et qui venait de s'enfuir avec elle. J'ai laissé le curé, les nonnes et le commissaire s'arranger entre eux comme bon leur semblera. Je suis partie et me voilà.

Juliette la félicita sur la manière dont elle prenait les choses, et la remercia très affectueusement des peines qu'elle s'était données.

— Ce n'est pas tout, dit Fanchon; je ne suis pas au bout de mes courses. Vous êtes deux; mais voilà une belle demoiselle qui est seule, et la solitude ne lui vaut rien. Je demande grâce pour aujourd'hui : vous con-

viendrez qu'il m'est permis d'être fatiguée. Mais demain, au point du jour, j'irai chez M. de Cervières, qui ne s'attend pas au réveil que je lui garde. Nous nous occuperons ensuite de certains arrangements qui vous concernent, mesdames et monsieur; car, malgré ma bonne volonté, vous ne pouvez pas rester ici : cette dernière aventure va mettre à nos trousses tous les limiers de la police. Pensons d'abord au souper, et amusons-nous. Nous réfléchirons quand le moment sera venu.

Elle donna du papier et de l'encre à mademoiselle d'Hérouville.

— Ecrivez, lui dit-elle. Ecrire à ce qu'on aime, c'est tromper l'ennui de l'absence. Pour vous deux je n'ai pas de conseils à vous donner. Ce que je peux faire de mieux, c'est de vous laisser ensemble.

Et, en effet, elle nous laissa. Juliette me tira sur ses genoux. Nous voulûmes parler d'affaires, nous ne pûmes parler qu'amour. Mademoiselle d'Hérouville écrivait, Fanchon faisait la cuisine, comme elle faisait tout, en riant et en chantant; tout le monde était occupé, tout le monde était content, et le plaisir du moment fit disparaître la crainte du lendemain. Nous soupâmes très gaiement. Fanchon faisait des contes; mademoiselle d'Hérouville riait quelquefois; Juliette et moi, nous répondions de travers, parce que nous avions notre conversation particulière, qui valait bien la conversation générale.

— Je vais les faire répondre juste, dit Fanchon à mademoiselle d'Hérouville. A quelle heure vous couchez-vous ?

— Tout de suite, lui répondis-je.

Juliette ne dit rien; mais elle me regarda... Oh ! quel œil ! il dit, demande et promet tout.

Nous nous couchâmes, mademoiselle d'Hé-

rouville avec Fanchon; et moi... Comme elle sut me payer de ce que j'avais fait pour elle! Une femme aimante est le premier des biens; c'est le chef-d'œuvre de la nature.

Je fus réveillé en sursaut par des embrassements si répétés et si forts, que je ne sus d'abord qu'en penser. C'était M. de Cervières, qui n'avait pu contenir sa joie, et qui, sans plus de façons, entra dans notre chambre pour me donner des marques de sa reconnaissance. Je me levai; et pendant que nos dames se mettaient en état de paraître, nous passâmes dans la boutique. Les passions sont les mêmes dans tous les hommes. M. de Cervières avait oublié la gravité magistrale, et il déraisonnait comme un sous-lieutenant de dragons : tôt ou tard il faut payer le tribut à la nature. Mademoiselle d'Hérouville, une moitié de ses vêtements sur elle, et l'autre dans ses mains, accourut se joindre à nous. Je compris d'abord que Fanchon leur avait ménagé un tête-à-tête, et qu'ils s'étaient déjà *dit bien des choses*. Cependant, si la conversation prit un autre tour, elle n'en fut pas moins animée. Ces deux jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre, et je m'applaudis sincèrement d'avoir contribué à leur réunion.

Juliette entra. Elle estimait M. de Cervières; elle le revit avec plaisir, et lui dit mille choses affectueuses et honnêtes.

— La première fois que je vous vis, continua-t-il, je pénétrai le secret de vos amours, et milord est peut-être le seul qui ait pu s'y tromper. Je n'ai jamais douté, depuis, que vous fussiez avec monsieur, et je suis bien aise que vous ayez préféré le bonheur à l'ambition et à la fortune.

Nous nous assîmes tous les quatre, et nous tînmes conseil sur le parti que nous allions prendre. M. d'Hérouville, d'un côté,

et le curé de l'autre, étaient deux ennemis également à craindre. Nous connaissions leur activité et leur crédit : il fallait leur échapper ou vivre dans des inquiétudes continuelles.

— Juliette a une somme assez forte, dis-je à M. de Cervières.

— Réalisez votre fortune, et fuyons avec nos femmes et notre or. Nous trouverons une terre libre, où on ne nous demandera pas compte de nos affections.

Cette idée fut d'abord unanimement adoptée. Cependant le prudent Cervières ne fut pas longtemps à sentir les inconvénients de ce projet.

— Votre signalement, me dit-il, et celui de mademoiselle d'Hérouville seront infailliblement envoyés dans les ports de mer et aux villes frontières. Il est possible cependant d'arriver en pays étranger : mais aussi, si vous étiez reconnus, dans quel abîme de maux ne vous trouveriez-vous pas replongés ? Mademoiselle d'Hérouville n'a à redouter que son père, et vous avez encouru la sévérité des lois. La pureté de vos intentions ne vous sauverait pas. Il faut sans doute quitter Paris ; mais il faut rester au centre de la France. J'ai un ami solide et vrai. Il possède une assez jolie terre dans les environs de Saumur : vous vous retirerez là.

— Vous vous retirerez là ! interrompit mademoiselle d'Hérouville, d'un petit air boudeur. Et vous, monsieur ?

— Je ne veux plus vous perdre, ma bonne amie, et pour cela il faut être prudent. Votre père aura les yeux ouverts sur ma conduite. Il faut détourner les soupçons. Je resterai quelque temps à Paris, je me répandrai dans le monde, je chercherai les moyens de faire prendre à nos affaires com-

munes une tournure moins désavantageuse. La saison où je vais à la campagne n'est pas très éloignée. On ne remarquera pas alors mon absence, on me croira dans mes terres, et je serai avec vous. Mademoiselle d'Hérouville n'était pas du tout d'avis de se séparer de M. de Cervières; mais Juliette lui parla si raisonnablement, si fortement, qu'elle fut obligée de céder.

M. de Cervières se chargea de faire acheter une berline. On convint qu'on prendrait les chevaux et le cocher de son ami. Mademoiselle d'Hérouville, grande et svelte, devait se mettre en homme, et passerait pour le frère de Juliette. Nous prendrions des noms supposés; nous partirions sans délai, et on laisserait l'enfant chez sa nourrice, sous la surveillance de Fanchon.

M. de Cervières se disposa à nous quitter. Il voulait prévenir son ami des arrangements que nous venions de prendre, et il nous engagea à l'y aller joindre le soir : le logement de Fanchon était continuellement ouvert au public, et il pouvait être dangereux de s'y arrêter plus longtemps. A la seule idée de ne revoir M. de Cervières que le soir, mademoiselle d'Hérouville fit encore une petite mine si expressive, si jolie, si touchante! Elle fut remarquée. C'était ce qu'on voulait.

— Et comment faire? lui dit le bon Cervières. Je suis connu. Si je viens ici deux fois dans la journée, on y fera attention, et les circonstances exigent une extrême circonspection.

— Je m'envelopperai dans mes coiffes, Fanchon m'accompagnera, je vous suivrai de loin, de très loin. J'arriverai chez votre ami un quart d'heure après vous : c'est plus qu'il n'en faut pour vous rassurer. Il lui sourit et l'embrassa.

Nous nous quittâmes, M. de Cervières et moi, pénétrés l'un pour l'autre de cette affection sincère qui ne manque jamais de s'établir entre deux êtres qui éprouvent les mêmes penchants et les mêmes malheurs.

Mademoiselle d'Hérouville et Fanchon le suivirent de très près. Nous pensâmes, Juliette et moi, à ce qui nous était nécessaire pour le voyage. J'avais du linge ; mais les effets de Juliette étaient restés à notre logement de l'Estrapade, ou à son couvent. Elle n'avait absolument rien. Fanchon se chargea, avec sa complaisance ordinaire, de lui acheter les choses de première nécessité; et au déclin du jour je sortis à mon tour pour aller prendre chez notre correspondant le reste de nos fonds.

Je jouis, en entrant chez lui, de la plus agréable surprise. J'y trouvai Abell le fils.

Nous nous embrassâmes comme deux amis qui n'espéraient plus se revoir, et qui se réunissent au moment où ils y comptent le moins. La paix venait de se conclure entre la France et l'Angleterre, et Abell avait succédé à son père dans l'honorable emploi de secrétaire d'ambassade. Son premier soin, en arrivant à Paris, avait été de s'informer de nous, et la voix publique lui avait appris confusément nos derniers malheurs. Il ignorait les détails, mais il en savait assez pour concevoir de vives alarmes, et il était venu chez son correspondant pour nous découvrir et nous être utile si cela dépendait de lui. Je lui contai ce qui nous était arrivé, ce que nous avions à craindre et ce que nous avions résolu.

— Non, dit il, non. Vous ne sortirez pas de Paris dans une voiture particulière. Votre aventure est publique, on ne parle que de cela, et on vous peint sous des couleurs affreuses. C'est peu de chose ; mais

ce qui n'est pas indifférent, ce sont les précautions prises pour s'assurer de vous. Il ne sort rien des barrières qui ne soit exactement visité. Vous ne passerez qu'à la faveur d'une livrée respectable, et je vous la procurerai. En attendant, venez chez l'ambassadeur d'Angleterre : les gens de la police n'entrent pas là.

— J'accepte vos offres, lui dis-je ; allons prendre Juliette.

— Allons, reprit Abell.

Nous mîmes deux sacs d'or dans la voiture, et nous arrivâmes chez Fanchon. Il soupira en revoyant Juliette : on n'oublie jamais entièrement ce qu'on a tant aimé. Juliette, de son côté, était embarrassée : je les mis à leur aise.

— Vous vous estimez trop, leur dis-je, pour ne pas vous aimer un peu, et la contrainte nuit à l'amitié. Causons librement.

— Il répéta à Juliette ce qu'il m'avait dit chez le correspondant et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Il est décidé, dit-elle, que nous n'aurons pas un moment de repos.

— Votre sort changera, madame, lui répondit Abell. Vous êtes Anglaise ; c'est un titre auprès de l'ambassadeur, et le cabinet de Versailles ne lui refusera pas la première grâce qu'il sollicitera. Je me charge de tout, je réponds de tout. Evitons seulement les premières poursuites. Il serait dur pour vous et pour vos amis que vous éprouvassiez encore quelques désagréments.

Nous prîmes congé de Fanchon. Juliette la pria de la manière la plus pressante de recevoir cent louis. Elle refusa obstinément.

— Laissez-moi, nous dit-elle, le plaisir de vous avoir obligés : votre argent lui ôterait tout son charme.

Elle me serra la main, et nous montâmes en voiture.

Lorsque Abell nous eut conduits dans son appartement, il me demanda des notes positives sur notre dernière catastrophe et sur les causes qui l'avaient produite. Il écrivit une partie du jour sous ma dictée. Il me fit ensuite différentes questions sur mademoiselle d'Hérouville et M. de Cervières, qu'il avait beaucoup vu chez madame d'Alleville, et il écrivit encore mes réponses. Il remonta en voiture pour aller les prendre et les amener chez lui.

— Elle sera ici plus en sûreté qu'ailleurs, nous dit-il, et vous ne serez pas fâchés d'être ensemble.

Une demi-heure après, ils entrèrent tous les trois. Mademoiselle d'Hérouville avait déjà ses habits d'homme.

— Voilà un joli polisson que je vous recommande, dit M. de Cervières à Juliette. Il est bien séduisant et bien aimable; prenez garde à votre cœur.

La rencontre d'Abell changea quelque chose à nos dispositions. On arrêta que M. de Cervières ferait partir la berline le lendemain de bonne heure, qu'elle nous attendrait à Etampes, et que nous irions jusqu'à cette petite ville dans une voiture de l'ambassadeur.

Abell nous promettait beaucoup, et ce n'était pas un homme léger; ses promesses nous inspirèrent de la confiance. Mademoiselle d'Hérouville et Juliette, jeunes, belles, sensibles, Cervières et moi, empressés, tendres et heureux, Abell exhalant autour de lui l'âme la plus délicate et la plus honnête, tout concourait à rendre cette soirée délicieuse. Elle s'écoula dans ces épanchements mutuels, dans ces soins recherchés, où l'amitié sait égaler l'amour.

M. de Cervières se leva et se retirait.

— Où allez-vous ? lui dit Abell. J'ai des lits à vous donner.

Cervières courut se rasseoir auprès de mademoiselle d'Hérouville. Elle le regarda en dessous et rougit.

— Imitez miss Tillmouth, lui dit Abell. Elle n'a pas craint d'aimer; elle ne rougit pas d'ajouter chaque jour au bonheur de ce qu'elle aime. Mes amis, la vertu est en nous. Elle est indépendante des conventions humaines, et miss Tillmouth et mademoiselle d'Hérouville sont des femmes respectables à mes yeux. Puisse le ciel un jour m'en accorder une qui leur ressemble!

— Abell, mon cher Abell, lui répondis-je en le serrant dans mes bras, oui, vous serez enfin aussi heureux que je le désire et que vous méritez de l'être.

Le lendemain matin, j'entrai dans sa chambre à coucher et je le priai de rester le dépositaire de notre petite fortune, qu'il était assez inutile d'emporter à la campagne avec nous.

— Je ferai, me dit-il, tout ce qui vous sera agréable. Vous pouvez tirer sur moi jusqu'à la concurrence de cent mille francs; le reste de vos fonds me parviendra sous peu de jours. Je lui demandai si nous partions bientôt.

— Non, me répondit-il, vos ennemis sont adroits ; nous les mettrons en défaut à force de témérité.

Il passa chez l'ambassadeur, il resta longtemps et revint déjeuner avec nous.

— Vos affaires vont bien, mesdames, dit-il à Juliette et à mademoiselle d'Hérouville Avant quinze jours vous aurez de mes nouvelles.

Il ne s'expliqua pas davantage; mais c'était nous en dire assez.

On vint prendre nos paquets et on les descendit. Mademoiselle d'Hérouville se mit à la croisée; elle vit la voiture qui allait l'éloigner de M. de Cervières : elle lui prit la main, et la porta à sa bouche d'un air si pénétré !...

— Je ne vous ai demandé que quinze jours, mademoiselle, lui dit Abell. Si un délai aussi court vous afflige, continua-t-il en regardant Juliette, quelle ressource reste-t-il à ceux qui n'ont plus d'espoir ?

— Les consolations de l'amitié, lui répondit Juliette en l'embrassant avec une cordialité dont je l'aurais presque remerciée. Bientôt deux postillons attelèrent six chevaux magnifiques à un carrosse de parade. Nos dames se mirent dans le fond, Abell et moi sur le devant, un cocher à moustaches monta sur le siège, quatre laquais derrière, deux coureurs partirent en tête des chevaux et nous roulâmes avec une effrayante rapidité. En approchant de la barrière, nous éprouvâmes tous trois une forte émotion. J'enfonçai mon chapeau sur mes yeux. Juliette déploya son éventail et mademoiselle d'Hérouville pâlit.

— Ne craignez rien, nous dit Abell ; j'ai pensé à tout.

Une sentinelle se présenta pour arrêter la voiture :

— C'est l'ambassadeur d'Angleterre, crièrent de loin les coureurs.

Le factionnaire se rangea et nous passâmes.

Le danger qui n'est plus à craindre est bientôt oublié. Nous n'avions pas fait deux lieues, que l'avenir seul nous occupait ; et Abell le présentait d'une manière si séduisante et si vraie, que la raison la plus sévère n'avait rien à lui opposer. Une gaieté folâtre dissipa les idées sombres qui nous

avaient si longtemps poursuivis, et mademoiselle d'Hérouville elle-même eut de ces mots piquants qu'on ne trouve jamais que quand on ne les cherche pas.

— A propos, dit Juliette, quel nom donnerons-nous à cet espiègle-là ?

— Célestin, reprit Abell ; ce nom va bien à sa figure. Et vous, continua-t-il en m'adressant la parole, comment vous appelez-vous ?

— Abell, lui répondis-je. Si je connaissais un nom plus respectable, je le prendrais.

— C'est un nom assez obscur, poursuivit-il ; mais j'aime que vous l'ayez choisi, madame le portera. Il fut un temps où j'ai pu croire...

Il se tut. Un morne silence succéda à cet aimable abandon, et nous contrista tous. Nous joignimes la berline de M. de Cervières. Abell fit arrêter le cocher.

— Séparons-nous ici, nous dit-il. Plus nous irions, moins je pourrais vous quitter.

J'approuvai sa proposition : l'équipage brillant dans lequel nous étions devait être remarqué dans une petite ville, et les curieux sont dangereux partout. Nous nous promîmes de nous écrire souvent. Nous nous séparâmes d'Abell avec les plus sincères regrets, et nous arrivâmes à Etampes sans nous être dit un seul mot

XIX

AVENTURES DE NUIT ET DE JOUR

Je me dispenserai de faire la description d'Etampes. Cette ville serait ignorée de tout l'univers, si elle était seulement à cent pas de la grande route. Nous y fîmes assez maigre chère, nous fûmes mal couchés, et

nous en partîmes cependant d'assez bonne humeur.

Je m'avisai de faire une perquisition générale dans la voiture, et je fus fâché, d'après mes découvertes, de ne pas m'en être avisé la veille. Le souper en eût été meilleur. Le prévoyant Cervières avait rempli les coffres de viandes froides et d'excellents vins. Cette attention nous fit plaisir. Nous marchions à petites journées, et nous pouvions tomber dans des auberges où nos provisions nous seraient encore plus nécessaires qu'à Etampes. En effet, dès le premier village où on arrêta pour faire rafraîchir les chevaux, nous ne trouvâmes rien, pas même du pain passable. M. Célestin décoiffa un pâté, et en fit fort bien les honneurs. Nous invitâmes notre cocher à en prendre sa part. Il se rendit à l'invitation, il vida sa bouteille, et les chevaux en marchèrent beaucoup mieux.

Il faisait le plus beau temps du monde. Nous baissâmes toutes les glaces ; et notre cocher, qui était un espèce de maître Jacques, se mêla à la conversation, et en fit bientôt tous les frais. Il nous conta l'histoire de tous ses maîtres, et finit par nous conter la nôtre sans savoir qu'il parlait au héros de l'aventure. Cette histoire s'était prodigieusement augmentée avant d'arriver jusqu'à lui. J'avais traité sept à huit religieuses comme les Bulgares avaient traité Cunégonde ; j'en avais enterré d'autres toutes vives et j'avais emporté la caisse de la communauté. J'osai donner un démenti au cocher. Il prit fort bien la chose ; mais il m'assura qu'il savait beaucoup mieux que moi ce qui s'était passé, parce que la tourière était la cousine germaine du beau-frère de la tante du père de sa femme, qui lui avait conté tout cela. Je lui jurai que la fille du

neveu de la belle-sœur du cousin-germain de la tourière ne lui avait pas dit un mot de vrai. Il me donna une preuve du contraire, à laquelle je ne m'attendais pas : il tira de sa poche une complainte en soixante-quatre couplets, que le poète Fardeau avait déjà composée sur cette aventure lamentable et remarquable. Le moyen de rien opposer à une complainte du poète Fardeau? Le cocher la chanta d'un ton de vérité qui nous en imposa presque à nous-mêmes, et de couplets en couplets nous arrivâmes à la dînée.

Nous descendîmes à une auberge passable et nous fûmes dispensés d'avoir recours à nos provisions. M. Célestin trouva dans la chambre où nous étions une vieille guitare qui avait à peu près toutes ses cordes; il l'acheta et la fit porter dans la voiture. Nous payâmes, et nous repartîmes.

Le cocher nous avait mis en goût de chanter. M. Célestin prit sa guitare, il en pinçait fort bien; Juliette avait une très jolie voix, je chantais agréablement, et nous commençâmes un petit concert. Les passants étaient émerveillés, le cocher applaudissait, et nous avions à peu près épuisé les *duos* et les *trios* que nous fournit notre mémoire, lorsqu'un accompagnement de contrebasse interrompit tout à coup les concertants : c'était le tonnerre. Mademoiselle d'Hérouville en avait une peur épouvantable. Sa guitare lui tomba des mains, et elle s'enveloppa la tête dans la robe de Juliette. Je levai les glaces, je baissai les stores, et les éclairs n'en pénétraient pas moins jusqu'au grand œil bleu de mademoiselle d'Hérouville. La pluie se mêla à tout cela. Je passai mon manteau au cocher, et je le pressai d'avancer. Il survint un coup très violent. Mademoiselle d'Hé-

rouville se jeta dans le fond de la voiture. Les chevaux se cabrèrent et refusèrent d'avancer. Juliette parut intimidée : cela pouvait devenir sérieux. Je fis dételer les chevaux ; le cocher les attacha à un arbre, et il vint se réfugier dans la voiture.

Cet orage finit, comme tous les autres, par amener le beau temps. Mademoiselle d'Hérouville se releva, et fut la première à rire de sa frayeur. Nous avions perdu deux grandes heures, et il fallut marcher de nuit pour arriver au gîte où nous nous étions proposé de coucher. Mademoiselle d'Hérouville craignait autant les voleurs que le tonnerre; Juliette avait froid; son état exigeait des ménagements : je dis au cocher d'arrêter au premier cabaret.

— Voilà une méchante auberge, nous dit-il au bout d'une demi-heure; mais vous ne logerez pas là.

Pourquoi? reprit mademoiselle d'Hérouville; une nuit est bientôt passée. Qu'il y ait seulement un lit pour ma sœur, et nous nous arrangerons comme nous pourrons. Je descendis et je me chargeai des fonctions de maréchal des logis. Je n'eus pas plus tôt mis le pied dans la maison que j'aurais voulu en être à vingt lieues : c'était à faire reculer. Je demandai à quelle distance nous étions du prochain village. On me répondit qu'il était à deux mortelles lieues de là : il fallait se résigner.

On me fit monter un escalier à claires-voies, qui conduisait à une chambre où il y avait un lit. Quel lit! On me montra un cabinet qui n'était séparé de la chambre que par le corridor. J'y trouvai un second lit : le meilleur des deux était détestable.

Le reste répondait parfaitement à ce que je venais de voir. Des vitres cassées, des chaises boiteuses, des tables vermoulues,

des poulets étiques qui couraient partout et qui laissaient sur tous les meubles des traces de leur passage, une hôtelière à prendre avec des pincettes, et un hôtelier de fort mauvaise humeur; tel était le lieu de plaisance où nous devions passer la nuit.

Je demandai ce qu'on me servirait. On nous répondit qu'on nous donnerait une excellente fricassée de poulets.

— Faite avec ces poulets-ci? repris-je en montrant ceux qui trottaient autour de nous.

— Oui, monsieur, oui, me dit le seigneur châtelain en fronçant le sourcil, et vous serez sûr qu'ils ne seront pas morts de la pépie. » Je lui promis très honnêtement de lui payer ses poulets, mais je l'engageai à les garder. « Mettez-nous des draps blancs, si vous en avez, lui dis-je, et faites-nous vite un bon feu. » Je retournai à la berline, je présentai la main à mes deux campagnes de voyage, et je les introduisis. Elles me regarderent et firent une mine! Le parti le plus sage était de s'amuser de tout cela, et c'est celui que nous prîmes. Nous nous assîmes autour du foyer. Juliette se chauffa, mademoiselle d'Hérouville pinça de la guitare, je fis sécher mon manteau, et le cocher nous monta de la voiture certains moyens de consolation qui manquent rarement leur effet.

A peine avions-nous commencé à souper, que sept à huit poulets sautèrent dans les plats et becquetèrent le pain, le pâté et jusqu'aux viandes froides. Je crois qu'ils n'avaient pas mangé de deux jours. Je les chassai, je fermai la porte; ils rentrèrent par la chatière. L'un sauta sur le dos de ma chaise, un autre sur l'épaule de Juliette; un troisième s'accrocha les pattes aux cheveux de mademoiselle d'Hérouville. Nous

nous levâmes, nous courions par la chambre notre assiette à la main, et les poulets nous suivaient partout. Le cocher prit un vieux pot, l'emplit à moitié de mies de pain et de pâté, leur mit cela dans un coin. Ils se jetèrent dessus, et nous laissèrent tranquilles.

Une scène d'un autre genre succéda à celle-ci. Notre hôtesse, qui, de sa vie, n'avait tenté que son mari, était pourtant accessible à la tentation. Elle trouva M. Célestin fort à son gré, et elle lui fit des agaceries qui n'étaient pas équivoques. M. Célestin, qui était monté sur le ton plaisant, répondait aux mines de l'hôtesse. Le mari, qui était jaloux, Dieu sait de quoi, appelait sa femme à chaque minute: elle descendait et remontait aussitôt : elle ne manquait jamais de prétextes. Elle se plantait vis-à-vis de Célestin, et le mangeait des yeux. Celui-ci lui renvoyait des œillades ! la petite femme n'y tenait plus. Juliette et moi, nous jouissions de tout cela, sans avoir l'air de prendre garde à rien. Le mari, homme brutal et mal élevé, entra dans la chambre au moment où sa moitié donnait toute son attention à des choses fort tendres que lui débitait M. Célestin. Il la prit par une oreille, et lui fit descendre l'escalier en deux sauts. Célestin voulut soutenir son rôle, il persifla le mari; le mari envoya promener Célestin, et le cocher mit le mari à la porte. Deux rouliers, qui venaient d'arriver, prirent parti pour le cabaretier. Je fus obligé d'intervenir dans cette affaire. Ces messieurs parlèrent très haut: je parlai plus haut qu'eux. L'hôtesse n'osait pas remonter; mais elle criait en bas à tue-tête; le cocher jurait: on ne s'entendait plus. Juliette se déclara médiatrice entre Célestin et le cabaretier. Celui-ci, tout grossier qu'il était, se laissa persuader par

une jolie bouche. Il convint qu'il n'était qu'un impertinent; mais il nous jura qu'il avait de bonnes raisons pour se défier de sa femme et pour l'observer de très près. Juliette engagea les partis à boire ensemble. Elle emplit les verres d'un vieux vin qui concilia tout. Célestin, le mari, les rouliers trinquèrent deux ou trois fois avec beaucoup de cordialité, et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde. Mademoiselle d'Hérouville convint qu'elle avait poussé la plaisanterie trop loin, et elle se promit bien d'être plus circonspecte à l'avenir.

Nous nous amusâmes quelque temps de la bizarrerie de ce quiproquo, et on vint couvrir nos lits. L'hôtesse ne cessait de regarder Célestin du coin de l'œil en déployant ses draps; mais Célestin était revenu des intrigues; il fut parfaitement sage.

— Comment allons-nous nous arranger? dis-je à Juliette.

— Comme tu voudras, répondit-elle.

— Eh bien! repris-je, nous coucherons ici. Le lit du cabinet est étroit, nous le donnerons à ton frère.

— Oui, poursuivit l'hôtesse; je vais lui mettre un matelas de plus. Il est délicat, il faut qu'il soit bien. » Mademoiselle d'Hérouville ne lui répondit rien, et la laissa faire.

Nous nous disposâmes enfin à nous coucher. Mademoiselle d'Hérouville nous souhaita le bonsoir, et passa dans son *appartement*. Nous commencions à nous déshabiller quand elle vint frapper à notre porte: je lui ouvris.

— Je ne coucherai pas là, nous dit-elle; j'ai peur, et la porte ne ferme point. Je passerai la nuit auprès du feu.

— Nous ne le souffrirons pas, lui répondit Juliette. Vous coucherez avec moi, et Happy prendra le lit du cabinet.

— Non, ma bonne amie, répondis-je; cet arrangement-là ne me plaît pas du tout, je vous le déclare net.

— Allons, reprit Juliette, un peu de complaisance; ne serais-tu pas bien aise que Cervières en fît autant pour moi?

Elles m'embrassèrent, l'une bien tendrement, l'autre bien amicalement, et je me laissai mettre à la porte.

J'étais enseveli dans un profond sommeil, quand je sentis quelque chose de lourd qui se plaçait directement sur moi. Je me réveillai à demi, et je m'aperçus que ce quelque chose était sous la couverture. Je me réveillai tout à fait, et j'eus peur à mon tour. J'avançai la main : j'en rencontrai une très dure et très alerte. J'avançai davantage, et je saisis des formes qui n'avaient rien d'engageant : c'était une femme. « Que le diable t'emporte, m'écriai-je en sautant en bas du lit. — Mon cher petit... mon cher petit...

— Ton cher petit est couché avec ma femme; va te remettre auprès de ton mari.

— Couché avec sa sœur! Oh! le petit scélérat! Et vous leur passez cela! Mon homme ne serait pas si complaisant.

Et ses mains recommencèrent à jouer avec tant de vivacité que je fus obligé de lui appliquer cinq à six claques sur le derrière pour lui faire lâcher prise.

« Marguerite! Marguerite! » cria une voix de Stentor, qui fit trembler la maison jusque dans ses fondements. Marguerite s'enfuit je ne sais par où. Bientôt le cabaretier parut en chemise, une lanterne dans une main et un gourdin dans l'autre. Il continuait ses clameurs, et le nom de Marguerite retentissait de la cave au grenier. Les rouliers, qui ne sont pas endurants, et qui n'aiment pas qu'on trouble leur sommeil,

tombèrent à grands coups de fouet sur le cabaretier; le cabaretier joignit sa femme au bout du corridor, et tomba sur elle à grands coups de bâton; le cocher, qui accourut au bruit, s'embarrassa dans les jambes de Marguerite, et ils roulèrent au bas de l'escalier.

J'entrai dans la chambre de Juliette. Je les trouvai l'une et l'autre interdites du carillon infernal qu'elles avaient entendu: elles ne savaient à quoi l'attribuer. Je leur contai ce qui venait de m'arriver, et nous rîmes aux larmes de la mésaventure de la cabaretière. Je me rhabillai, je ranimai le feu, je rallumai la chandelle, je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai par terre.

— Vous allez passer là le reste de la nuit! me dit mademoiselle d'Hérouville.

— Croyez-vous, lui répondis-je, que je veuille m'exposer à une seconde irruption de votre Dulcinée? Je ne retournerais pas dans le cabinet pour tout l'or du Pérou.

Nous recommençâmes à rire de plus belle, et nous nous endormîmes en riant.

Il était écrit que la nuit finirait comme elle avait commencé. Je fus réveillé une seconde fois par une voix tremblante. On m'appelait.

— Qu'est-ce que c'est? répondis-je en me frottant les yeux.

— Il y a des revenants ici.

— Et où sont-ils ces revenants?

— Venez ici, regardez donc.

C'était mademoiselle d'Hérouville qui montrait de la main quelque chose qui était dans le fond de la chambre. Je regardai.

— Eh! c'est un pot, lui dis-je.

— Oui, mais ce pot marche.

— Comment, il marche!

— Eh! sans doute. Il marche. Et elle se

serrait contre Juliette, qui dormait profondément. Je regardai plus attentivement : le pot marchait en effet.

— Que pensez-vous de cela ? me dit-elle.

— C'est fort extraordinaire.

— Ah ! mon Dieu ! que j'ai peur !

— Et de quoi ? après tout, ce n'est qu'un pot.

— Un pot ! Avez-vous jamais vu un pot marcher ?

— J'avoue que cela n'arrive pas communément.

Pendant que nous discourions, le pot avançait sensiblement. La chandelle était au pied du lit : il allait la renverser. L'impatience me prit.

— Fût-ce le diable, dis-je, je saurai ce que c'est.

Je donnai un violent coup de pied au pot. Un poulet qui était dessous s'envola sur le lit et réveilla Juliette. Je recommençai à rire. Mademoiselle d'Hérouville suivit mon exemple ; et Juliette en fit autant quand elle sut de quoi il était question.

Nous nous creusâmes la tête pour deviner comment le poulet avait pu glisser sous le pot. Juliette pénétra le mystère. Ce pot était le même dans lequel le cocher avait donné à manger à la volaille. Les poulets, en sautant sur les bords du pot, l'avaient renversé, et l'un d'eux s'était trouvé pris. Il avait vu la lumière à travers les crevasses, et il avait cherché à se débarrasser.

— Je prends mon parti, dis-je à ces dames, je ne dors plus.

— Ni moi, ni moi, répondirent-elles. « Elles se levèrent, et nous passâmes le reste de la nuit à lire, à nous chauffer et à faire réveillon. Au point du jour j'appelai le cocher. Je lui dis de mettre les chevaux ; je le chargeai de payer la dépense, pour être dis-

pensé de toute espèce d'explication avec le cabaretier ou sa femme. Nous montâmes en voiture et nous partîmes. Les événements de la nuit firent le sujet de la conversation pendant toute la route, et nous arrivâmes à Orléans en riant du pot ambulant et de la conquête de M. Célestin.

Juliette se sentit fatiguée, et je proposai à mademoiselle d'Hérouville de passer la journée à Orléans. Elle nous était trop tendrement attachée pour nous rien refuser.

Cette ville mérite l'attention du voyageur. Elle est arrosée par la Loire. La largeur de son lit, le commerce qu'elle alimente, les bateaux de toute espèce dont elle est continuellement chargée, le mouvement et la vie qui se communiquent de ses bords riants aux quartiers les plus éloignés, nous offrirent un tableau aussi varié qu'intéressant, il me fit naître une idée que je communiquai à Juliette et a mademoiselle d'Hérouville. C'était d'arrêter un de ces bateaux couverts qu'on appelle dans le pays des *cabanes*, de l'arranger commodément et de descendre la Loire jusqu'à Saumur.

— Vous serez plus à votre aise, leur dis-je, nous irons plus vite et nous voyagerons d'une manière plus agréable.

Ma proposition fut acceptée, et nous nous occupâmes à l'instant même de son exécution. Nous choisîmes la cabane la plus jolie et la plus grande, et nous convînmes du prix. Je ramenai mes compagnes à l'auberge, et je procédai à l'équipement de ma *frégate*. J'y fis porter des provisions de bouche, des lignes pour pêcher, si la fantaisie nous en venait, un fusil à deux coups pour tirer des oiseaux aquatiques, s'il s'en présentait. Enfin j'achetai des matelas et des couvertures. Juliette riait de l'immensité de mes préparatifs : mademoiselle d'Hérouville

me demandait si nous nous embarquions pour un voyage de long cours.

— Je ne veux pas, leur dis-je, que nous soyons exposés davantage aux incursions des poulets, aux entreprises des cabaretières, ni à la crainte des revenants. Laissons courir ces grandes aventures aux successeurs de Don Quichotte, et tâchons de nous procurer les commodités de la vie.

L'après-midi, je fis laver l'intérieur de la cabane, j'y fis coller un petit papier fort gai et je donnai à notre bâtiment la tournure et la propreté d'une barque hollandaise. Je terminais mes dispositions, lorsque des crocheteurs parurent avec un piano et une ample collection de musique. Je reconnus là Juliette.

— Bravo ! m'écriai-je, nous réunirons tous les plaisirs, la chasse, la pêche, la musique, la bonne chère, l'amitié et l'amour. La jolie manière de voyager ! Oh ! la bonne idée qui m'est venue là !

Notre *pilote*, qui était un grand garçon d'une vingtaine d'années, coucha *à bord* pour veiller à la conservation de nos propriétés. Le lendemain matin, je donnai à notre cocher les renseignements qui devaient le conduire droit à notre destination. Je lui dis de ménager ses chevaux, d'arriver quand il pourrait, et nous nous embarquâmes.

Nous avions un temps à souhait. On ne voyait pas un nuage ; l'azur du ciel se réfléchissait sur une nappe d'eau limpide, et la teignait d'un vert léger : un vent doux enflait notre petite voile sans nous incommoder. Nous démarrâmes, enchantés du parti que nous avions pris, et regardant avec complaisance les moyens de jouissance que nous nous étions procurés.

Il y avait au moins un an que nous n'avions touché de piano, et la musique obtint

la préférence sur les autres amusements. Mademoiselle d'Hérouville prit sa guitare, et improvisa sa partie. Une pile d'ariettes et de concertos nous suffit à peine tant nous étions affamés d'harmonie. Juliette me présenta une sonate... « La reconnais-tu, mon ami?... » Je l'embrassai avec un transport!... C'était cette sonate à quatre mains à qui j'avais dû le premier baiser de l'amour. Nous l'exécutâmes avec un plaisir indicible. Nous y mîmes l'expression et la chaleur que des souvenirs délicieux avaient fait passer dans nos âmes. Le pilote oubliait sa rame, mademoiselle d'Hérouville laissait échapper sa guitare; ils retenaient leur haleine; ils craignaient de perdre un son. A la fin du morceau, mademoiselle d'Hérouville passa à l'arrière du bâtiment, et rentra avec une humeur terrible, mais qui n'était que trop fondée.

— Que sont devenus, dit-elle, les siècles heureux des Amphions et des Orphée? Je ne vois autour de nous ni dauphins, ni nymphes, ni Amphitrite, pas une pauvre petite naïade.

— Moi, je vois le pont de Beaugency, nous dit le batelier.

Et nous sortîmes de la cabane.

Beaugency n'est pas une ville considérable; mais son aspect est extrêmement pittoresque. Elle s'élève en amphithéâtre sur les deux rives de la Loire. Ses environs sont délicieux. Des maisons de campagne éparses çà et là, des vignobles, des terres labourables, des prairies, des rochers couronnés par des bouquets d'arbres, des sources abondantes, qui s'échappent des cavités pour tomber en cascades, et qui viennent en bouillonnant grossir le lit de la rivière, tout semblait s'être réuni pour nous offrir un coup d'œil enchanteur. Ces dames en

furent si fortement, si agréablement frappées qu'elles s'aperçurent à peine que le courant nous emportait avec violence.

Le vent continuait à nous favoriser, et nous courions cinq à six nœuds par heure. Nous arrivâmes à un banc de sable, où notre pilote nous dit avoir quelquefois pris du poisson. Je fis carguer la voile, on jeta l'ancre, et nous tendîmes nos lignes.

— En attendant, nous dit mademoiselle d'Hérouville, qu'il plaise à quelque dorade ou à quelque cachalot de mordre à l'hameçon, je suis d'avis de déjeuner. » Juliette appuya la proposition; le pilote ne disait rien; mais je vis qu'il n'en pensait pas moins. J'étendis une serviette en dehors de la cabane, je la chargeai de différents mets, chacun prit ce qui lui plut, et on déjeuna un œil à sa ligne, et l'autre à sa fourchette. Mademoiselle d'Hérouville, qui n'avait pas une grande habitude de la pêche, ne prenait pas garde que la plume de sa ligne était sous l'eau, et que la verge recevait des secousses assez fortes.

— Tirez donc, monsieur, lui dit le batelier. Il était trop tard; la verge était à l'eau. Célestin se désespère, et saute après; je tremblai pour Célestin, et je sautai après lui; Juliette allait sauter après moi : le batelier la retint.

— Ne craignez rien, lui dit-il, madame, il n'y a pas deux pieds d'eau. » Je rattrapai la verge, je tirai à moi. Un monstre marin tirait de son côté, et tirait bien. Célestin, qu'échauffait l'amour de la gloire, oublia la fraîcheur de l'eau : il voulut partager avec moi l'honneur de la conquête; nous tirâmes ensemble et, après la plus belle défense, une superbe alose fut conduite à bord.

Nous éprouvâmes un petit embarras. Il fallait changer M. Célestin, et il n'avait

qu'un habit d'homme. Je lui en offris un des miens.

— Vous êtes plus grand que moi de toute la tête, me dit-il, voyez donc la jolie tournure que j'aurai là-dedans. L'amour-propre ne perd jamais ses droits.

— Venez, lui dit Juliette, je vous habillerai en fille, et vos habits sécheront.

Elles passèrent dans la cabane, et lorsqu'elles en ressortirent, le batelier jura que M. Célestin ressemblait si fort à une demoiselle, que le plus fin pourrait s'y méprendre.

C'est un grand plaisir que de prendre une alose! mais pour qu'il soit complet, il faut l'apprêter soi-même. Il n'est pas de Française qui ne se mêle un peu de cuisine. Juliette, tout à fait francisée, se joignit à mademoiselle d'Hérouville; elles saisirent le poisson d'une main hardie. Sans égards pour leurs jolis doigts, pour leurs bras arrondis, il leur allongea force coups de queue, et leur échappa lorsqu'elles s'y attendaient le moins. Elles jetèrent deux ou trois cris, selon l'usage, plongèrent leurs bras dans la rivière, les frottèrent, les replongèrent; toute l'eau de la Loire suffit à peine à cette absolution. Je leur baisai les mains à toutes deux, pour les convaincre qu'il ne restait pas la moindre odeur, et je pris le poisson à mon tour. Bientôt il ne fut plus question que de savoir à quelle sauce on le mettrait, et ce fut le sujet d'une longue et profonde dissertation. Ces dames citèrent tous les auteurs qui ont écrit sur cette importante matière, depuis Lucullus jusqu'à la *Cuisinière bourgeoise*. Elles firent une récapitulation générale de toutes les sauces possibles : la *ravigote*, l'*italienne*, la *marinade*, la *galantine*, la *matetote*, la *béchamel*, etc., etc. Parfaitement ignorant en

cuisine, j'étais d'avis de faire comme on voudrait. Je désirais seulement qu'on voulût bien vouloir quelque chose.

— Eh ! parbleu, dit le batelier, faut-il tant de façons? Mettez là-dessus une bouteille de vin et un morceau de beurre frais, et vous m'en direz des nouvelles.

On s'en tint là, et on fit bien; on n'eût jamais fini. La discussion eut cependant son utilité. Nous avions passé le pont de Blois sans nous en apercevoir.

Nous découvrîmes une petite île située par je ne sais quel *degré de latitude*. Elle était couverte de peupliers et de tilleuls, et l'herbe verdoyante était courte et fine.

« C'est là, dit Juliette, qu'il faut manger l'alose. — Tope, répondis-je. »

Et nous *virâmes de bord*. Nous ne trouvâmes *ni port ni baie*, et nous échouâmes sur le sable. Nous descendîmes, et le *pilote* remit sa *frégate à flot* d'un coup de genou. Il traversa, en un clin d'œil, le *détroit* qui nous séparait d'un assez joli village, et il revint avec les ustensiles indispensables pour la confection d'un courtbouillon. Pendant que je creusais un foyer avec mon couteau, ces dames ramassèrent des branches. La flamme pétilla, le poisson cuisit, et nous commençâmes un des plus agréables repas que j'aie fait de ma vie. Les saillies, la chansonnette, quelques baisers volés à Juliette et repris aussitôt, la gaieté franche de mademoiselle d'Hérouville, les historiettes du batelier, tout contribua à le rendre charmant.

L'homme est vraiment heureux, quand il veut se rapprocher de la nature.

Après le dîner, on courut, on joua, on se roula sur l'herbe. Le chant des oiseaux nous jeta enfin dans une douce rêverie, qui

nous rappela ce vers si heureux de Saint-Lambert :

Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Mademoiselle d'Hérouville, qui avait le nez en l'air, cria qu'elle avait découvert un nid de *colibris*, et le batelier lui protesta que c'étaient des chardonnerets. On pense bien que le nid fut convoité : il fallut l'avoir à quelque prix que ce fût. Je m'accrochai à à l'arbre, j'y grimpai, et je fis hommage à ces dames de cinq petits captifs fort jolis. Ce fut à qui les caresserait. On courut à la cabane, on arracha la ouate d'une pelisse pour les loger plus chaudement : on broya de la mie de pain dans un verre, on fit une brochette, on leur donna à manger, et pendant que tout cela se faisait, nous arrivions à Amboise.

Il nous restait encore quelques heures de soleil, et nous résolûmes de descendre jusqu'à Tours. Je pris la rame, et je me chargeai de la *manœuvre*. Le *pilote*, excédé, s'endormit aux pieds de M. Célestin, qui lui plaisait beaucoup, quoique ce ne fût qu'un garçon.

Je voguai très heureusement pendant une heure ou deux. J'évitai très adroitement les *bas-fonds*, les *courants* et les *récifs*. Mais enfin je tombai dans un *archipel* composé de quatre ou cinq îles, grandes au moins comme le bassin du Palais-Royal, et je ne pus jamais m'en tirer. On rit, et je me piquai : on se moqua de moi ouvertement, et j'en rageai. Juliette me chanta ce joli morceau des mille et un charmants ouvrages de Grétry :

Le pilote interdit,
Dans sa boussole
Cherche le pôle,
Et n'y voit goutte en plein midi.

On ne se tire pas d'un *péril imminent* avec des chansons, pas même avec des cantiques, car j'entonnai celui de *Notre-Dame du bout du pont*, et je n'en menai pas mieux ma barque. J'échouais sur une île, je me remettais à *flot*, et je m'engravais sur une autre. Mademoiselle d'Hérouville étendit les bras, grossit sa voix et dit avec l'emphase d'une sybille sans écumer pourtant :

« Chacun son métier, les vaches sont bien gardées. »

Cet oracle était clair; aussi le compris-je à merveille. J'éveillai le batelier, et je lui remis son *aviron*.

Nous entrâmes *vent arrière* dans le *port* de Tours, et nous trouvâmes dans la grande rue une auberge où l'on paye très cher, mais où on est très bien. Nous mîmes tous les gens de la maison en l'air, et nous nous dédommageâmes amplement des privations de la nuit précédente. On nous servit un joli souper, c'était déjà quelque chose, on nous donna d'excellents lits, c'était mieux encore. Je partageai celui de Juliette, c'était tout.

Au point du jour nous nous rembarquâmes frais, gaillards et dispos. La matinée était fraîche, et nous nous enfermâmes dans la cabane. L'amour fait son profit de tout : je pris Juliette sur mes genoux, et je m'enveloppai avec elle dans mon manteau. Cette position offre mille avantages que nous n'avions pas encore éprouvés ; c'est une belle chose que l'expérience ! Célestin se mit à rire : il prit mon fusil et passa à *l'avant*, disposé à s'amuser aux dépens de qui il appartiendrait.

— Vous n'êtes pas raisonnable, me dit Juliette, dès que Célestin fut sorti. Vous oubliez que la décence fait le charme de l'amour : vous cesserez de m'aimer quand vous cesserez d'être délicat.

Je méritais la mercuriale, je demandai pardon, je l'obtins, et Juliette le scella... Nous étions seuls.

Célestin nous cria qu'il voyait un troupeau de *gazelles*, et pan! il lâcha ses deux coups à la fois en détournant la tête et en fermant les yeux.

— Que faites-vous donc, monsieur Célestin? lui dit le batelier; ce sont des chèvres.

— Ce sont des *gazelles.*

— Ce sont des chèvres, vous dis-je.

Je fus pris pour arbitre, et je donnai gain de cause au batelier, malgré le sentiment de prédilection qui me faisait pencher en faveur de Célestin. Fort heureusement il n'avait rien tué. Je rechargeai le fusil, et je lui recommandai de ne pas prendre un *buffle*, ni un âne pour un *zèbre.* A peine étais-je rentré dans la cabane, que Célestin me *héla :*

— Lacherai-je ma *bordée,* ou attendrai-je l'*abordage?*

Je lui demandai quel ennemi le menaçait.

— C'est un *flibustier*, me répondit-il, qui *fait force voiles* sur nous.

— C'est la patache, reprit le batelier. Gardez-vous bien de tirer sur les commis de la ferme; ils dresseraient un procès-verbal de rébellion.

Célestin était très capable de tuer un chevreau qui se met à la broche; il n'avait pas envie de tuer un commis qui n'est bon à rien. Aussi la patache nous *amarina* sans éprouver de résistance. Ces messieurs, qui exercent une police très active sur la rivière, voulaient savoir quels étaient les téméraires qui déclaraient la guerre au bétail. Je leur protestai que nous étions des êtres très pacifiques, qu'on avait simplement déchargé un fusil en l'air, et j'en donnai une preuve

sans réplique : c'est qu'on n'avait rien tué à quinze pas de distance. Ces messieurs profitèrent de l'occasion pour s'informer si nous n'avions rien contre les ordonnances du roi; je leur répondis que j'avais le malheur de ne pas connaître les ordonnances. Là dessus ils firent une visite fort exacte, et mirent la main sur quelques bouteilles de vin de Beaune. Ils me demandèrent mon permis. Je leur répondis que je n'avais besoin de l'agrément de personne pour boire quand j'avais soif. Ils m'apprirent qu'il était défendu d'avoir soif à ceux qui ne portaient pas en poche la signature d'un directeur des aides, et le vin de Beaune passa de notre *bord* à *bord* de la patache. J'avais quelque envie de rosser les alguazils du directeur des aides; mais ma Minerve était là : Juliette m'arrêta avec ce vers de Regnard :

Que ferez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier.

La citation me fit rire, et quand je ris, je ne peux pas me fâcher : la patache s'éloigna aussi tranquillement qu'elle nous avait abordés.

— Eh bien ! s'écria Célestin, quand je vous ai dit que c'étaient des *flibustiers*, avais-je tort?

— Encore, continuai-je, s'ils avaient remis leur visite après le déjeuner ! Nous avons à manger, mais on ne mange pas sans boire. » On décida qu'il serait sursis au déjeuner, jusqu'à ce que j'eusse remplacé le vin qu'on venait de nous escroquer au nom du roi, et le *pilote* reçut l'ordre de *relâcher* à Langeais, petite ville entre Tours et Saumur.

Le vin de Langeais n'est pas merveilleux. Nous en bûmes peu; mais nous parlâmes beaucoup. Nous touchions au terme de notre voyage et il était temps de nous oc-

cuper un peu du château que nous allions habiter, de sa situation, de tout ce que nous pourrions nous y procurer. Nous n'avions pas pris sur tout cela des renseignements bien étendus : Cervières et mademoiselle d'Hérouville avaient eu tant d'autres choses à se dire ! Nous donnâmes carrière à notre imagination, chacun de nous fit son roman, et rien de ce que nous avions prévu n'arriva, comme c'est assez l'ordinaire. Au reste, les châteaux en Espagne ont cela de bon, qu'ils amusent sans faire de mal à personne.

Nous arrivâmes enfin à Saumur. Je fis emballer le piano, nous dînâmes et nous montâmes dans une berline qui nous conduisit aux *Rosiers :* c'est le nom du village après lequel nous courions depuis cinq jours.

Ainsi finit ce voyage, qui n'aura jamais la célébrité de ceux de Cook, mais que j'ai cru devoir publier pour l'utilité de ceux qui voyageront de Paris à Saumur.

XX

DOUBLE MARIAGE. — ÉGAREMENT DU COEUR ET DE L'ESPRIT

Le concierge nous reçut comme des personnes pour qui on lui avait recommandé les plus grands égards. Il accourut avec sa femme et ses deux filles pour nous ouvrir la grille et nous présenter la main. Ces marques de déférence nous flattèrent beaucoup moins que deux paquets qu'il nous remit. C'étaient des lettres de nos bons amis de Paris. L'une était d'Abell, et l'autre de Cervières. Nous ne prîmes pas le temps d'entrer dans le château : les cachets furent brisés dans la cour. Mademoiselle d'Hérou-

ville lut de son côté et nous du nôtre. Dès la première ligne, je sautai de joie : la lettre de cachet était révoquée.

« Oh! poursuis, poursuis! me dit Juliette, les yeux mouillés des larmes du plaisir. » Abell avait cité à l'officialité le curé de Saint-Etienne-du-Mont. On avait entendu comme témoin la mère Jacquot et le commis des diligences, qui m'avait si charitablement averti. Après une heure de débats, le curé avait été convaincu d'être un homme sans mœurs, sans principes et sans probité. Abell s'éleva avec tant de force contre lui, il avait donné tant de publicité à cette affaire, que l'archevêque ne put se dispenser d'envoyer le curé à Saint-Lazare. C'était beaucoup pour notre digne ami de nous avoir vengés de notre oppresseur; mais cela ne pouvait suffire à son zèle, ni à son attachement : il ne savait pas faire les choses à demi. Il avait porté au lieutenant de police le jugement de l'officialité, et il s'était déclaré mon défenseur. Il nia que je fusse entré dans le couvent. Il soutint que cette inculpation était évidemment l'effet de la haine du curé, et qu'il était absurde de me poursuivre sur le seul témoignage d'un homme dont les intentions perverses n'étaient que trop connues. Sa défense était appuyée par une lettre pressante de l'ambassadeur d'Angleterre. Enfin le lieutenant de police avait été persuadé, ou il avait feint de l'être, et mon affaire était assoupie. Ma belle, ma bonne, ma sensible Juliette me jeta ses deux bras au cou en me disant :

— C'est à présent que nous sommes inséparables; c'est à présent que le sceau des lois confirmera les serments de l'amour.

Mademoiselle d'Hérouville continuait de lire, et je ne voyais sur son visage aucune marque de satisfaction.

— La lettre n'est-elle pas de Cervières? lui dis-je.

— Oui, me répondit-elle.

— Et vous ne riez pas?

— Mon frère est mort.

Jamais homme n'est mort plus à propos, pas même dans un roman. Nous nous approchâmes d'elle, et elle nous donna sa lettre. Son frère s'était fait nommer maréchal de camp, et quelques colonels de dragons, plus anciens que lui, avaient trouvé mauvais qu'on leur fît un passe-droit en sa faveur. Un d'eux, plus brutal que les autres, lui avait passé son épée au travers du corps, et l'avait envoyé joindre les preux chevaliers de sa race. Cervières ne doutait pas que cet événement ne changeât les dispositions de M. d'Hérouville. Il allait se rapprocher de lui, et tâcher de se concilier ses bonnes grâces par toutes sortes de prévenances et d'honnêtetés.

— Voilà qui va bien, dis-je à mademoiselle d'Hérouville, vous serez infailliblement madame de Cervières.

— Croyez-vous, mon ami?

— Autant votre père a marqué d'éloignement pour vous établir, autant il y va mettre d'empressement, et il me semble que le père de votre fils mérite la préférence. Elle avait l'air de douter encore, pour avoir le plaisir d'être rassurée. Nous la rassurâmes et nous fîmes notre entrée dans le château.

Il est situé à mi-côte, entre Saumur et Angers. La Loire baigne le pied de la colline, et un bois touffu en couvre le sommet. Le bâtiment est gothique, et cependant agréable à la vue.

— L'œil se repose avec plaisir sur les anciens édifices. dit Juliette. L'imagination aime à se reporter aux siècles reculés. Je rêverai tendrement en regardant ces tou-

relles. Elles me rappelleront la chevalerie, et la chevalerie rappelle les amours.

— Vous avez votre *chevalier*, lui dit mademoiselle d'Hérouville, et le mien est à Paris.

— Il viendra, lui dis-je. Si *Tancrède* a sa *Clorinde*, *Angélique* aura son *Médor*. Viennent après cela les *Argant*, les *Roland*, les *Géants*, et tous les êtres *malfaisants* qui riment en *an;* nous les pourfendrons à l'*instant*.

Le concierge nous fit voir les appartements. Il avait tout ouvert, tout nettoyé. Rien n'avait dépéri, quoique le château n'eût pas été habité depuis longtemps. Nous louâmes beaucoup son exactitude, et nous organisâmes notre maison. Le concierge fut établi valet de chambre, pourvoyeur et maître d'hôtel; sa femme, cuisinière, et ses filles, femmes de chambre le matin, et demoiselles de compagnie l'après-midi. Tout le monde entra aussitôt en fonctions avec cette bonne volonté qui double le prix d'un service.

Nous nous retirâmes dans un joli cabinet qui donne sur la rivière, et d'où l'œil s'égarait sur des coteaux riants qui s'étendent à perte de vue de l'autre côté de la Loire. Là, nous commençâmes notre courrier. Juliette écrivit à Abell; mademoiselle d'Hérouville, on se doute bien à qui, et moi, j'écrivis à Calais. Il y avait à peu près dix ans que je n'y avais pas pensé du tout. Une réflexion toute simple venait de m'y ramener. Il fallait, pour m'unir a Juliette par des nœuds indissolubles, présenter au moins un acte de baptême. J'écrivis donc à mademoiselle Suzon, et je lui contai en gros ce qui m'était arrivé depuis notre séparation. Je me rappelais en écrivant les tendres soins dont elle m'avait comblé pendant mon enfance, et ma lettre prit insensiblement une

tournure aussi tendre que si j'eusse prévu la réponse. Je la montrai à Juliette. Jamais je ne lui avais parlé de ma naissance; jamais elle ne m'avait interrogé là-dessus : elle savait que j'avais reçu un cœur de la nature, le reste lui était indifférent. Elle me fixa.

— Je suis contente de toi, me dit-elle. Un sot aurait rougi. J'aime que tu ne sois pas plus humilié de ta naissance, que je ne suis fière d'être la fille d'un lord.

Le lendemain notre équipage arriva. Nous n'avions plus de raisons pour nous cacher, et dès que les chevaux furent reposés, nous partîmes pour Angers. Il fallait, avant de faire connaissance avec nos voisins, que mademoiselle d'Hérouville fût mise décemment. Elle se fit en deux jours une très jolie garde-robe. Cervières lui avait donné deux cents louis; elle en laissa la moitié à Angers.

Nous demandâmes au concierge un état des personnes à voir. Il y en avait peu, et, d'après les portraits qu'on nous fit, le nombre se réduisait à presque rien. Mais nous nous suffisions à nous-mêmes et nous résolûmes de nous en tenir à une simple visite de politesse envers ceux qui ne nous conviendraient pas.

L'un était un gentilhomme en habit brodé, en épée, en chapeau gris et en sabots. Il ne connaissait que ses titres, ses vignobles et sa basse-cour : ce n'était pas l'homme qu'il nous fallait.

Un autre était un riche marchand qui singeait la noblesse, et qui n'en avait que les ridicules. Il aimait singulièrement à dire : Mon château, mes chevaux, mes chiens, mes laquais. Il n'osait pas dire encore mes vassaux, mais il se disposait à acheter une charge de secrétaire du roi. Du

reste, l'avidité du gain avait glacé son âme, et de sa vie il n'avait su que son barême. Nous nous promîmes bien de ne plus revoir le secrétaire du roi.

Nous trouvâmes un peu plus loin une comtesse qui avait, à quarante ans, la manie de passer pour une adolescente, qui parlait très bien procès, qui ne trempait jamais son vin, et qui se consolait de son veuvage avec son chapelain. Nous dîmes adieu à madame la comtesse.

Nous entrâmes ensuite dans une petite maison où tout était attachant. Nous fûmes reçus avec cordialité par un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure intéressante. M. Lysi nous présenta à sa femme, très jeune et très jolie personne, qui donnait à téter à un enfant aussi beau que sa mère, pendant qu'un petit aîné, qui se soutenait à peine, jouait avec une de ses mains et la carressait. La conversation de ces aimables campagnards nous intéressa ; ils s'aimaient comme nous nous aimions. Nos cœurs trouvèrent auprès d'eux l'aliment qui leur convenait. Personne ne chercha à avoir de l'esprit et tout le monde en eut. Ils nous engagèrent tout bonnement à dîner avec eux, et nous acceptâmes de même.

Ils avaient pour voisin le grand vicaire d'Angers, que nous étions décidés à ne pas voir. Le bien qu'ils nous en dirent nous détermina à lui faire une visite. Il nous accueillit avec cette noble aisance qui annonce un homme bien né et une éducation soignée. Il était jeune encore, aimable, enjoué, galant auprès du sexe, sans avoir l'air d'un homme à passions. Il avait trouvé un moyen tout simple pour modérer les siennes. Les canons lui prescrivaient d'avoir une gouvernante de quarante ans ; il l'avait prise en deux volumes. A cette faiblesse près,

c'était un prêtre fort estimable. Il observait strictement les bienséances de son état, il était doux, tolérant, faisait du bien sans ostentation, et était aimé de tout le monde. Il était un peu musicien, et quand il sut que nous cultivions la musique avec quelque succès il nous demanda la permission de se mêler à nos petits concerts. Elle lui fut accordée d'aussi bonne grâce qu'il l'avait sollicitée.

Quelques jours après, mademoiselle d'Hérouville proposa de réunir chez nous la jolie nourrice, son mari et le grand vicaire. Le concierge reçut nos ordres en qualité de pourvoyeur, et il les exécuta en maître d'hôtel habile. Il nous servit un dîner somptueux, qui n'eut pourtant pas l'air de la cérémonie. Nous avions tous à peu près les mêmes goûts, la même tournure d'esprit, et, cette fois, le faste n'exclut pas le plaisir. Le grand vicaire fut charmant. Il gagnait à être connu. Il avait des connaissances très étendues, qu'il laissait pénétrer, et qu'il ne cherchait pas à faire paraître; c'est la bonne manière d'être savant. Lysi faisait l'amour à sa jolie petite mère, qui s'y prêtait avec la naïveté et les grâces de la nature. Je me souvins de la mercuriale que Juliette m'avait faite dans le bateau, et je fus aussi sage que je pouvais l'être.

Après le dîner, on fit de la musique, et on dansa quelques allemandes, que le grand vicaire voulut bien nous jouer. Nous étions très gais, très échauffés et très disposés à continuer, lorsqu'un carosse et quelques domestiques à cheval arrêtèrent à la grille. Mademoiselle d'Hérouville reconnut sa livrée, et jeta un cri affreux. Nos convives, qui ne se doutaient de rien, restèrent stupéfaits. Juliette courut à Mademoiselle d'Hérouville, et moi à la croisée.

— Cervières est avec eux, m'écriai-je.

Et mademoiselle d'Hérouville se remit. Un officier général descendit de voiture.

— C'est mon père, dit mademoiselle d'Hérouville tremblante comme la feuille.

La nourrice et l'enfant descendirent ensuite, et j'allai au-devant d'eux. M. d'Hérouville avait un extérieur imposant et un air sévère, qui justifiaient les craintes de sa fille. Elle se jette à ses pieds : il la relève et l'embrasse.

— Nous avons eu des torts, lui dit-il; mais qui n'en a pas quelquefois en sa vie? oubliez les miens; je ne me souviens plus des vôtres : voilà le gage qui nous réconcilie, et il lui mit son enfant dans les bras. Voilà votre époux, et il la mit dans les bras de Cervières.

La scène changea totalement, et on passa de la terreur à la joie. M. d'Hérouville, sa fille et Cervières se retirèrent dans une chambre voisine pour y parler librement de leurs affaires; et je ne pus éviter de la part de nos convives certaines questions très naturelles après ce qui venait de se passer. Je crus que le parti le plus simple était de prévenir les interprétations et les fausses conjectures. Je racontai l'histoire des amours de mademoiselle d'Hérouville et M. de Cervières. On commença par s'attendrir, et on finit par applaudir au dénouement. Juliette devint pensive. Elle partageait sincèrement la satisfaction de son amie; mais le sort de mademoiselle d'Hérouville allait être fixé, le sien ne l'était pas. Ses couches étaient prochaines, et le mystère allait se dévoiler aux fonts de baptême. Pour la première fois elle se sentit humiliée. Je tirai le grand vicaire à l'écart, et je l'instruisis de notre situation.

— Vous avez bien fait, me dit-il, de me

donner votre confiance et de ne pas vous adresser au curé des Rosiers : le bas clergé est minutieux. On vous eût demandé un extrait de baptême, un certificat de catholicité pour madame ; on vous eût soumis à mille formalités désagréables : on vous eût fait éprouver des longueurs assommantes, et je vous dispenserai de tout cela. Cervières rentra et m'appela.

— J'ai pensé à tout, me dit-il. J'ai fait publier un ban à Paris pour vous comme pour moi ; j'ai pris dispense des autres, et nous en ferons autant ici. Nous avons souffert ensemble, nous serons heureux le même jour.

Le grand vicaire prit les pièces, se chargea d'écrire à Angers, de voir le curé des Rosiers, et demanda pour récompense de ses démarches, le plaisir de nous marier tous les quatre. Cervières se chargea, lui, de la rédaction des contrats civils : Juliette et moi nous n'eûmes d'autre peine que d'attendre le moment de répéter à l'autel un serment que nous nous étions fait mille fois.

M. d'Hérouville tenait à la haute noblesse : il en avait les vertus et les travers. Il était au désespoir d'avoir perdu son fils, et il ne pouvait vaincre la nature qui le ramenait à sa fille. Il gémissait de voir son nom éteint, et il caressait le petit Cervières ; il méprisait la roture, et il m'accorda son estime ; il louait la simplicité des du Guesclin et des Bayard, et il faisait pour la noce de sa fille des préparatifs dignes d'un prince du sang.

Le grand jour parut enfin. On avait convoqué la noblesse des environs, les corps civils et militaires de Saumur et d'Angers ; on avait rassemblé les ménétriers, les gardes-chasse et les habitants du canton.

M. d'Hérouville, en grand uniforme, donnait la main à sa fille, et prit la tête du cortège. Cervières conduisit Juliette ; je donnai le bras à madame Lysi, et on se rendit à l'église au bruit des cloches, des violons, des hautbois et des boîtes. Le grand vicaire nous attendait. Homme aimable dans le monde, il avait à l'autel la dignité de son ministère. Quelques regards malins se tournèrent sur Juliette : elle dédaigna de s'en apercevoir. Elle conserva, pendant l'auguste cérémonie, le calme de l'innocence et la sérénité qui sied à la vertu.

On se quitta, comme on se quitte toujours à la fin de ces sortes de fêtes, fatigué du bruit, de soi-même et des autres. Cervières retrouva son épouse, je retrouvai ma Juliette, et M. d'Hérouville nous souhaita une bonne nuit. Il est des souhaits qui manquent rarement leur effet : c'est une remarque que nous fîmes, Cervières et moi, le lendemain matin.

M. d'Hérouville déclara à son gendre qu'il fallait penser à retourner à Paris. Une des clauses du contrat de mariage était que Cervières achèterait tout de suite une charge de président à mortier, et M. d'Hérouville tenait beaucoup à cette clause-là. Il fallut s'occuper de la remplir sans le moindre délai. Madame de Cervières nous quittait avec peine. Elle nous pressait de nous fixer chez elle jusqu'au temps où nous aurions placé nos fonds ; mais Juliette était trop avancée pour entreprendre encore un voyage. D'ailleurs elle raisonnait déjà en mère de famille.

— Notre fortune est très bornée, disait-elle ; mais ce pays-ci est agréable, abondant ; on y vit à bon compte, et nous y serons plus riches qu'ailleurs. Nous y avons trouvé quelques personnes qui nous con-

viennent; et dont j'espère faire de vrais amis. Si Happy le trouve bon, nous nous établirons ici.

— Un désert et Juliette ! lui répondis-je.

C'est ce qu'elle m'avait répondu elle-même dans d'autres circonstances. Nous n'avions qu'un cœur, qu'un esprit, qu'une âme.

L'impitoyable M. d'Hérouville pressa tellement son départ que nous n'eûmes pas le temps de nous préparer à cette triste séparation. Nos jeunes femmes pleurèrent en s'embrassant. Cervières et moi nous nous serrâmes la main et nous nous promîmes, du fond du cœur, de nous aimer toute la vie. Lysi, son aimable petite femme, et le grand vicaire nous dédommagèrent un peu de la perte que nous venions de faire, ils parvinrent ensuite à nous en consoler. Juliette se lia intimement avec madame Lysi. Même âge, même amour pour son époux, même fortune, mêmes vues économiques; moins de charmes, sans doute, un esprit moins cultivé; mais toutes les qualités estimables qui pouvaient intéresser Juliette, telles furent les bases sur lesquelles s'établit leur amitié.

Je reçus de mademoiselle Suzon un paquet volumineux. Elle m'instruisait des détails de ma naissance; elle m'apprenait que M. Bridault était mort d'une goutte remontée, et le père Jean-François d'une indigestion. Elle vivait d'une petite pension que son maître lui avait laissée; elle était infirme, et il lui eût été bien doux d'avoir son fils auprès d'elle; enfin elle faisait des vœux pour mon bonheur, elle m'envoyait les papiers que je lui avais demandés, et dont je n'avais plus besoin. Sa lettre, très longue, était très mal écrite, on le croira aisément; mais le sentiment perçait à chaque ligne, il passait dans mon cœur, il le pénétrait.

Juliette était allée voir madame Lysi; elle rentra, et me trouva attendri. Elle m'en demanda la raison, et je lui donnai ma lettre.

— Que comptes-tu faire pour ta mère? me dit-elle après l'avoir lue.

— Je n'ai rien, lui répondis-je; ce n'est pas à moi à donner.

— Tu n'as rien! s'écria-t-elle; eh! ce que je possède n'est-il pas à toi? Donne, mon ami, donne à ta mère; c'est à elle que je te dois. Un mouvement d'admiration me fit tomber à ses pieds. Je les serrai, je les baisai, je les mouillai des larmes de la reconnaissance.

— Que fais-tu? me disait-elle en me relevant; c'est ta Juliette, c'est ta femme.

— C'est l'image de la Divinité, laisse-moi l'adorer dans son plus bel ouvrage.

Elle écrivit. Elle parla en fille tendre et respectueuse. Elle offrit, elle promit tout, elle aurait tout tenu : ma mère et moi, nous ne devions plus nous revoir. Elle s'éteignait au moment où elle reçut la lettre de Juliette. Elle se la fit lire, et elle mourut en paix.

La nature me rendit bientôt autant qu'elle venait de m'ôter. Juliette avait honoré ma mère, elle méritait de l'être à son tour. Je souffrais de ses douleurs.

— Elles sont douces, me disait-elle, puisqu'elles vont te rendre père.

Les premiers cris de mon enfant retentirent jusqu'à mon cœur; ils doublèrent mes sensations, mon bonheur et mon être : ce sentiment délicieux ne s'éprouve qu'une fois. Que j'aimais à le voir chercher, prendre, presser ce sein blanc comme l'albâtre, imprimer ses lèvres incertaines et vermeilles sur ce bouton qui avait la fraîcheur de la rose! Sollicitude, soins, prévoyance, amour, Juliette lui prodiguait tout. Qu'elle était

grande, qu'elle était touchante, cette Juliette qui faisait ses plaisirs les plus doux du plus saint des devoirs! O mères! la couche nuptiale est le trône de votre gloire!

Nous nous occupâmes enfin de notre établissement. Nous étions encore chez l'ami de Cervières, et nous désirions être chez nous. Le marchand secrétaire du roi avait fait manger son magasin par ses chevaux, ses chiens et ses laquais. Lysi traita en notre nom d'un très joli domaine. Juliette le vit, observa, calcula tout.

— Qu'en penses-tu? me dit-elle.

— Ordonne, lui répondis-je, et nous signâmes le contrat.

Elle se mit à la tête de sa maison. Lysi lui donnait des leçons d'agriculture; elle les exécutait. Elle dirigeait les travaux, récoltait les moissons, encourageait ses domestiques et s'en faisait aimer. Sa fille commençait à lui sourire, et répondait à ses caresses. J'étais toujours son amant. Lysi et sa femme étaient fiers de son amitié : elle rassemblait sur elle tous les sentiments consolateurs qui font supporter la vie, et elle répandait autour d'elle l'aisance et le bonheur : elle avait dix-neuf ans.

Cinq années s'écoulèrent comme un jour sans orage. On nous avait parlé d'une révolution. Le sang avait coulé à Paris. Nous avions déploré les malheurs qui menaçaient la France, sans soupçonner qu'ils pussent jamais nous atteindre. Nous n'avions rien qui pût tenter la cupidité ou l'ambition : nous n'étions riches que de notre bonheur. Un événement imprévu nous rejeta dans le monde, et nous conduisit par des routes inconnues au dernier terme de la misère humaine.

Depuis quelque temps, madame Lysi était atteinte d'une mélancolie profonde. Elle

avait perdu sa fraîcheur; elle languissait, elle dépérissait. Elle supportait la tendresse de son époux; elle n'y répondait plus. Elle repoussait les soins obligeants de Juliette; mon amitié l'embarrassait; elle ne se souvenait qu'elle était mère que pour en remplir les devoirs les plus indispensables. Une amertume secrète empoisonnait jusqu'aux caresses de ses enfants.

Son mari l'adorait, et son état l'affligeait sensiblement. Il souffrait d'autant plus, qu'il n'avait fait que de vains efforts pour en découvrir la cause.

— J'ai perdu la confiance de ma femme, nous disait-il quelquefois, et je ne me connais pas l'ombre d'un tort à son égard. Si j'en ai. qu'elle le dise, que je puisse au moins les réparer.

Juliette et moi nous la pressions de parler. Nous lui représentions que son silence faisait le malheur de son époux et devait ajouter au sien.

— Il a partagé vos plaisirs, lui disait Juliette, il a droit à partager vos chagrins. On n'aime plus l'objet auquel on cache quelque chose Cette triste vérité, Lysi la sent, elle l'afflige, elle l'humilie. Ma bonne amie, faites quelque chose pour votre époux: soulagez son cœur : peines d'amour sont si cruelles! La vérité de ce langage la frappait; elle devenait plus triste, et ne répondait rien. Nous nous apercevions que nos instances lui étaient à charge, et, par une contradiction singulière, inexplicable, elle nous cherchait plus souvent; elle passait les journées entières avec nous, et le soir elle regrettait d'être obligée de nous quitter.

Juliette était allée à Angers pour habiller sa fille, et Lysi fut obligé de faire un voyage à Tours pour la vente de ses vins. Il partit avec peine, et me pria instamment de ne

pas quitter sa femme. J'étais seul chez moi; elle m'offrit un lit : je crus devoir l'accepter.

J'avais passé deux jours avec elle sans m'en éloigner un moment. Elle aimait la promenade; elle s'appuyait sur mon bras. pâle, abattue, et toujours intéressante. Je lui parlais, elle m'écoutait avec plaisir; un sourire presque imperceptible effleurait ses lèvres; elle ne répondait que des mots, mais ils n'avaient rien de pénible. A la fin du second jour elle se livra davantage; ces traces d'une longue tristesse commençaient à s'évanouir. Elle me marquait plus de confiance, et je voulus en profiter. Je la priai, je la conjurai de me dévoiler la cause de sa peine. Je lui parlai avec la chaleur, l'intérêt pressant d'une vive amitié. Ses joues se colorèrent; deux fois elle ouvrit la bouche, deux fois elle se tut. J'insistai : je pris sa main dans les miennes; je la caressai, je la grondai, je la suppliai de nouveau.

— Que d'efforts, me dit-elle, pour devenir peut-être aussi à plaindre que moi!

— Vous en avez trop dit pour ne pas achever.

— Est-il besoin de vous en dire davantage?

— Non, madame, je crains de vous trop entendre.

— Ne me reprochez rien, c'est vous qui l'avez voulu.

— Vous reprocher quelque chose! N'attendez de moi que des soins et des consolations.

— Et c'est là tout ce que vous m'offrez!...

Jamais je n'avais souillé le lit de personne. La femme de Lysi surtout devait être sacrée pour moi. Ces réflexions devaient prévenir la faute, et ce fut la faute qui les fit naître.

Madame Lysi fondit en larmes.

— J'allais mourir, dit-elle, de ne vous point avoir, et je mourrai de vous avoir eu. Je me croyais malheureuse et j'avais encore mon estime. Lysi ne pouvait me reprocher que ma froideur, et je l'ai déshonoré. Votre femme vous adore, et ma faiblesse l'outrage. Que d'infortunés à la fois!... Mon ami, reprenait-elle en sanglotant, ah! mon ami, ne me méprisez pas. J'étais née pour être toujours vertueuse. Une passion cruelle, insurmontable, me conduisait à pas lents au tombeau. J'allais y descendre : vous ne l'avez pas voulu. Vous m'avez arraché mon secret; vous avez arrêté sur mes lèvres mon âme prête à me quitter... Achevez votre ouvrage. Surmontez, étouffez mes remords. Je n'avais pas l'habitude du crime : celui-ci m'effraya. J'étais dans un état qui différait peu de celui de madame Lysi.

— Tu t'échappes de mes bras, tu t'éloignes de moi!... s'écria-t-elle. Happy, trop séduisant Happy, ah! reviens. Aime-moi, dis-moi que tu m'aimes. Trompe-moi, s'il le faut, je bénirai mon erreur.

Huit jours se passèrent dans ces alternatives de repentir et de faiblesse : on n'a qu'un moment pour revenir à soi. Le laisse-t-on échapper, on s'engage plus avant; on ne peut plus rétrograder. Sans y avoir pensé, sans l'avoir cherché, sans l'avoir voulu, je me trouvai en commerce réglé avec madame Lysi. Ce n'était pas précisément de l'amour que je sentais pour elle; c'était un mélange de compassion, d'amitié, et peut-être d'amour-propre. Elle était heureuse, elle me le disait, et quelquefois je croyais l'être, quand la présence de Juliette ne me reprochait pas ma conduite.

Madame Lysi recouvra bientôt sa santé et ses charmes. Elle devint folâtre, enjouée même. Lysi et Juliette, parfaitement tran-

quilles, applaudissaient à l'heureux changement qu'ils remarquaient chaque jour, et nous poussions l'oubli nous-mêmes jusqu'à insulter à leur sécurité. Nous ne pensions plus que cette sécurité nous supposait des vertus que nous avions perdues. Lorsqu'on est parvenu à ce degré de dépravation, on ne peut plus même entrevoir le terme où l'on s'arrêtera. Madame Lysi cessa bientôt de se contraindre. Elle devint exigeante, altière, méprisante envers son mari. Elle me cherchait, elle me suivait partout. Elle se permettait des indiscrétions qui eussent éclairé Lysi, s'il eût pu soupçonner sa femme et son ami. De mon côté, je négligeai Juliette. Elle était trop tendre pour ne pas s'en apercevoir et trop délicate pour se plaindre. Cependant elle m'observait de très près sans que je m'en doutasse. Point de démarches directes, point de questions, pas un mot qui décelât ses chagrins. C'est dans mon cœur qu'elle m'étudiait. C'est là qu'elle acquit la funeste conviction de mon infidélité.

Il fallait un miracle pour me ramener de mon égarement. Juliette seule pouvait l'entreprendre; elle seule pouvait l'opérer. Un matin elle s'enferma avec moi. Elle se recueillit, et se disposa à parler d'un air calme et réservé.

— Je ne vous ferai point de reproches, me dit-elle, vous m'avez trop appris qu'on n'est pas maître de son cœur. Il est affreux pour moi d'avoir perdu le vôtre...

Je voulus l'interrompre.

— Point de mots, reprit-elle; écoutez-moi. Si vous n'aviez eu qu'un de ces moments d'oubli si ordinaires aux hommes, et si douloureux pour nous, je ne désespérerais de rien. Mais depuis plusieurs mois vous vivez avec une mère de famille, avec l'épouse de

votre meilleur ami. Vous vous êtes soumis à des détours, à la feinte, au mensonge; vous êtes réduit à tromper sans cesse ce qui vous environne et ce qui vous fut longtemps cher. Ces circonstances aggravantes annoncent un amour violent ou une âme dépravée, et, dans l'un ou l'autre cas, il faut nous séparer.

A ce terrible mot, dont je n'avais même pas conçu l'idée, le voile se déchira. Je baissai les yeux, et je n'osai les relever sur Juliette. Je comparai ces jours sereins et purs que j'avais coulés auprès d'elle à ce bonheur idéal et mensonger que je goûtais dans les bras de madame Lysi. Je ne pus me dissimuler que je m'étais attaché à une femme qui avait été à plaindre sans doute, mais qui était devenue méprisable. Combien Juliette gagnait à la comparaison rapide que je faisais d'elle à madame Lysi ! Si jamais la vertu habita sur la terre, c'est sous les traits de Juliette qu'elle a daigné se communiquer aux mortels. C'est à Juliette que je devais des talents, quelques qualités estimables, et surtout mon bonheur passé qu'elle avait payés par tous les sacrifices qu'une femme sensible peut faire à l'amour; et la plus noire ingratitude était sa récompense ! Mon cœur se gonfla; deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent.

— Nous séparer ! nous séparer ! m'écriai-je d'une voix entrecoupée...

— Ne le sommes-nous pas déjà? Exigerez-vous que je sois plus longtemps témoin du triomphe d'une rivale?...

— Une rivale ! madame Lysi la rivale de Juliette !

— Et ma rivale heureuse : il ne m'est plus permis d'en douter. Je me retire chez madame de Cervières.

— Je t'y suis. Je quitte, j'abandonne tout

pour m'attacher irrévocablement à toi. Si Juliette peut vivre sans moi, je sens que je ne peux vivre sans elle. Une âme comme la tienne sera-t-elle inaccessible à mes regrets? Serais-je à tes pieds si j'étais un homme vicieux? Les mouillerais-je de mes larmes si tu avais perdu tes droits sur mon cœur? C'est le père de ta fille, c'est ton époux, c'est ton amant qui te demande grâce !... Pardonne-moi, pardonne-moi ! Laisse-moi respirer encore le souffle de la vertu !

Elle me releva, et me fit asseoir auprès d'elle.

— Voilà mes conditions, me dit-elle. Je vous crois vrai en ce moment; mais vous êtes faible, et je sais quelle impression vous avez dû faire sur le cœur de madame Lysi Elle ne négligera rien pour vous attirer à elle, et je ne veux pas, je ne dois pas être le jouet de la passion que vous lui avez inspirée. Je persiste dans mon dessein. Je vais chez madame de Cervières, et vous resterez quelques jours ici. Vous consulterez votre penchant et vos forces; vous choisirez librement entre madame Lysi et moi.

— Mon choix est fait. Juliette, toujours Juliette, rien que Juliette !

— Eh bien ! si après l'avoir revue, si après lui avoir annoncé que vous la quittez pour toujours, vous résistez à ses prières, à ses pleurs; si vous revenez à moi sans être soutenu, encouragé par ma présence, vous retrouverez votre épouse. Vous la retrouverez telle qu'elle fut toujours.

Je voulus prendre sa main; elle la retira et sortit.

Incapable de manquer à ses résolutions, elle disposa tout pour son départ. Elle plaignait sincèrement Lysi; elle prit congé de

lui de la manière la plus affectueuse. Elle reçut les feintes caresses de sa femme avec une dignité froide. Elle me quitta sans marques apparentes de satisfaction ni de douleur. Je la suivis jusqu'à sa voiture. J'étais suppliant, souffrant, inanimé. Je pris sa main, elle me la laissa; je la pressai, et sa main fut muette. J'embrassai ma fille et je la lui remis. Elle l'embrassa à l'endroit même où j'avais touché sa joue: ce baiser adoucit ma blessure. Elle partit, et je rentrai chez moi. Je trouvai sur ma table un billet de Juliette. Il ne contenait que ces mots : « Si vous avez la force de rompre, que ce soit sans aigreur. N'oubliez pas ce qu'un homme doit d'égards aux femmes, même à celles qui en méritent le moins. »

Madame Lysi entra, et me félicita de l'absence de ma femme.

— Cette absence ne sera pas longue, lui dis-je.

— Elle reviendra?

— Je vais la rejoindre.

— Je vous le défends.

— Je ne suis resté que pour déplorer avec vous l'aveuglement qui nous a trop longtemps égarés, pour vous rendre à votre époux, à vous-même, à vos enfants ; pour réparer, autant qu'il est en moi, le désordre que j'ai mis dans votre maison.

— Vous ne me direz rien que je ne me sois déjà dit à moi-même. Il est inutile de vous étendre en raisonnements et en maximes. Rien ne peut me ramener au point d'où je suis partie, et il y a longtemps que je ferme les yeux sur la profondeur de l'abîme qui m'a d'abord effrayée.

— Les miens se sont ouverts, madame; il m'en coûte de vous affliger; mais il faut nous quitter absolument, il le faut.

Je m'attendais à une scène orageuse, dé-

chirante. Madame Lysi ne tenait pas plus à son amant qu'à son époux. Cette femme, autrefois si douce, si décente, s'était familiarisée avec le vice; elle en avait les expressions; elle ne savait plus rougir. O femmes, femmes, qui n'avez qu'un pied dans le sentier du crime, qui pouvez, par intervalles, entendre encore le cri d'une conscience alarmée, gardez-vous de l'étouffer! Fuyez l'objet séducteur, entourez votre cœur d'un triple airain : vous ignorez à quel point de dégradation une femme pudique peut descendre.

Soumis aux ordres de Juliette, je restai deux jours encore. Madame Lysi m'invita. Son infortuné mari me donna des preuves d'amitié qui m'affligèrent pour la première fois : je n'en étais pas digne. Il voulut bien se charger d'affermer notre petite terre. Je lui laissai ma procuration, et je pris à pied la route de Tours pour ménager un faible revenu, dont je ne me croyais pas le droit de disposer.

A mesure que je m'éloignais des Rosiers, je me sentais soulagé : je respirais avec plus de facilité ; je m'applaudissais de ma victoire; je me promettais encore de beaux jours. Je ne suis plus, me disais-je, je ne suis plus un être immoral, isolé; je vais me réunir à ma femme, à mon enfant. Je courais, je volais, la vigueur de mes membres ne secondait pas mon impatience. Je marchai sans m'arrêter, des Rosiers jusqu'à Tours : il y a dix-neuf lieues. J'avais pris un morceau de pain avec moi, et quand ma langue desséchée s'attachait à mon palais. je descendais la levée, je me désaltérais dans la Loire, et je poursuivais mon chemin. Je n'espérais joindre Juliette qu'à Paris; mais je fus forcé de m'arrêter à Tours pour prendre un peu de repos. J'entrai dans cette

même auberge où, quelques années auparavant, j'avais passé une nuit si douce et si tranquille. Ma fille était dans la cour; elle jouait avec les enfants de la maison. Dès qu'elle me vit, elle accourut à moi.

— Où est ta mère?

— Oh! elle est bien malade.

— Elle ne l'est plus, s'écria Juliette en se précipitant dans mes bras. Elle a retrouvé Happy et le bonheur.

Elle me serra sur son sein; elle me combla des plus tendres caresses; l'impression de la joie ajoutait à sa beauté. Je ne parlais pas, je n'en avais pas la force. Il ne m'en restait que pour sentir une félicité nouvelle. Elle me fit entrer dans sa chambre, je retombai à ses genoux.

— C'est au coupable à s'humilier, s'écria-t-elle en me relevant. L'homme qui renaît à la vertu a recouvré mon estime; et si mon amour, si cet amour brûlant, qui ne se démentira jamais, est de quelque prix à ses yeux, qu'il en jouisse, qu'il le savoure, qu'il en épuise la source dans des torrents de volupté.

Les combats qu'elle s'était livrés pour me cacher le mal que lui faisaient mes désordres, l'insensibilité qu'elle avait marquée en me quittant, et qui était si loin de son cœur, la crainte de m'avoir perdu sans retour, toutes ces choses réunies l'avaient vivement affectée, et elle était arrivée à Tours avec une fièvre violente.

— La paix de l'âme est le premier médecin, me dit-elle en souriant.

Et, en effet, la fièvre ne revint plus.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Paris plus empressés, plus amoureux que jamais. Cervières et sa femme nous reçurent comme nous nous y étions attendus; mais la tristesse était peinte sur

leurs visages. Cette maison, autrefois si brillante, n'avait plus rien de sa splendeur passée. Cervières avait perdu sa charge. M. d'Hérouville était émigré. On avait séquestré ses biens, et il ne restait à sa fille que le cœur de son mari.

— Nous sommes réduits à l'exact nécessaire, me dit Cervières; mais nous le partagerons avec vous, jusqu'à ce qu'un emploi lucratif supplée à la modicité de votre revenu. Vous n'êtes pas né, comme moi, dans une caste proscrite; vous êtes dans l'âge où l'on intéresse, et vous êtes propre à tout. Le mérite n'est pas persécuté encore. Montrez-vous, sollicitez, et si ceux qui sont maintenant à la tête des affaires veulent vraiment le bien public, ils se hâteront de vous employer.

Juliette pensa comme M. de Cervières. Fière de son époux, elle désirait qu'il se distinguât de la foule commune, qu'il fixât l'attention, qu'il acquît des droits à la considération et à la reconnaissance publique. L'occasion était favorable : elle me conseilla de la saisir.

Mon inclination s'accordait assez avec les vues de Juliette et de Cervières. Je n'étais pas ambitieux; mais j'avais cette noble émulation inséparable de quelque mérite, et je résolus de m'occuper de mon avancement.

J'avais rempli successivement plusieurs emplois avec la probité sévère de l'homme qui connaît ses devoirs et qui sait les respecter : ma probité m'avait fait perdre mes emplois. Elle gênait certains hommes, dont elle était la satire muette. J'avais des ennemis par cela seul que j'avais servi mon pays avec courage et franchise. On avait contracté l'habitude des meurtres juridiques, et on ne pensa point à m'assas-

siner. La haine se contenta de ma destitution.

Juliette voyait les nuages se grossir, s'amonceler. Elle prévit l'explosion. Ses instances me déterminèrent à rentrer dans cette classe ignorée qui n'a dû son salut qu'à son obscurité. Cependant, le discrédit du papier réduisait notre revenu à rien; les talents étaient délaissés, et les miens m'étaient à peu près inutiles. Le besoin allait se faire sentir. Mon âme, trop sensible, éprouvait d'avance ce qu'il a d'affreux, et je ne regardais plus Juliette et ma fille sans gémir intérieurement sur le triste sort qui leur était réservé.

Pendant que j'occupais des places lucratives, j'avais soulagé Cervières et sa famille, dont la situation n'était rien moins qu'heureuse, et ces vrais amis avaient eu la générosité d'appuyer les instances de Juliette : ma sûreté leur paraissait préférable à tout. Nous souffrions ensemble, lorsque Cervières fut attaqué d'une tristesse profonde, que j'attribuai d'abord à des privations auxquelles il n'était pas accoutumé. Je m'en expliquai avec lui. Son âme était au-dessus des coups de la fortune; mais elle n'était pas inaccessible à la crainte. Il avait vu périr ses meilleurs amis; il tremblait pour sa vie, et ce n'était pas sans sujet. Un soir, nous étions tous réunis, selon notre usage. Nous soupions, et nous trouvions quelque soulagement à nos peines, entre nos femmes et nos enfants : on frappa à la porte. L'aîné des enfants de Cervières fut ouvrir : c'étaient des sbires qui venaient arrêter son père. Ils se répandirent dans la chambre avant que nous pussions nous mettre en défense. L'extrême danger où se trouvait Cervières lui rendit toute son energie : il se montra grand, calme, et fort

de son innocence. Il suivit ses gardes et nous laissa sa femme à consoler. On mit les scellés partout, on les mit jusque sur les effets de madame de Cervières, et elle resta sans ressources. Elle avait deux enfants, et elle n'avait plus de pain à leur donner. Je voulus solliciter l'appui de quelques hommes vertueux, demander de l'occupation, être utile, et gagner de quoi soutenir ma femme, ma fille et la famille de mon ami. Juliette s'y opposa constamment. Elle comptait les dignités pour rien, et l'opulence pour peu de chose. Elle ne respirait que pour aimer : sa passion était sa vie, toute son âme était de l'amour.

— Non, dit-elle, non, tu n'exposeras pas ta tête : je peux tout perdre, hors toi. Vendons notre bien ; nous le remplacerons peut-être un jour. Les extrêmes se touchent : un nouvel ordre de choses peut naître du sein même du chaos.

Je fis passer ma procuration à Lysi. Il vendit, et nous reçûmes un million en assignats. Je respirai un moment, et je me partageai tout entier entre Juliette, son amie et nos enfants. Je fis passer des secours à Cervières. A force de peines et de ruses, je l'approchais quelquefois ; je lui donnais des motifs de consolation auxquels je ne croyais pas moi-même. Je l'assurais que sa femme était tranquille, qu'elle sollicitait, qu'elle espérait sa liberté, et toutes ses démarches étaient infructueuses. Le chagrin la consumait, elle s'éteignait dans nos bras. Juliette passait les jours et les nuits auprès d'elle. Elle cherchait à ranimer son courage ; il n'en restait pas dans son cœur la plus faible étincelle. Juliette, malheureuse par l'amitié, n'était pas sans alarmes pour l'objet de son amour. Elle cachait soigneusement les sentiments pénibles qui l'agitaient tour

à tour ; je renfermais ma douleur. Nos enfants étaient encore sans prévoyance, et du moins ils ne connaissaient pas le malheur.

Un jour, jour funeste, jour déplorable, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, un marchand de journaux cria sous nos fenêtres la mise en jugement de tous les membres du Parlement de Paris. Madame de Cervières s'élança de son lit, s'habilla malgré nos remontrances, sortit malgré nos efforts, et courut au tribunal.

— Suis-la, me dit Juliette, suis-la, elle va se perdre.

Je la joignis, je voulus la ramener chez elle: elle n'entendait rien, et je me décidai à l'accompagner. Nous entrâmes dans la salle où siégeait le tribunal, et nous aperçûmes Cervières au milieu de ses confrères. Ils étaient entourés d'une garde nombreuse. Les débats étaient commencés. Madame de Cervières, pâle, défaite, portait alternativement son œil égaré sur son mari et sur ses juges. Un mot en faveur de l'accusé la rappelait à la vie, et elle respirait comme quelqu'un qu'on vient de soulager d'un pesant fardeau. Un mot défavorable la replongeait dans un morne accablement ; les muscles de son visage s'allongeaient et s'agitaient de mouvements convulsifs. Pour moi, je ne m'abusais pas sur le sort qui attendait le malheureux Cervières. A la première interpellation qui lui fut faite, à la manière dont on reçut sa réponse, je jugeai qu'il était condamné d'avance.

On sortit enfin pour aller aux opinions. Qu'on se figure les angoisses d'une épouse sensible, en proie, pendant une heure, à ce que l'incertitude la plus horrible a de plus déchirant. Hélas ! elle fut trop tôt certaine de son malheur. On prononça l'arrêt fatal, et le désespoir s'empara de son âme. Elle jeta

des cris perçants, et tous les yeux se tournèrent sur elle. Elle maudit la perversité des juges, l'imbécillité d'un peuple qui applaudissait lâchement à des assassinats et on la saisit. Je la retins une seconde; mais, je l'avoue, la crainte d'être perdu pour Juliette m'empêcha de rien entreprendre ; que pouvais-je d'ailleurs ? On la traîna au banc de mort, et son époux reparut pour être condamné à mourir doublement, en mourant aux yeux de sa femme, ou en la voyant mourir la première.

Je sortis saisi d'horreur et d'indignation. Je rentrai chez moi dans un état de stupeur qui absorbait toutes mes facultés. Je pris les deux orphelins, je les mis sur mes genoux et je pleurai sur eux.

— Ils n'ont plus que nous, dis-je à Juliette; nous ne les repousserons pas.

— Les repousser? s'écria-t-elle ; ils partageront avec ma Cécile son pain, mes soins et mon amour.

Le jour même on les chassa de la maison de leur père, et nous en sortîmes avec eux. Nous nous réfugiâmes sous un toit, et nous cachâmes notre chagrin et nos craintes de l'avenir sous les livrées de la misère ; elle allait nous assaillir. De jour en jour nos assignats avaient perdu de leur valeur, et dans deux mois il n'en pouvait plus rester un. Quelles réflexions terribles fit naître cette situation désespérante ! Sans mon fol attachement pour madame Lysi, nous aurions vécu tranquilles aux Rosiers. Ce petit bien suffisait à tout quand Juliette le faisait valoir. J'avais détruit son repos, j'avais dissipé sa fortune ; je la livrais aux horreurs de l'indigence ; un malheur plus grand l'attendait encore, et il devait être la suite de mes désordres. J'étais tourmenté, bourrelé, je ne vivais plus. Une nuit, fatigué par des

songes affreux, je me réveillai en sursaut, en m'écriant :

— Il ne lui reste que mon amour !

— Et cet amour est tout, répondit-elle aussitôt en me serrant dans ses bras. Sans lui point de bonheur ! avec lui plus de misère.

— Tu ne dormais donc pas ?

— Non, mais je pensais à toi.

— Péniblement?

— Ton image est toujours riante.

C'est ainsi qu'elle me reprochait ses malheurs.

Il fallut travailler. Juliette, la fille d'un pair d'Angleterre, trouva de l'ouvrage chez une lingère, et le reçut comme une faveur du ciel. J'essayai des gouaches ; je ne trouvai point à les vendre, et j'achetai des crochets. Oh ! combien nous nous repentîmes alors de n'avoir pas suivi les conseils d'Abell ! L'Angleterre nous offrait un asile, et bientôt nous n'en devions plus avoir au sein même de ma patrie ; mais il était trop tard pour revenir à ce projet : Abell avait obtenu l'ambassade de Suisse. Irions-nous à Londres sans appui, sans ressources, sans autre recommandation que notre indigence, implorer l'assistance de parents éloignés, que nous ne connaissions pas ? D'ailleurs, la guerre était allumée dans toute l'Europe, les passeports impossibles à obtenir, et la surveillance sur les routes inquisitoriale.

— Travaillons, me disait Juliette, toujours forte et résignée ; travaillons, ce produit est sûr : sachons nous y borner, et laissons les chimères.

Je m'établis dans la cour des diligences. J'étais dans la force de l'âge ; les fardeaux les plus lourds étaient ceux que je préférais : ils rapportaient davantage. Je passais les jours entiers dans les travaux les plus

durs ; la sueur ruisselait de tout mon corps ; j'étais quelquefois excédé, mais je pensais à Juliette, et je retrouvais des forces. J'avais tant de plaisir à lui rapporter le produit de ma journée ! Elle trouvait si bon le pain que je lui gagnais ! les mets qu'elle m'apprêtait étaient si savoureux ! Quand nous étions rassemblés le soir, les caresses de ma Cécile, la reconnaissance des pauvres petits enfants de Cervières, l'amour de Juliette, le mien, formaient un tableau touchant qui rendait la paix à l'âme et la volupté au cœur.

Cependant je n'étais pas habitué aux exercices violents, et les efforts soutenus auxquels je m'étais soumis altérèrent ma santé. J'avais besoin de repos ; mais Juliette avait besoin de mes bras, et je continuai à travailler avec ardeur. Elle voyait que je dépérissais, elle me conjurait de me ménager, je le lui promettais, je n'en faisais rien, et je rentrai enfin avec une fièvre violente. Juliette, ma bonne, ma précieuse Juliette, me soignait, me consolait, et trouvait encore la force de me sourire. Elle dépensa bientôt le peu que nous avions d'épargnes ; elle attendait alors le moment où je reposais, et elle allait vendre ses chemises pour me procurer des secours. Je serais mort si je l'avais su. Je guéris, et je lui dus la vie : que ne lui devais-je pas ?

Mes inquiétudes revinrent avec ma santé. Qu'allais-je faire ? Qu'allions-nous devenir ! Juliette ne voulait plus que je reprisse mes premiers travaux, absolument elle ne le voulait plus. J'insistai ; elle jeta mes crochets au feu.

— Il faut donc demander l'aumône ? lui dis-je avec un profond soupir ; tendre la main après avoir donné ! Oh ! cette idée est insupportable.

— Nous avons encore de quoi vivre quatre jours.

— Et après ?

— Qui sait le changement qu'ils peuvent amener ?

Le facteur de la poste m'appela de la rue. Je descendis ; il me remit une lettre. Je reconnus l'écriture, et je remontai précipitamment en criant :

— Voilà une lettre d'Abell.

— Il a répondu à ma confiance : tu es sauvé, me dit Juliette en m'embrassant.

Elle avait calculé le moment où nous devions périr d'inanition, et elle avait voulu le prévenir. Trop fière pour demander pour elle, elle n'avait pas rougi de demander pour moi. Abell nous restait seul : c'est à lui qu'elle s'était adressée, et sa lettre lui était parvenue sous une enveloppe à l'adresse d'un des premiers magistrats de Bâle.

Abell allait beaucoup au delà de ce que nous pouvions raisonnablement espérer. Il nous donnait quatre mille livres, espèces, à prendre chez un banquier qui faisait des affaires avec la Suisse, et il nous pressait de l'aller joindre pour ne plus nous quitter. « J'ai fait un mariage de raison, nous disait-il ; j'ai épousé une femme estimable, je l'ai perdue, et elle m'a laissé un fils ! il sera l'époux de Cécile. Si je n'ai pu faire le bonheur de Juliette, que je la rende au moins heureuse dans son enfant. » Quels procédés délicats ! quelle manière de déguiser le bienfait ! Il avait tout prévu ; il nous facilitait les moyens d'obtenir un passeport en joignant à son paquet des lettres de différents négociants de Bâle, qui m'invitaient à aller sur les lieux traiter d'une partie considérable de comestibles : ces bons Suisses s'étaient prêtés, sans nous connaître, à nous tirer de l'oppression. Juliette ne m'avait pas

dit qu'elle eût écrit à Abell. Elle ne savait pas si sa lettre lui parviendrait, et elle n'avait pas voulu me donner une fausse joie. Quelle fut la sienne, quelle fut la nôtre en lisant la réponse! Quel homme que cet Abell! je ne pouvais le comparer qu'à Juliette.

Je courus chez le banquier; il me compta ma somme, et je la rapportai chez nous. J'allai ensuite à ma section demander un passeport. Je produisis pour titres les lettres des négociants suisses. On les examina longtemps; on me fit des questions; j'y répondis d'une manière générale et satisfaisante pour les gens à qui j'avais affaire. On loua le zèle qui me portait à m'occuper des besoins publics, on m'expédia mon passeport, et on me dit de l'aller faire viser à la commune. Je m'y rendis; j'entrai au bureau des passeports. Un homme en bonnet rouge était assis à une table; je lui présentai mes papiers. Il les prit sans daigner lever la tête, et sans me dire un mot. Il lut et relut les lettres de Suisse; il en tira d'autres d'un tiroir, et parut comparer les différentes écritures; il prit enfin le passeport; je croyais qu'il allait le signer : « Jean Happy! » s'écria-t-il en se tournant vivement de mon côté. C'était le curé de Saint-Etienne-du-Mont. Je frémis en le reconnaissant : ma tête n'était plus à moi.

Il avait renoncé publiquement ce Dieu que sa conduite avait si longtemps blasphêmé. Il se faisait appeler *Brutus;* il dénonçait, il persécutait la vertu. Il avait voulu être l'homme de Robespierre; il l'était devenu à force de forfaits. « Que vas-tu faire en Suisse? me dit-il, sans penser même à me cacher sa fureur. — Mes papiers ne l'indiquent-ils pas? — Tu m'es suspect. — Je le crois. — Ta femme est-elle ici? — Que t'importe? — Réponds, je te l'or-

donne au nom de la loi. — Des lois! il n'en est plus si tu es leur organe. » Deux de ses dignes confrères parurent, et il se modéra. « Repasse demain, me dit-il, je te remettrai ton passeport. »

Je sortis effrayé, incertain de ce que j'allais faire. Lorsque les *Brutus* disposent arbitrairement de la vie des citoyens, leur autorité est déjà chancelante; elle tombe avec la popularité qui l'a produite; le peuple voit clair enfin, et ce moment ne devait pas être éloigné. Je pouvais sortir à l'instant même de Paris, à la faveur de ma carte de sûreté. Seul, je pouvais me cacher dans les bois, dans les carrières, et attendre le jour de la vengeance publique. Mais où aller, sans passeport, avec une femme et un enfant incapables de supporter cette vie errante, et qui n'avaient déjà que trop souffert? Trois personnes sans domicile sont bientôt remarquées, et pour être arrêté il ne fallait qu'être vu. Après avoir réfléchi quelque temps, je pensai que je me livrais peut-être à des craintes exagérées. Sans doute Brutus voulait me perdre, sans doute il en avait le pouvoir; mais il ne pouvait pas signer seul un mandat d'arrêt, et je ne croyais pas les hommes assez dépravés encore pour supposer que ses collègues signassent celui-ci uniquement pour satisfaire ses passions. Je ne présumais pas qu'il pensât à me faire arrêter à la commune même. Je pouvais le faire connaître à ses collègues, et il suffisait qu'un seul d'entre eux eût conservé quelque chose d'humain pour que je n'eusse rien à craindre de lui. Je n'avais alors à redouter que ces pièges adroits qui ne produisent pas leur effet en vingt-quatre heures, et je résolus de retourner à la commune : c'était, d'après ma manière de voir, le parti le moins dangereux.

Je rentrai chez moi. Je ne dis rien à Juliette de ce qui venait de m'arriver, je chargeai mes pistolets, je les mis dans ma poche, et je continuai de vaquer à mes affaires. Le lendemain, je me présentai à la commune. Brutus n'y était pas, et j'en augurai bien. Celui qui était au bureau me parla avec assez de douceur, et je pris quelque confiance. Mes pistolets repoussaient les poches de mon gilet : il me demanda ce que j'en voulais faire. Je répondis que je les avais achetés pour ma route. Il désira les voir : j'eus l'imprudence de les lui remettre. « Ils sont chargés, me dit-il, pourquoi cela ? » Je ne sus que répondre. « Brutus nous a dit vrai, reprit-il, tu es un scélérat. » L'espoir est le dernier sentiment qui s'éteigne dans le cœur de l'homme. J'espérai ramener celui-ci à force de patience et de docilité. Je lui racontai tout le mal que Brutus m'avait fait. Je lui peignis mes malheurs et sa bassesse, les vertus de Juliette et sa turpitude. Un rire amer fut sa seule réponse ; il déchira mon passeport, et sonna. Furieux d'être joué aussi indignement, je voulus me jeter sur lui, il m'arrêta avec mes propres armes. La garde entra, il lui remit un mandat d'arrêt. Désespéré d'avoir livré mes pistolets, certain de ma perte, je voulus au moins revoir Juliette avant que de mourir, respirer son haleine pour la dernière fois. Je renversai à droite et à gauche ceux qui voulaient m'arrêter : je me fis jour, et j'arrivai aux degrés qui descendent sur la place de Grève. Ils me poursuivirent mais je les gagnai de vitesse. Ils crièrent : *Arrête, arrête l'aristocrate !* et le poste de la Grève sortit, et me barra le passage. Je me retournai, et je courus d'un autre côté. Aux cris multipliés *arrête, arrête*, quelques hommes s'attroupèrent et voulurent me saisir. Je ra-

massai un pavé, je frappai sans relâche sur tout ce qui osait m'approcher, je répandais l'épouvante autour de moi; j'allais m'échapper encore. Un boucher me jeta son bâton dans les jambes et je tombai. Dix hommes se jetèrent sur moi: la garde eut l'infamie de me frapper à coups de crosse. On criait de toutes parts : *A mort l'aristocrate!* Brutus avait besoin que je vécusse encore : son confrère me fit épargner. On me traîna au Luxembourg.

Les malheureux sont compatissants. Un prisonnier bassina mes plaies; il me présenta des aliments; je les refusai. J'appelais à grands cris ma Juliette et ma Cécile. Je bravais, je méprisais la mort; mais j'étais déchiré par l'idée de les abandonner à la misère et à l'infamie. La jalousie s'alluma dans mon sein, et vint ajouter à mes maux. J'arrachai mes habits, mes cheveux. Je n'avais qu'un cri, c'était Juliette; je ne souffrais que pour Juliette, je ne regrettais qu'elle, et je sentais que je l'aimais avec fureur au moment où je la perdais pour jamais. Mon désespoir, mes sanglots rassemblèrent tous les prisonniers. Des femmes jeunes, belles, sensibles, compatirent à ma douleur : les cœurs tendres s'attirent, s'entendent et se répondent. Elles ne me donnèrent point d'espoir : elles savaient que les tigres ne pardonnent jamais. Elles m'engageaient à me résigner; elles l'étaient elles-mêmes, et cependant elles aimaient aussi. Ce sexe nous égale en vertu, nous surpasse quelquefois en courage, nous fait aimer la vie, et nous aide à mourir.

Je rougis de ma faiblesse; je redevins homme, et me promis de l'être jusqu'à la fin. Je ne m'occupai que de mes derniers moments.

On avait des moyens pour faire sortir des

lettres : j'écrivis à Abell. Je lui recommandai sa Juliette, qui allait cesser d'être la mienne; je le suppliai de réparer envers cette infortunée les outrages de la fortune. Je ne lui prescrivais rien, je m'en rapportais à son cœur. Je lui conseillais seulement de la faire réclamer par le résident suisse à Paris, et de l'envoyer prendre par un homme de confiance. Je finissais en le remerciant de ce qu'il avait fait pour moi. « Je vais mourir à vingt-huit ans, lui disais-je. Mon dernier soupir sera pour l'amour; l'avant-dernier sera pour vous. »

J'écrivis ensuite à Juliette. Je lui apprenais ma détention, ce qui l'avait occasionnée, et la fin que j'attendais.

« Pleure, lui disais-je, mais sois assez forte pour te consoler. Vis pour ta fille, vis pour toi. Pardonne-moi l'amour que je t'ai inspiré et que je ne méritais pas; pardonne-moi des faiblesses qui t'ont affligée, et dont le souvenir me suivra au tombeau; pardonne-moi tes malheurs, et hâte-toi de les réparer. Un homme vertueux t'adore; je te remets entre ses mains. Accorde-lui le prix de dix ans de constance; donne un père à ta Cécile, et si en effet quelque chose de nous doit survivre à nous-mêmes, le spectacle de ton bonheur ajoutera au bienfait de l'immortalité. Je veillerai sur toi, sur ta fille, sur ton nouvel époux. Mon ombre ne vous quittera point, elle errera sans cesse autour de Juliette; elle lui ouvrira les portes de l'éternité. »

En écrivant ces mots, ma constance m'abandonnait; je buvais à longs traits la coupe d'amertume. Je remis mes lettres à une jeune dame, qui me regardait écrire, et qui daignait essuyer mes larmes. Son air était serein, j'en marquai de l'étonnement.

« Mon amant était beau comme vous,

me dit-elle. Il est mort hier; j'ai reçu mon acte d'accusation aujourd'hui; je le rejoindrai demain. »

Le lendemain, à dix heures, on vint prendre cette femme intéressante, on la mit dans un fourgon avec quinze autres victimes. Elle m'aperçut et me dit adieu de la main. Son œil se tourna doucement vers le ciel, et ses lèvres sourirent.

Un prisonnier vint me dire qu'une femme, dans l'éclat de la beauté, était assise au pied d'un arbre avec une petite fille; qu'elle était accablée de douleur, et que ses yeux étaient constamment fixés sur les murs de notre prison.

« C'est Juliette, lui dis-je aussitôt. » Et je courus sur les plombs. C'était elle en effet. Elle me reconnut; elle étendit ses bras vers moi; ma petite Cécile tomba à genoux, et invoqua le ciel. Le ciel fut sourd au vœu de l'innocence : il nous réservait d'autres épreuves. Des infortunées, qui passaient les jours sous ces murs de proscription, pour entrevoir un moment l'objet de leur tendresse, et qui se croyaient heureuses de respirer le même air, ces malheureuses entourèrent Juliette et caressèrent ma fille. Je ne pouvais pas les remercier; je les bénis.

Deux heures après je reçus un billet dans un pain; il était de Juliette.

« Un cœur comme le mien ne se donne qu'une fois. Il peut souffrir beaucoup, et ne saura pas survivre à ce qu'il aime. Madame de Cervières m'a laissé un grand exemple : nous nous rejoindrons tous. Je lègue ma fille à Abell. »

Je conclus de ce billet que Juliette elle-même était sans espoir. Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, et je passai plusieurs heures dans un profond accablement.

Je restai tout le jour sur les plombs, et

Juliette ne parut pas. J'y retournai le lendemain, dès que nos chambres furent ouvertes. Elle passa, elle s'arrêta un moment, et continua de marcher. Elle allait très vite, et je jugeai qu'elle travaillait à ma délivrance.

Le soir je reçus un second billet :

« Depuis ce matin je marche, et je n'ai pas trouvé un cœur sensible : ils sont tous d'acier. Je vais chez Brutus lui-même. Je m'abaisserai, je pleurerai devant lui. Il aura pitié de moi. puisqu'il m'aime. »

Malheureuse ! où vas-tu ? Je serais mort en paix ; tu vas empoisonner mes derniers moments ? Je passai une nuit cruelle. Je m'étais consolé en pensant qu'Abell me remplacerait auprès d'elle ; je ne pus supporter l'idée de la savoir en proie à la lubricité d'un monstre. Je me réveillai vingt fois, tantôt glacé, tantôt trempé de sueur.

Le matin, je reçus un troisième billet :

« Je peux te sauver la vie ; mais on la met à un prix... Je ne peux m'y résoudre, et tu meurs si je me défends. »

Oui, je mourrai ! m'écriai-je : et je mourrai avant que le crime soit commis. J'arracherai à ce lâche le prix de ses forfaits. Tu pourras te défendre quand je ne serai plus, et je montai sur les plombs pour me précipiter. Un jeune homme de seize à dix-sept ans s'était attaché à moi, et me quittait peu. Il monta après moi, et me prit sous le bras.

— Laissez-moi, lui dis-je, vous me gênez.

— Quel ton ! reprit-il. Que venez-vous faire sur les plombs?

— Laissez-moi, laissez-moi.

— Vous voulez mourir, et nous pouvons nous sauver.

— Nous sauver ! quand ?

— Dans une heure.

— Ah ! parle, parle, parle. Je te devrai plus que la vie.

— Mon projet est sûr. Il me fallait un homme de tête pour me seconder; je vous ai trouvé. Suivez-moi; je vais m'expliquer.

Je le suivis, il descendit et me conduisit dans sa chambre.

Nous y étions à peine, que les guichetiers vinrent nous saisir. Il y avait parmi nous des espions de ce qu'on appelait alors gouvernement. Un de ces misérables nous avait entendus sur les plombs, et avait couru avertir. On m'ôta mes boucles, mes jarretières, mon col et mon mouchoir, et on m'enferma seul dans une chambre dont la croisée était murée. Je m'étendis sur le pavé, je le frappai à coups redoublés avec ma tête; je me sentais l'affreux courage de m'achever ainsi. On rentra dans ma chambre, on me jeta sur des matelas, et on m'attacha les bras et les jambes à des anneaux de fer. Je fis des efforts inouïs : je ne pus pas me détacher. J'essayai d'avaler ma langue; cela me fut impossible. J'appelai la mort à grands cris; la voûte répondait seule à ma voix. Vers le soir on vint me prendre, on me mit les fers aux mains, et on me fit descendre dans la cour : une voiture m'attendait. Je provoquai les gendarmes, je les attaquai avec mes fers. J'espérais qu'un d'eux me passerait son sabre au travers du corps : on se contenta de me lier les coudes derrière le dos, et on me mit dans la voiture.

En sortant la dernière porte, j'aperçus Juliette. Elle était debout contre un mur; ses traits étaient renversés, ses vêtements en désordre: elle ne pleurait pas; elle étouffait. Elle me vit passer.

— C'est donc ma dernière ressource, dit-elle à demi-voix, il faut se soumettre.

La voiture partit; on me descendit à la Conciergerie, et on me jeta dans un cachot.

Croirait-on que j'éprouvai, en y rentrant, un sentiment de joie? Elle a résisté, disais-je, puisqu'on me met en jugement. Demain je meurs, et l'infâme Brutus ne dégradera pas le plus bel ouvrage de la nature. Je passai une nuit tranquille. J'entendais l'horloge, je comptais les heures; je ressemblais au voyageur haletant, qui aperçoit le terme d'un long et pénible voyage.

A huit heures la porte de mon cachot s'ouvrit. On y poussa une femme, et les verrous se refermèrent. Elle vint tomber près de moi : c'était Juliette. Oh! que la mort me parut amère, quand je vis que je ne mourrais pas seul! Je lui parlai, elle ne me répondit que des mots entrecoupés; une horreur secrète l'agitait. Je crus que ces caresses, jadis si puissantes, la rendraient à elle-même; elle s'y déroba avec précipitation.

— Je suis indigne de toi, s'écria-t-elle, le crime m'a souillée.

Je tombai anéanti, je ne proférai pas un mot; la mort était dans mon sein. Juliette sanglotait dans un coin du cachot, j'étais sourd à sa douleur, j'étais tout entier à la mienne? Elle se traîna à mes genoux, et elle me demanda pardon :

— Ma vertu, me dit-elle, m'était plus chère que ma vie; mais tu m'es plus cher que ma vertu. Le monstre m'a juré qu'il te laisserait vivre... Je me suis prostituée...

— Dieu!

— Le lâche! je l'ai reçu dans mes bras. Il me faisait horreur, et il crut jouir.

— Qui donc t'a fait descendre ici?

— C'est lui-même.

— Ah!... ah!...

— Va, m'a-t-il dit, je te rends à ton époux. Dis-lui que tu sors du lit de cet homme que tu as si longtemps méprisé. Va, meurs

avec lui et que ton infâmie ajoute à son supplice.

Un long et affreux silence succéda à cette horrible explication. Enfin je rassemblai ce que j'avais de force, et je rappelai ma raison. La laisserai-je mourir sans consolation? me dis-je à moi-même; n'est-ce pas pour racheter ma tête qu'elle s'est... Une femme est-elle déshonorée, quand son âme reste pure? Je m'approchai d'elle, je l'encourageai, je la ramenai à l'estime d'elle-même. Elle répondit d'abord d'un air timide à mes caresses; bientôt elle se livra davantage, bientôt nous oubliâmes que nous avions épuisé ce que la scélératesse humaine a de plus atroce; nous oubliâmes que le cercueil était ouvert à nos pieds; elle me délia les bras et, dans le fond d'un cachot infect, étendus sur la paille humide, nous retrouvâmes les délices de l'amour et ses plus vives jouissances... Il me semblait que je la purifiais.

Ces moments où nous rêvâmes le bonheur furent bientôt interrompus. On nous fit monter, et nous parûmes avec cinquante autres malheureux devant cette horde d'assassins. Brutus était parmi les témoins; Juliette détourna la tête, et le monstre rit du rire affreux du crime. J'entrai en fureur; je me levai, on me retint; je voulus parler, on me mit hors des débats, on me fit descendre dans la chambre où les condamnés attendent leur dernière heure.

Vers midi, on y entassa mes compagnons d'infortune. Je cherchai Juliette, et nous nous assîmes l'un à côté de l'autre dans le fond de la chambre. Je la fixai : elle était calme. Elle me prit la main :

« Du courage, me dit-elle, on ne meurt qu'un moment et, après ce qui m'est arrivé, la vie serait un long supplice. »

Elle fit appeler l'épouse du concierge, et la pria de lui faire voir sa fille pour la dernière fois. Cette femme n'était pas née pour son état : elle avait un cœur. Elle alla nous chercher notre enfant et ceux de Cervières. Ces trois petits malheureux avaient passé la nuit seuls dans un galetas. et ils n'avaient cessé de pleurer. Leurs pleurs redoublèrent en nous voyant; ils nous serraient dans leurs bras : ils sentaient ce qu'ils allaient perdre. Nos larmes se mêlèrent longtemps aux leurs. « Eloignez-les, dit Juliette à la femme du concierge ; je m'affaiblis auprès d'eux, et j'ai besoin de toute ma constance.» Elle donna à cette femme tout ce qu'elle avait d'argent; elle lui fit prendre l'adresse d'Abell : elle lui fit promettre de lui écrire quand nous ne serions plus, et de prendre soin de ces enfants jusqu'à ce qu'elle ait reçu sa réponse. Ces pauvres enfants ne voulaient pas nous quitter. Il fallut les arracher de ce lieu de désolation.

L'exécuteur entra... Des cheveux coupés... Des mains liées... Ah!

On chargea les charrettes des premiers qui se présentèrent. On les prenait au hasard. comme des agneaux dans une bergerie. Juliette et moi nous n'avions pas quitté notre place; nous étions toujours dans le fond de la chambre. Nos mains ne pouvaient plus se toucher; nos lèvres se joignirent encore, et nous attendions notre tour.

— Les charrettes sont pleines, dit l'exécuteur au concierge; rentrez ces quatre-là, ils passeront demain avec les autres.

— Faites venir une voiture, dis-je à l'exécuteur; au nom de Dieu. ne nous laissez pas vingt-quatre heures dans cette intolérable situation.

— On se gênera pour toi! répondit un homme en bonnet rouge : allons, marche!

Nous rentrâmes en prison et nous entendîmes partir les charrettes qui menaient les autres à la mort.

Vers les six heures, je dis à Juliette : « Ils sont heureux, ils ont cessé de souffrir, et nous... » Tout à coup un mélange confus de voix, le galop des chevaux, le bruit des roues des affûts nous tirèrent de l'espèce de léthargie dans laquelle nous étions plongés. Nous écoutâmes sans pouvoir rien distinguer, et le tumulte allait toujours croissant. On battit la générale, on sonna le tocsin. « Est-ce encore un 2 septembre ? dit Juliette en cachant sa tête dans mon sein ; oh ! cette mort serait affreuse !... Te voir massacrer devant moi !... » On ouvrit la porte de notre chambre... Juliette se jeta dans mes bras, je l'enveloppai dans les miens, nous fermâmes les yeux et nous attendîmes les coups.

— Ne craignez rien, me dit-on, peut-être êtes-vous sauvés.

Je me retournai, je vis la femme du concierge.

— Robespierre, poursuivit-elle, le conseil de la Commune, les membres du tribunal sont mis hors de la loi. Ils pensent à se défendre, ils succomberont peut-être, le sang innocent cessera de couler.

— Courez, lui dis-je, courez, informez-vous, rassurez-nous, rendez-nous à la vie.

Deux jours après, on apporta l'ordre de rétablir dans leurs différentes maisons d'arrêt ceux qui étaient à la Conciergerie pour des faits révolutionnaires. La femme du concierge nous rendit exactement notre argent. Nous la comblâmes de bénédictions. Nous prîmes avec nous les enfants ; on eut l'humanité de nous les laisser, et nous rentrâmes au Luxembourg. Mes anciens compagnons furent frappés d'étonnement en

me voyant : ils me croyaient exécuté de la veille. Ils prirent la part la plus touchante à l'événement qui m'avait conservé, et qui les rassurait sur leur propre existence. Bientôt, en effet, nous fûmes tous libres.

Juliette changeait sensiblement. L'âme la plus forte tient toujours à la vie, et pendant quelques jours elle n'avait été émue que par le plaisir d'être encore. Elle avait fait depuis un retour sur elle-même, et le souvenir de Brutus la poursuivait sans relâche. Je redoublai auprès d'elle de soins, d'égards et d'amour. Si je ne lui fis pas oublier le monstre, je la convainquis par tous les moyens que me suggéra ma tendresse, par tous les raisonnements que me fournit la raison, que, loin de se croire coupable, elle devait avoir d'elle-même cette haute estime que donne la vertu portée au dernier terme où l'humanité puisse atteindre. Quand elle fut certaine que je la respectais, que je la chérissais plus que jamais, elle s'étourdit sur ce souvenir fâcheux, elle surmonta sa mélancolie, elle redevint la plus belle comme la plus aimable des femmes.

Abell ne cessait point de nous écrire. Il nous priait, il nous ordonnait, au nom de l'amitié, de nous réunir à lui. J'aimais mon pays. Il allait renaître de ses ruines; un gouvernement doux et sage devait succéder bientôt aux fureurs de l'anarchie; je désirais ne devoir mon existence qu'à moi-même : il m'en coûtait d'être à charge à mon ami. Mais Juliette craignait une réaction ; elle pria : ses moindres désirs étaient des ordres sacrés pour moi.

Je retournai à ma section. Je racontai comment j'avais perdu mes papiers, et on se rappela mon affaire. Je demandai un second passeport, et on me l'accorda après quelques difficultés. Il fut visé le même

jour et nous partîmes enfin. Nous arrivâmes heureusement à Bâle. Abell, que j'avais prévenu de notre arrivée, vint au-devant de nous et nous reçut comme si sa vie eût dépendu de la nôtre. Il nous logea chez lui, et ne nous laissa pas le temps de désirer. Il ne mit point de bornes à sa générosité.

Son fils était à peu près de l'âge de notre Cécile. Ces deux enfants s'aimèrent d'abord. L'amitié que Cécile avait pour les petits Cervières ne ressemblait pas à celle que lui inspirait le jeune Abell. Le père de celui-ci souriait aux marques d'attachement que ces enfants se donnaient, il applaudissait au sentiment secret qui les attirait l'un vers l'autre. « Voilà, me disait Juliette, comme nos amours ont commencé. Puissent-ils s'aimer de même et être plus heureux ! »

Nous résolûmes, Juliette et moi, de ne pas abuser plus longtemps des bontés d'Abell. Je le priai d'observer que l'oisiveté ne convenait ni à mon caractère, ni à mon âge, ni à ma situation.

— Donnez-moi les moyens de travailler, lui dis-je et vous ajouterez, s'il est possible, aux sentiments qui m'attachent à vous.

C'était la dixième fois au moins que je réitérais mes instances.

— Puisque absolument vous le voulez, me répondit-il, il faut vous satisfaire. Je vois pour vous deux partis à prendre. Le plus court, et le moins avantageux, c'est d'être secrétaire de légation, et je me charge de vous procurer un brevet ; mais vous n'êtes pas Anglais, et vous ne serez jamais autre chose que secrétaire. Le second parti c'est de passer à Londres, d'apprendre le commerce ; je vous prêterai des fonds, et avec votre intelligence et votre activité, vous ferez sans doute une bonne maison. Choisissez.

Juliette et moi nous nous décidâmes pour le commerce. Nous donnâmes encore quelques jours à l'amitié, et nous pensâmes à nous séparer d'Abell. Il nous faisait partir pour Hambourg, où nous devions nous embarquer pour Londres.

La veille du départ, il entra dans notre chambre. Il nous présenta plusieurs lettres de recommandation, et des billets au porteur pour des sommes très fortes sur différentes maisons de Londres. Je refusai constamment ces derniers. Leur valeur m'effrayait : « Je vais vous mettre à la raison, me dit Abell : vous verrez que vous ne me devez rien. » Il tira un contrat de sa poche, et pria Juliette de le lire. C'était une donation de vingt mille livres sterling à son fils, que nous lui rendrions le jour de son mariage avec Cécile, dont, jusqu'à cette époque, nous serions dépositaires, sans intérêts. Quelle manière de donner ! Nous nous attendrîmes, nous ne pûmes le remercier ; mais il nous entendit.

Nous arrivâmes à Hambourg, et le trajet de cette ville à Londres fut court et heureux : la fortune s'était lassée enfin de nous persécuter. Les correspondants d'Abel répondirent parfaitement à ses vues. Ils nous comblèrent d'égards et de complaisance. L'un d'eux, riche marchand établi à Cheapside, m'offrit de me montrer les éléments du commerce. J'acceptai sa proposition avec empressement. Je répondis à ses soins avec une telle exactitude, je profitai si bien de ses leçons qu'au bout de quelques mois je me trouvai en état de travailler pour mon compte.

A notre arrivée à Londres, nous avions vu les parents de Juliette : ses pressentiments n'étaient que trop fondés. C'étaient des gens riches et titrés qu'une mésalliance ré-

voltait, et qui me firent sentir que je n'avais pas le bonheur de leur plaire. C'était dire à Juliette : « Ne nous revoyez plus. » Aussi rompit-elle absolument avec eux, et elle me pria de les abandonner à leurs orgueilleuses chimères. Juliette ne pouvait souffrir qu'on voulût m'humilier ; mais je pouvais souffrir tout pour Juliette. Je voulus tout tenter pour la rétablir dans l'esprit de sa famille, et je retournai secrètement chez ses parents. L'accueil repoussant que je recevais quelquefois ne me rebuta point. Milady Fenton, cousine germaine de milord Tillmouth, était immensément riche et Juliette était son unique héritière. Cependant, quand elle sut que mon commerce s'étendait, et qu'il était souvent question de moi à la Bourse, elle me traita mieux. Elle voulut bien causer familièrement avec moi, et mon esprit lui plut. Bientôt j'acquis parmi les négociants de Londres une réputation de probité qui me concilia enfin son estime. Elle m'appela son cousin et me demanda des nouvelles de ma femme : « Elle souffre beaucoup, lui dis-je, d'avoir encouru votre disgrâce, et elle vous verrait avec un respectueux empressement, si elle osait compter sur votre indulgence. — Qu'elle vienne. Il y a quelque temps que je m'aperçois qu'il est difficile de ne pas vous aimer, et votre bonne conduite justifie le choix de ma cousine. »

Milady donna un grand repas, où les parents de tous les degrés furent invités. Juliette y parut avec ses charmes, cette teinte de sensibilité qu'on ne trouve guère qu'à Londres, et qui étaient embellis, s'il est possible, par ces grâces qu'on n'acquiert qu'à Paris. La réconciliation fut sincère, et bientôt les parents de Juliette sentirent tout ce qu'elle valait. Elle devint l'idole de sa fa-

mille, et je partageai l'intérêt qu'elle inspira. Quelques-unes de mes cousines parurent même me trouver fort à leur gré. Mais l'expérience m'avait rendu sage. Je restai fidèle à ma Juliette par raison, par principes, et surtout par amour.

Ma fortune s'accrut au delà de mes espérances. Les jeunes Cervières, que j'élevais dans le commerce, avaient l'amabilité et le jugement solide de leur malheureux père. Ils répondirent à ma tendresse; ils s'occupèrent de leur bien-être : c'est tout ce que je désirais. Abell, de retour de son ambassade, se fixa à Londres. Milady Fenton mourut, et Juliette se trouva immensément riche. Je récompensai la bonne conduite des jeunes Cervières en leur passant ma maison de commerce. J'unis ma Cécile au fils d'Abell. Elle était belle comme sa mère, elle avait son âme et son cœur. Je la dotai richement, et c'est une satisfaction pour un père. Juliette, avec le temps, perdit sa beauté; elle ne perdit que cela : le parfum de la rose survit toujours à sa fraîcheur.

J'attends la vieillesse sans la craindre. J'ai fait des fautes : qui n'en fait pas? mais j'ai fait aussi quelque bien. Je me propose d'en faire encore, et d'embellir ainsi mes derniers jours.

FIN

Paris — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue Cadet.
A. Mangeot, directeur.

ŒUVRES DE VOLTAIRE

BLIÉES DANS LA **Bibliothèque Nationale**.

méros
e la
lection

2. *Histoire de Charles XII, roi de Suède.*	2	Volumes
22 *Histoire de l'Empire de Russie, sous Pierre le Grand*	2	—
33. *Candide ou l'Optimisme*	1	—
40. *L'Homme aux quarante écus*....	1	—
60. *La Princesse de Babylone*...........	1	—
70. *Zadig ou la Destinée*	1	—
71. *Histoire de Jenni, etc., etc.*, suivie de *Mon Séjour à Berlin*.....	1	—
27-128-129-130. *Le Siècle de Louis XIV* ..	4	—
186. *Zaïre.* — *Mérope*................	1	—
223. *Mahomet* — *La Mort de César*.....	1	—
267. *La Henriade*.............	1	—
276. *Contes en vers et Satires*...	1	—
299-300. *Traité sur la Tolérance*.........	2	—

Le volume broché, 25 cent.; relié, 45 cent.

FRANCO, 10 cent. en sus par volume

Paris. — Imprimerie Nouvelle, 11, rue Cadet. — 725-S

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE

En 23 Volumes

LISTE DES OUVRAGES

Grammaire française........................	1 vol.
Arithmétique et Tenue des Livres...........	1 —
Histoire naturelle	1 —
Agriculture................................	1 —
Cosmographie...............................	1 —
Droit usuel	1 —
Géographie générale	1 —
Physique...................................	2 —
Hygiène	1 —
Chimie.....................................	1 —
Géographie de la France....................	1 —
Mythologie et Histoire des Religions.......	1 —
Botanique	1 —
Inventions et Découvertes..................	1 —
Histoire ancienne et moderne...............	1 —
Notions de Géométrie	1 —
Histoire de France.........................	1 —
Histoire du Moyen Âge	1 —
Philosophie et Morale......................	1 —
Dictionnaire usuel de la Langue française. .	2 —

Le vol. broché, **25** cent. — Le vol. relié, **45** cent

(ajouter 10 c. pour recevoir *franco* dans toute la France.)

Paris. — Imp. Nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet.

Plutarque. Vies de Periclès, Fabius Maximus, Coriolan 1
Prévost. Manon Lescaut. 1
Quinte-Curce. Histoire d'Alexandre le Grand... 3
Rabelais. Œuvres........ 5
Racine. Esther. Athalie.. 1
— Phèdre. Britannicus... 1
— Andromaque. Plaideurs 1
— Iphigénie. Mithridate.. 1
— Bérénice. Bajazet..... 1
Regnard. Voyages........ 1
— Le Joueur. Les Folies. 1
— Le Légataire universel. 1
Roland (***Mme***). Mémoires.. 4
Rousseau (J.-J.). Emile, 4 v.; Contrat social, 1 v.; De l'Inégalité, 1 v.; La Nouvelle Héloïse, 5 v.; Confessions.............. 5
Saint-Réal. Don Carlos. Conjuration cont. Venise. 1
Salluste. Catilina. Jugurtha 1
Scarron. Roman comique. 3
— Virgile travesti........ 3
Schiller. Les Brigands... 1
— Guillaume Tell........ 1
Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure. 1
Sévigné (***Mme de***). Lettres choisies............ 2
Shakespeare. Hamlet, 1 v.; Roméo et Juliette, 1 v.; Othello, 1 v.; Macbeth, 1 v.; Le Roi Lear, 1 v.; Le Marchand de Venise, 1 v.; Joyeuses Commères, 1 v.; Le Songe d'une Nuit d'été, 1 v ; La Tempête, 1 v.; Vie et Mort de Richard [illegible] Henry VIII; [illegible] coup de bruit [illegible] en 1 v.; Jules César [illegible] 1
Sheridan. L'Ecole [illegible] la Médisance.............. 1
Sophocle. Œdipe-Roi. Antigone.................. 1
Sterne. Voyage sentimental 1
— Tristram Shandy...... 4
Suétone. Douze Césars... 2
Swift. Voyages de Gulliver. 2
Tacite. Mœurs des Germains. Vie d'Agricola... 1
— Annales de Tibère..... 2
Tasse. Jérusalem délivr. 2
Tassoni. Seau enlevé.... 2
Théroulde. La Chanson de Roland................ 1
Tite-Live. Hist. de Rome. 2
Vauban. La Dîme royale. 1
Vauvenargues. Choix 1
Virgile. L'Enéide......... 2
— Bucoliques et Géorgiq. 1
Volney. Les Ruines. La Loi naturelle 2
Voltaire. Charles XII, 2 v ; Siècle de Louis XIV, 4 v.; Histoire de Russie, 2 v ; Romans, 5 v.; Zaïre, Mérope, 1 v.; Mahomet, Mort de César, 1 v ; La Henriade, 1 v.; Contes en vers et Satires, 1 v.; Traité sur la Tolérance, 2 vol.; Correspondance avec le roi de Prusse.. 1
Xénophon. Retraite des Dix Mille (Anabase).... 1
— La Cyropédie......... 2

Le vol. broché, 25 c.; relié, 45 c.; F°, 10 c. en sus par volume.

Nota. — Le colis postal diminue beaucoup les frais de port ; celui de 3 kil. contient jusqu'à 40 vol. brochés ou 34 reliés : 60 c en gare ; celui de 5 kil., 65 brochés ou 55 reliés : 80 c. en gare ; celui de 10 kil., 130 brochés ou 110 reliés : 1 fr. 25 en gare.

Adresser les demandes affranchies à M. L. PFLUGER, *éditeur, passage Montesquieu, r. Montesquieu, près le Palais-Royal, Paris*

Dictionnaire de la Langue française usuelle, de 416 pages
Prix, cartonné, 1 fr. ; franco, 1 fr. 20.